LA REVUE DU

SUSPENSE

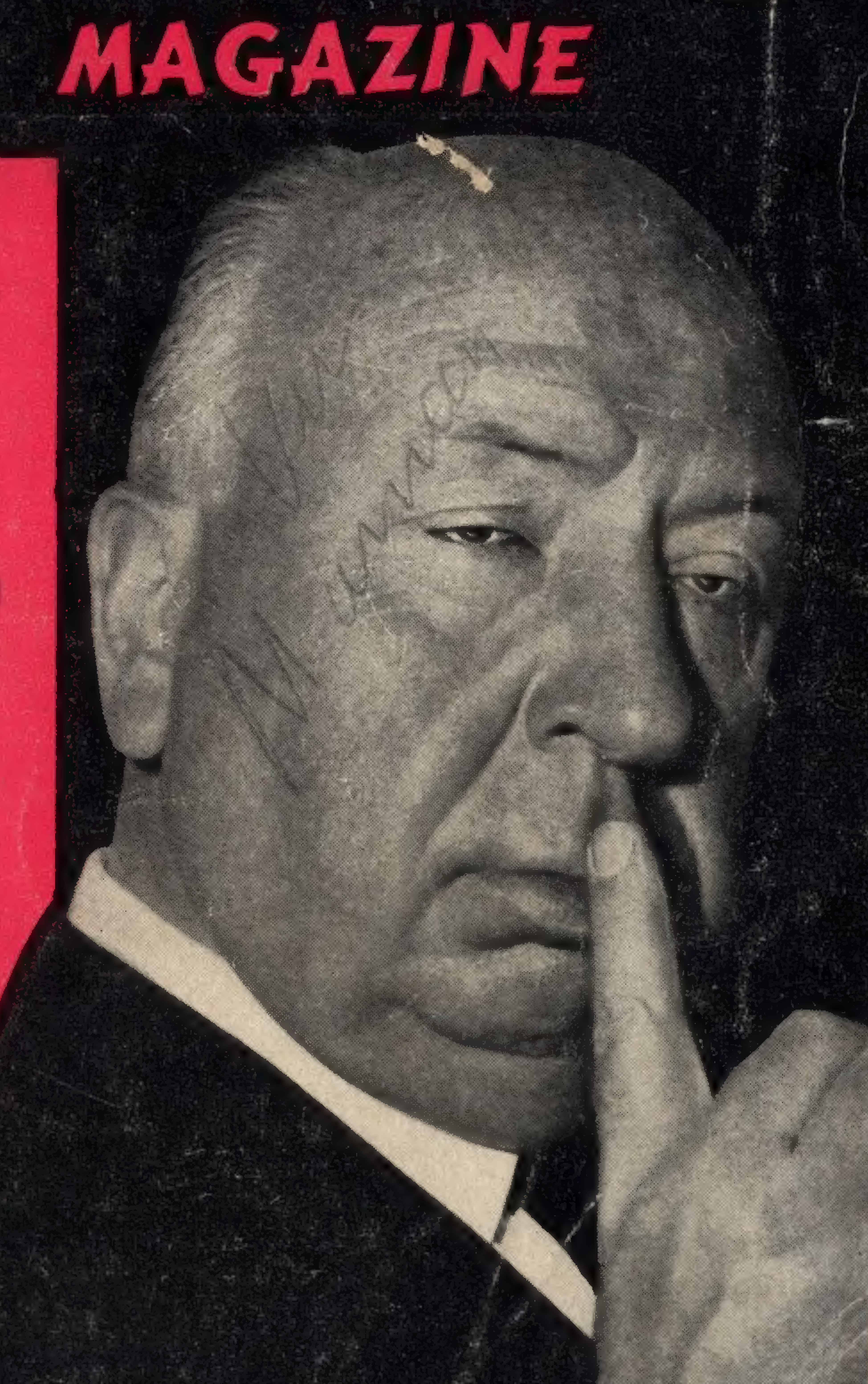
ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

N° 21 JANVIER 1963

AU SOMMAIRE :

et de nombreux autres récits sélectionnés par

ALFRED HITCHCOCK



1,50 NF.

3

Bon de commande



à retourner au

club du livre policier

24, rue de Mogador - Paris 9e - tél. : TRI : 40-56

NOM (en lettres capitales s.v.p.) : ____________________

Prénom : ____________________

Rue : ____________________ N° ________

Ville : ____________________ Département : ____________________

Si vous êtes déjà adhérent, indiquez-le OUI NON

Profession (facultatif, mais utile pour nos statistiques) : ____________________

Veuillez me faire parvenir à l'adresse ci-dessus le (ou les) ouvrages désignés au verso que je règle par :

— Un chèque bancaire ou un mandat poste ci-joint (1)

— Un mandat de versement (1) } C.C.P. CLUB DU LIVRE

— Un virement chèque postal (1) } POLICIER PARIS 15.813-98

Pour la Belgique, la Suisse et le Canada, renseignez-vous aux adresses suivantes :

M. DUCHATEAU 226, Av. Albert BRUXELLES

Ed. Européennes, enr. Case Post. 1022, QUEBEC 2.P.Q.

M. VUILLEUMIER, 56, Bd de St-Georges GENEVE

Cette commande me permet d'être inscrit d'office comme membre du Club et d'être directement documenté par vous, mais ne me crée aucune obligation d'achat ultérieur.

Le ____________________

Signature

AHM

(1) rayer les mentions inutiles.

Liste des ouvrages au verso

Bon de commande

des ouvrages du C.L.P. actuellement disponibles

	Marquez d'une croix face au titre le (ou les) ouvrages que vous désirez recevoir.	NF
☐	2 LA CHAMBRE ARDENTE par J. Dickson Carr	16,50
☐	3 LE MYSTERE DU SOULIER BLANC par Ellery Queen. .	17
☐	5 LE PROCES BELLAMY par Frances Noyes Hart	18
☐	6 { LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE / LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR } par G. Leroux.	24,50
☐	8 QUI MOURRA DEMAIN ? par Agatha Christie	18,50
☐	9 USURPATION D'IDENTITE par Thomas Narcejac	24
☐	10 LE BOUCHON DE CRISTAL par Maurice Leblanc.	19,50
☐	11 { GOUPI MAINS ROUGES / GOUPI MAINS ROUGES A PARIS } par Pierre Véry	23,50
☐	12 { 813 / LES 3 CRIMES D'ARSENE LUPIN } par M. Leblanc	23
☐	13 SERVICE DES AFFAIRES CLASSEES par Roy Vickers .	29
☐	14 { L'ECLAT D'OBUS / LE TRIANGLE D'OR } par Maurice Leblanc	24,50
☐	15 { L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS / LES DENTS DU TIGRE } par Maurice Leblanc . .	27,50
☐	16 { LA DEMOISELLE AUX YEUX VERTS / LA DEMEURE MYSTERIEUSE / LA BARRE-Y-VA } par M. Leblanc.	26,50
☐	17 { LA FEMME AUX DEUX SOURIRES / VICTOR, DE LA BRIGADE MONDAINE / LA CAGLIOSTRO SE VENGE } par M. Leblanc.	25,50
☐	18 CHAMBRES CLOSES par Pierre Boileau	22
☐	19 { LAURA / BEDELIA } par Vera Caspary	24
☐	20 { LE POISSON CHINOIS / LE TRAIN BLINDE N° 4 / BATAILLE POUR ARKANGEL } par Jean Bommart. . . .	29
☐	21 LA MORT A UN PASSE par Anita Boutell	23,50
☐	22 LES ENQUETES DU JUGE TI par Robert Van Gulik	27,50
☐	23 { HASARD / LES TROIS JEUNES FILLES DE VIENNE } par Jacques Decrest	27,80
☐	24 L'AFFAIRE LEROUGE par Emile Gaboriau	24,50



Amis lecteurs chers à mon cœur,

J'espère qu'un peu de boisson ne vous fait pas de mal (sans quoi vous vous priveriez d'un des plaisirs de l'existence). Je vous invite en ce cas à vous asseoir dans un bon fauteuil, avec un bon verre de scotch à la main (et si vous le désirez votre petite amie à portée de l'autre main), et (si possible), le cœur vif, l'œil pétillant, l'esprit léger, à déguster ce piment de crime et d'angoisse concentré pour vous dans ces pages.

Alfred Hitchcock

Le numéro : France, 1,50 NF ; Maroc, 175 FM ; Belgique, 21 FB.
ABONNEMENTS (6 mois : France, 8,10 NF ; Etranger, 9,40 NF)
(1 an : 15,75 NF 18,25 NF)

2e Année
Janvier
1962

N° 21

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

LA REVUE DU SUSPENSE

Publication mensuelle

Edition française de « Alfred Hitchcock's Mystery Magazine »

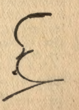
SOMMAIRE

Directeur : Maurice RENAULT
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49)
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI 40-56) *C.C.P. Paris* 1848-38
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous

Le meilleur endroit pour mourir

par BRYCE WALTON

Voici une histoire de chasse à l'homme. C'est le genre d'histoire qui en général se termine mal (pour le gibier). Pourtant, le dit gibier prend ici sa revanche.



BIEN qu'il eût beaucoup de succès comme avocat, Paul Linderman étouffait parfois dans le monde clos qui était le sien. La vulgarité, l'appétit de pouvoir et l'avidité qui caractérisaient cet univers finissaient par l'accabler et il sentait peser sur lui la menace de la contagion. Alors, il s'enfuyait pour quelques jours dans le petit chalet niché dans les bois dominant le Mississipi.

Son père l'y avait souvent amené autrefois, pour des raisons différentes, cependant ; c'était l'endroit rêvé pour entreprendre de longues promenades solitaires, communier avec la nature, renouer connaissance avec sa véritable personnalité, revenir à soi, en somme.

Linderman endossait de vieux treillis, chaussait ses bottes et décrochait l'antique carabine Winchester 30-30 que son père lui avait offert pour Noël vingt-cinq ans plus tôt, et il arpentait les bois, le long des collines abruptes qui surplombaient le fleuve puissant et calme. Il retrouvait les lieux tranquilles de son enfance, les endroits solitaires et déserts, et parfois il s'asseyait sur le monticule près du fleuve où il avait lu « *Les aventures de Huckleberry Finn* », découvrant pour la première fois les charmes de la vie sauvage.

Il ne chassait jamais avec sa carabine, mais il tirait parfois au hasard sur des objets inanimés bien que la détonation de son arme à feu puisse paraître incompatible avec le plaisir qu'il recherchait en ces lieux.

Ce jour-là, il y avait quelque chose de clair et de pur, presque comme dans un rêve, dans l'atmosphère de cette fin de matinée chaude d'automne. Linderman sentait la caresse du soleil pénétrer sa chemise moite de sueur en gravissant le sentier abrupt ; il pénétra dans un fourré épais, et aspira avec délices les senteurs d'herbes chaudes qui flottaient dans l'air. La vieille clôture qu'il longeait escaladait la pente en direction d'une plantation de coton ; les poteaux délavés par les intempéries se dressaient un peu de guinguois.

Il y avait dans cette plantation un endroit connu de lui seul où il s'était souvent réfugié au cours de son enfance ; c'est là qu'il avait eu le loisir de réfléchir sur sa destinée, sur ce qu'il était, sur sa carrière future. Linderman posa la Winchester contre un poteau et amorça l'opération scabreuse qui consiste à se glisser sous les fils de fer barbelés. L'une des griffes d'acier se prit dans l'étoffe de sa chemise. Il sourit en se contorsionnant pour se libérer, comme il l'avait fait tant de fois auparavant, ressentant une sorte de satisfaction à résoudre un problème aussi rudimentaire.

A ce moment, il entendit un bruit de galopade précipitée dans le fourré épais, comme si un gros animal effrayé prenait la fuite. Levant la tête, il vit un homme qu'il connaissait vaguement, Lloyd Maule, saisir le fusil. Maule fit quelques pas en arrière et grimaça un sourire sardonique en épaulant l'arme en direction de Linderman.

L'avocat entendit l'autre marmonner qu'il devait se préparer à mourir. Mais cette scène lui sem-

blait à peine réelle, comme si elle n'était en vérité qu'une de ces petites fictions commodes qu'il avait imaginées au cours de son enfance, ou un de ces rêves d'une noirceur totale pour donner au héros l'occasion de manifester sa bravoure.

Mais Linderman se rendit bientôt compte qu'il ne s'agissait pas d'un enfantillage. Maule était de la pâte dont sont souvent pétris les scélérats de la vie réelle ; trapu et lourd, il se dégageait de sa personne une impression malsaine et sordide ; ce n'était pas en maîtrisant un tel personnage qu'on pouvait se sentir l'âme d'un héros ; de toute façon, la position de Linderman ne se prêtait pas à la réalisation d'un rêve d'adolescent ; plié en deux et pris au piège dans le fil de fer barbelé d'une clôture, comme un poisson prisonnier. Le contact du métal acéré le faisait frissonner ; la pointe d'acier s'enfonçait comme un aiguillon..

Maule voyait bien que Linderman était à sa merci. Il s'approcha de quelques pas et pointa le canon de l'arme sur l'estomac de sa victime.

— « Vous voulez parler un peu, Mr. Linderman. Vous parlez si bien. Allez-y. Donnez-moi un échantillon de votre éloquence, si vous y tenez. »

De grosses gouttes de sueur coulaient devant les yeux de Linderman ; l'image de l'agresseur devint plus vague. Ses jambes et son dos commencèrent à lui faire mal, gagnées par une crampe sournoise, mais il savait que s'il bougeait, Maule l'abattrait sans plus attendre. Et il valait mieux essayer de temporiser.

Il se rappelait maintenant qu'il avait fait condamner Lloyd Maule à dix ans de prison ; il y avait si longtemps, semblait-il. Linderman avait exercé pendant deux ans, à Minneapolis, les fonctions d'avocat général. Ce rôle ne lui souriait guère, mais sa femme et ses amis l'avaient poussé à accepter ce poste qui allait l'aider à gravir les échelons de la prestigieuse carrière. Il n'aimait pas faire condamner les gens ; il préférait les défendre et les faire acquitter. Il avait réussi à calmer les scrupules de sa conscience en se disant qu'au Minnesota, la peine capitale n'existe pas ; le châtiment suprême est la prison à vie. Cependant, au bout de deux ans, il avait préféré reprendre son métier d'avocat.

Lloyd Maule avait été arrêté et condamné pour perversion sexuelle et tentative de viol. Linderman ne regrettait rien. Ses principes religieux lui ordonnaient de ne jamais accabler un homme sans avoir d'abord établi sa culpabilité avec certitude. Avec la personnalité sordide de Maule, aucun doute ne pouvait subsister ; tout dans son passé montrait que cet homme était destiné à vivre en marge d'une société honnête.

« Vous n'avez pas beaucoup envie de causer, Mr. Linderman. Rien à dire ; personne pour admirer votre éloquence. Alors, ça servirait à rien, s'pas ? »

Il était évident que Maule avait soigneusement entretenu sa rancune pendant des années. Cet homme vindicatif avait manifestement guetté Linderman, l'avait suivi jusque-là. Toute la matinée, il avait dû

rester sur sa trace dans les bois. Ses intentions étaient claires.

« Pas envie de sourire non plus, Mr. Linderman. Je crois que c'est votre sourire qui m'a décidé. Jusque-là, je ne vous avais pas remarqué parmi les autres. Mais quand le président a lu la sentance, vous m'avez regardé et vous avez souri. »

Linderman ne se souvenait plus de ce détail.

« Moi, j'étais rien, absolument rien, et vous, vous étiez fort et tout le monde vous admirait, Mr. Linderman. Il me semblait que je pourrais plus jamais rien faire. J'ai déjà tué un homme, monsieur. C'était pas difficile, cette fois-là, mais ça l'est encore moins tout de suite. Vous l'auriez pas cru, hein, que j'ai tué quelqu'un. Personne le sait. Ils en ont pendu un autre, mais c'est normal ; je vous entends déjà dire que j'ai tué deux hommes. »

Maule éclata d'un rire nerveux, puis jeta un regard rapide à la ronde, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas de témoin.

« Je vous ai surveillé pendant deux mois, Mr. Linderman, » reprit-il, « j'ai fait bien attention ; je me suis bien conduit tout le temps. Au point où j'en étais, je pouvais patienter encore quelques mois, n'est-ce pas ? »

— « Je vais vous dire une chose, » fit Linderman. « Vous ne vous en tirerez pas cette fois ; ils vous arrêteront. Vous sortez de prison et... »

— « J'ai pris mes précautions. J'ai un alibi irréfutable qui prouve que je ne suis même pas venu ici. D'ailleurs, il y a longtemps déjà que je suis sorti de prison, Mr. Linderman ; on refuse du monde là-bas. Ils se sont débarrassés de moi il y a plus de six mois déjà. »

Maule fit pénétrer une balle dans le magasin. Le cliquetis du métal s'enregistra dans l'esprit de Linderman avec une précision impitoyable. Il déplaça un peu le poids de son corps et raidit une de ses jambes, regardant la clôture, en direction de la pente abrupte que barrait un rideau de buissons immobiles. Quelque part, un peu plus bas, s'élevait le puissant murmure du fleuve.

« Vous avez une minute ou deux, Mr. Linderman. Vous voulez peut-être faire une prière ? »

Linderman sentait toute espérance l'abandonner ; vidé de toute initiative et de toute volonté, il avait l'impression d'être accroché au fil barbelé comme un cadavre que l'on voit sur des photos de la première guerre mondiale. Une libellule passa en bourdonnant à quelques centimètres de sa tête, comme s'il ne pouvait plus la menacer ; et le soleil lui chauffait le dos et lui brûlait le cou.

« Vous avez souri comme si je n'étais qu'un imbécile, » dit Maule. Il garda le fusil dans sa main droite, le doigt sur la détente, sortit un mouchoir crasseux de la poche de son pantalon en accordéon et essuya sa face ruisselante de sueur. « Je ne suis pas un imbécile, Mr. Linderman. J'ai attendu. Je me suis dit qu'il fallait rien faire tant que le moment serait pas venu. Et le moment est venu, vous le savez, Mr. Linderman. »

« Il n'y a pas loin à descendre

pour se cacher dans les buissons, » se dit Linderman, et après cela, la rivière est à trente mètres. Il y avait un radeau en planches saturées d'eau sur la vase de la berge. C'était sans doute des gamins qui l'avaient construit.

— « Vous qui êtes un grand avocat Mr. Linderman, vous devez voir que mon plan est bon. En passant sous une clôture, vous vous tirez une balle. C'est un accident comme il s'en produit tous les jours. Si jamais il se passait un événement imprévu et qu'ils me tombent sur le poil, ce sont des choses qui arrivent, Mr. Linderman alors, je ne crains pas grand-chose. Nous sommes dans le Minnesota ; le pire qu'ils puissent me faire, c'est de me condamner à la prison perpétuelle. Après tout, je n'étais pas si mal là-bas. Ce qui m'a surtout poussé à en sortir, c'est votre sourire méprisant. »

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de sourire ? » se dit Linderman. Il n'avait pas pu adresser un sourire conscient au condamné qui à l'époque devait avoir un aspect bien pitoyable. Peut-être n'était-ce que le fruit de l'imagination de Maule. Peut-être Linderman avait-il souri en effet mais à quelque chose de bien éloigné de cette cour de tribunal et de tout ce qu'elle représentait.

Et puis, à quoi bon se poser toutes ces questions maintenant ?

En levant les yeux vers ce visage obtus et ravagé par la haine, il vit pourquoi son agresseur faisait durer les choses. Maule voulait s'offrir la joie de voir Linderman à sa merci, implorer peut-être sa pitié, supplier, se traîner dans la poussière, bref, se comporter de telle façon que même une larve comme Maule se sentirait supérieure.

Mais alors, un sursaut de volonté insuffla une vigueur et une vitalité nouvelles dans le corps de Linderman. Qu'il pût éviter de se faire tuer était certes extrêmement douteux. Mais que sa mort pût provoquer la moindre satisfaction chez ce ver à peine humain qu'était Maule, chez cette créature absolument inutile et embryonnaire, voilà qui était impensable. Linderman s'était toujours efforcé de vivre honnêtement, selon les normes de la morale ; il avait toujours agi selon sa conscience, une conscience rigoureuse et exigeante. Toutes ces années d'une vie exemplaire ne serviraient-elles qu'à offrir à un assassin, à un demeuré réduit à une vie à peine végétative, un triomphe sordide et momentané ? Cette pensée était insupportable.

Linderman prit une décision ; il allait faire l'impossible pour l'appliquer quels que soient les obstacles. Et il s'adressa une sorte de prière muette à lui-même, une prière d'humaniste dans laquelle il invoquait toutes ses potentialités pour qu'elles lui permettent de mener son entreprise à bonne fin

Il fit un brusque mouvement en avant et sentit l'aiguillon de fer lui pénétrer dans la chair ; l'étoffe de sa chemise se déchira avec un bruit sec ; il sourit à Maule dont le visage n'exprimait qu'une haine bestiale.

Il eut l'impression que l'arme lui éclatait en plein visage, mais c'est

dans le ventre qu'il sentit le coup, une douleur aiguë et brûlante d'abord qui s'estompa bientôt pour ne plus devenir qu'un vague malaise semblable à celui qu'on ressent après avoir reçu un coup de poing peu violent.

Linderman se sentit libéré de la contrainte imposée par la clôture. Il essaya de redresser son corps à demi paralysé, les genoux a terre, les mains serrant convulsivement le terreau et les feuilles mortes.

Son impuissance l'aurait fait crier de dépit. Portant la main au-dessous de son ventre, il sentit sa vie épaisse et chaude s'échapper de ses entrailles. Il appuya de toutes ses forces sa main bien à plat sur ce qu'il savait être une blessure fatale et sentit, aux palpitations de ses artères, que le sang essavait de contourner cet obstacle imprévu.

— « J'aurais pu vous tirer en pleine face. » cria Maule, accroupi sur ses talons derrière un buisson qui le dissimulait en partie. Il avait jeté la carabine non loin de la clôture, mais il en était plus près que Linderman ; il n'v avait rien à tenter de ce côté. Non, il fallait que Linderman tente de descendre le champ en pente pour gagner le fourré qui longeait la rivière. La pesanteur allait le favoriser, à condition qu'il puisse au moins amorcer le mouvement.

« Ça ressemble plus à un accident, cette blessure au ventre. » dit Maule. Ses yeux stupides semblaient saillir maintenant, comme ceux d'un insecte. Il produisit avec ses lèvres un bruit de succion ; la salive dégoulinait du coin de sa bouche de poisson. « Je n'ai pas à me presser. Je reste à vous regarder. On peut être long à mourir avec une blessure au ventre. Je m'en suis aperçu à la guerre. »

A ce moment, un sursaut de haine souleva littéralement le corps de Linderman, et, les genoux toujours au sol, il se redressa à demi, une main à terre, secoué d'un long frisson. Il n'avait jamais éprouvé cette haine féroce, mais elle avait peut-être toujours été présente. Par contre, la douleur était pratiquement inexistante ; il savait qu'une blessure à l'estomac, même très grave, provoquait relativement peu de souffrances. De toute façon, il cessa de considérer comme un fait inéluctable la mort qui le menaçait. Sa résolution farouche de tenter quelque chose revint brutalement comme si soudain on lui avait administré une piqûre intraveineuse.

Une fois de plus, il s'insurgea contre la terrible injustice dont il était victime. Sa propre existence qu'il avait passée à servir et à aider ses semblables, risquait d'être rayée d'un trait de plume par un inutile et un désaxé comme Lloyd Maule.

Les jambes de Linderman se détendirent soudain comme celles d'une grenouille, le projetèrent en avant, et le laissèrent retomber comme une pierre parmi les branchages des arbustes. Il roula sur lui-même, se prêtant à cette chute bienheureuse, oubliant complètement les menaces proférées par son ennemi. Des souffrances mineures ne peuvent entrer en ligne de

compte quand on est déjà virtuellement mort.

Son seul objectif maintenant était de rester vivant assez longtemps pour mourir là où il le fallait. De vivre suffisamment de temps qu'en mourant, il puisse déjouer le plan de Lloyd Maule et le condamner à l'enfer final qu'il méritait si bien.

Quelque chose arrêta sa plongée vers l'avant. Il arracha la racine qui le retenait et recommença à rouler, envahi par une exaltation profonde à la pensée que son propre poids était nanti d'une efficacité aussi grande.

Puis il s'immobilisa encore ; il venait de s'enrouler autour du tronc d'un saule, comme un morceau de fil de fer humide. En essayant de lever les jambes pour lui faire contourner l'obstacle, il entendit Maule dévaler la pente et crier d'une voix surexcitée :

— « Ne vous sauvez pas, Linderman ! A quoi bon ? Vous êtes mort ! C'est complètement stupide ! Qu'est-ce que ça vous donne ? »

« Tu le verras bien, » se dit Linderman avec une joie mauvaise. « Tu le verras bien, espèce de porc crasseux, si je réussis. »

Il déroula le long d'un talus herbeux rendu glissant par des pluies récentes. De sa main tendue, il sentit le contact rafraîchissant de l'eau boueuse du Mississipi, puis il distingua vaguement, tout près du bord, le contour du radeau enfoncé dans la vase.

« La nature peut être dure et cruelle, » se dit Linderman, « mais elle peut aussi se montrer bonne et prévenante quand on est tout près d'elle. » Il n'y avait aucun effort à fournir pour tomber, grâce à la pesanteur, ni pour descendre le cours des rivières.

Il se traîna sur le sol, tomba, se dressa sur ses mains et ses genoux, puis s'effondra, haletant, près du radeau.

— « Linderman, qu'est-ce que ça va vous donner ? Arrêtez donc, Linderman ! »

Linderman étouffa une plainte, et se traîna dans la vase, pouce après pouce, vers le radeau. Il se sentait à bout de forces, mais son ventre ne lui faisait pas mal. De plus, il éprouvait à l'égard de la nature une reconnaissance sans limites. Mais elle donne, pour reprendre aussitôt, pensa-t-il, car il commençait à se demander s'il aurait assez de vigueur pour aller jusqu'au bout.

Puis le contact avec le radeau ralluma en lui une énergie nouvelle, et en prenant appui du bout des pieds dans la boue, les épaules calées contre l'embarcation, il s'arcbouta sur le sol. Le radeau était à demi sorti de l'eau ; c'était un engin très lourd, d'un mètre cinquante sur trois mètres. La vase le retenait avec une obstination de sangsue.

Il entendit Maule crier quelque chose, puis distingua le bruit de ses pas dans la boue. Linderman rit, mais le mouvement de ses mâchoires se prolongea jusqu'à son estomac ; les larmes ruisselaient le long de son visage et se mêlaient à la sueur et à la boue. Il se mordit les lèvres.

Maule criait à travers le rideau d'arbres comme un enfant frustré de sa récompense.

— « Arrêtez donc. Restez ici... »

Et comme un enfant, il n'osait s'approcher, cloué sur place par le spectre sanglant qu'il avait devant lui.

Arcbouté sur le sol, Linderman tenta une nouvelle fois de libérer le radeau. Et soudain, l'esquif se mit à bouger. Le pied de Linderman glissa. Son corps s'affala dans la vase et resta allongé, frissonnant d'impuissance. Mais il se souleva de nouveau, avec les deux mains cette fois ; le sang giclait dans la boue.

Le radeau bondit dans l'eau. Linderman se traîna derrière lui, une main crispée sur son ventre et avançant à petits coups, jusqu'à ce que le bout de sa main droite agrippe l'arrière de l'embarcation.

Comme le radeau flottait au gré du courant vers La Crosse, Linderman acheva de se hisser à bord puis il regarda en arrière en direction de la berge dont les contours s'estompaient déjà.

Linderman réussit à sourire en voyant Maule, debout sur la rive, agiter le bras et pousser de longs hurlements inintelligibles.

Puis Linderman s'allongea sur le dos, les deux mains appuyées sur son estomac. Plus tard, il déchira sa chemise en bandes et, faisant une compresse de son mouchoir, il pansa la plaie.

Il luttait contre la faiblesse et l'inconscience fiévreuse qui l'envahissaient. Son esprit dérivait plus vite que la rivière et risquait de sombrer dans le coma. Seule, sa volonté pouvait le sauver. Mais il concentra tout son être sur le but qu'il s'était fixé, espérant que sa volonté pourrait le guider, même si la conscience l'abandonnait complètement.

Ce n'était pas impossible. Une fois, il avait joué la seconde mi-temps d'un match de football, et joué correctement, sans avoir jamais pu se rappeler ce qui s'était passé, car il avait été victime d'un choc cérébral. Se souvenir lui redonna de l'espoir.

Il ne fallait pas perdre de vue que le fleuve coulait vers le sud, ce qui signifiait que le Wisconsin, qui borde le Mississipi à l'Est, serait toujours à gauche et que le Minnesota se trouvait sur la rive droite.

Il ne fallait pas débarquer sur la rive est, dans le Wisconsin, au moins tant qu'il n'aurait pas atteint Dubuque. Dubuque se trouve là où la ligne de démarcation séparant l'Illinois du Wisconsin traverse le Mississipi. Au-dessous de Dubuque, il pourrait aborder aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche, car il serait alors dans l'Iowa ou dans l'Illinois. Par contre, s'il voyait qu'il ne pouvait pas tenir jusqu'à Dubuque, il lui faudrait dépasser La Crosse et tenter à tout prix d'accoster sur la rive occidentale, car ce n'était qu'ainsi qu'il serait certain d'être dans l'Iowa. Il pouvait atterrir dans l'Iowa ou dans l'Illinois. Mais il fallait éviter Minneapolis et le Wisconsin.

Il concentra son esprit sur ces données géographiques : il les simplifia. « Si tu dépasses La Crosse, tu peux débarquer sur la rive ouest. Mais tu ne peux aller sur la rive est que si tu dépasses Dubuque. Après Dubuque, les deux rives sont bonnes. »

Une lourdeur sourde et lancinante lui envahit le corps et sembla pénétrer jusque dans son cerveau comme un poison insidieux.

Toute la nuit, il resta dans une torpeur fébrile, le regard fixé sur les lumières floues des étoiles. Quelquefois elles disparaissaient pour reparaître ensuite, comme des ampoules que quelqu'un se serait amusé à éteindre puis à rallumer. Il eut envie de crier qu'on ne les éteigne pas.

Les feuilles bruissaient quand le radeau s'approchait de la rive dans les courbes et passait sous les branches des saules pleureurs. Des chouettes ululaient ; il distingua au loin un engoulevent et le jappement d'un chien. Huck Finn les avait entendus aussi, autrefois, se dit-il, en guise de consolation.

A la clarté de la lune, Linderman vit de nombreux troncs d'arbres flotter sur les eaux. La rivière montait. Une longue île boisée passa non loin de là ; elle était ponctuée de lumières, et il distingua le son assourdi de musiques et de voix joyeuses. Il était heureux de cette obscurité. Tout l'après-midi, il avait vu des barques et des chalands et il avait eu peur que des mariniers ne l'arrêtent et remarquent quelque chose d'anormal sans qu'il ait la force de leur expliquer ce qu'il fallait faire. Et même s'il le leur avait dit, il ne l'auraient pas cru. Ils auraient pensé que la fièvre le faisait délirer et ils l'auraient amené à terre trop tôt.

Il réussit à faire couler, de temps à autre, de l'eau du fleuve sur son visage et il parvint ainsi à demeurer éveillé et à ne pas sombrer dans l'inconscience. Il craignait, s'il s'endormait, de ne plus jamais se réveiller.

Ses yeux s'ouvraient avec peine sur un paysage gris et fiévreux. Il obligea ses facultés amoindries à observer les grands arbres qui dominaient le fleuve et la lumière qui augmentait d'intensité et parvenait à percer les feuillages. Il savait que c'était un nouveau matin, mais il ignorait de quel matin il s'agissait. Il ne savait vaguement qu'une chose : il était encore en vie, mais une journée et une nuit ne s'étaient-elles pas écoulées sans qu'il s'en rendît compte ?

Il savait que son état physiologique était déplorable, mais il avait cessé de s'en inquiéter. Il sentait son cœur sauter dans sa poitrine, en bonds désordonnés, et son visage fiévreux brûlait littéralement. Quand il essayait de changer de position un cri étouffé jaillissait de ses lèvres, et il restait un long moment à lutter pour aspirer de grandes bouffées d'air. Puis, se souvenant de ce qu'il avait décidé de faire, il prit calmement son parti.

La circulation fluviale était plus importante. Une péniche chargée de wagonnets passa près de lui mais personne ne sembla prêter attention à lui ; il n'éveillait qu'une vague curiosité car on eût dit un promeneur faisant la sieste au gré du courant.

Il essaya d'estimer la distance qu'il avait parcourue. Il regarda la berge qui bruissait dans la brise matinale, et conclut qu'il devait voguer à six kilomètres à l'heure. Sa montre s'était arrêtée mais il réussit à calculer approximativement le nombre d'heures qui s'étaient écou-

lées depuis le début de son équipée : il conclut qu'il avait dû dépasser La Crosse avant l'aube.

Il était trop faible maintenant, il s'en rendait bien compte, pour espérer atteindre Dubuque, mais s'il était assez loin de La Crosse, il avait l'Iowa à sa droite ; il lui fallait donc tenter d'accoster sans plus tarder, avant que ses dernières forces ne l'abandonnent complètement.

Il pouvait à peine tourner la tête, mais il vit qu'il allait amorcer une vaste courbe. Le courant allait donc déporter le radeau du côté de la rive ouest.

Retenant son souffle, il attendit, osant à peine respirer et penser de peur que l'effort qu'il fournirait ainsi ne consume les dernières étincelles de vie qu'il avait réussi à conserver.

En approchant de la rive ouest, il aperçut devant lui des champs de blé et un carré de potirons verts ; il vit aussi un petit garçon qui courait après un chien folâtre.

Puis, le radeau se mit à pivoter et à aborder la courbe. Linderman leva péniblement le bras en direction des basses branches de saules. Il réussit à en saisir une, mais il la sentit glisser entre ses doigts gourds. Il ne lâcha pourtant pas prise jusqu'au moment où, par une sorte de réflexe, les muscles et les tendons se contractèrent ; il réussit de cette façon à immobiliser l'esquif. Puis, le courant le poussa vers des épaves qui flottaient et, enfin, le radeau vint heurter la rive.

Lentement, toujours couché sur le dos, il réussit à passer la corde autour de la branche de saule. Le niveau du fleuve avait monté. Quand il redescendrait, le radeau échouerait sur la vase. Linderman sentait qu'on finirait par le découvrir, si seulement il réussissait à conserver sa position pendant quelque temps encore. Non loin de là, on parlait. Une automobile passa en trombe. Des canettes de bière vides jonchaient le sol et, çà et là, des restes de feux de camp étaient éparpillés.

Quand on le découvrit enfin, il était encore en vie, mais il ne voyait qu'une silhouette aux vagues contours qui se penchait au-dessus de lui, une ombre aux formes humaines floues, avec des taches lumineuses et mobiles qui devaient être des yeux. Une voix l'atteignit faiblement. Mais il lui restait suffisamment de forces pour dire ce qu'il avait à dire. Qu'il avait été abattu par Lloyd Maule. Vous comprenez ? Lloyd Maule. Répétez le nom. Non, écrivez-le plutôt. Lloyd Maule. Et pour préciser l'endroit où l'agression avait été commise. Il dit aussi qu'il avait agonisé tout en dérivant sur le fleuve pour aboutir finalement là où il était maintenant.

Suffisamment de forces enfin pour murmurer :

— « Suis-je dans l'Iowa ici ? »

— « Oui, vous avez dépassé Prairie du Chien. »

Il ne put en dire plus. Et l'ombre qui se penchait sur lui s'agrandit, devint plus imprécise. Mais il eut encore assez de vie pour rire aux dépens de Lloyd Maule.

Dans l'Iowa, l'assassinat est puni par la pendaison. En outre, il existe certains articles particuliers concernant la juridiction. Linder-

man était allé en bateau de l'endroit où l'agression avait été commise jusqu'au lieu de sa mort ; ainsi, le délit tombait sous le ressort des lois de l'Amirauté. Et d'après celles-ci, on juge l'assassin non pas là où il a commis l'agression, mais là où le résultat de son action criminelle a été constaté.

⁂

Quand Linderman ouvrit les yeux à l'hôpital, on eut beaucoup de mal à lui faire croire qu'il ne mourrait probablement pas. Le docteur et les infirmières lui affirmèrent qu'il y avait toutes raisons de se montrer optimiste.

On lui fit des piqûres de nembutal ; on procéda à plusieurs transfusions. On vérifia sa tension régulièrement, jusqu'à ce qu'elle redevienne normale, mais on ne lui autorisa aucune visite ; même pas celle de sa femme.

Il fut placé dans une tente à oxygène et on lui administra un bain glacé. On lui injecta plus de dix mille unités de pénicilline. Un tuyau de caoutchouc relia le nez de Linderman aux bacs bouillonnants de Wangensteen placés au-dessus de sa tête. Une infirmière levait parfois les flacons pour augmenter la succion afin de mieux expulser les poisons de l'estomac de Linderman.

Tout cela impressionna fort l'avocat, mais il finit par se convaincre qu'il n'avait pas été assassiné.

— « Les blessures de l'estomac sont mauvaises, Linderman, mais il n'y a aucun danger tant qu'une infection subite ne se manifeste pas. Vous êtes en bonne voie de guérison. Ce qu'il y a de miraculeux, c'est que votre hémorragie ne vous ait pas achevé avant que vous arriviez entre nos mains. »

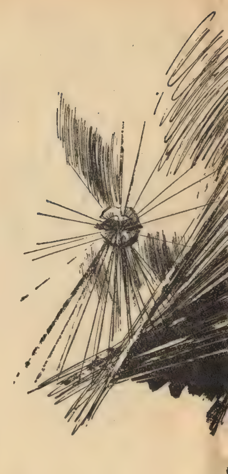
En dépit du tuyau de caoutchouc qui lui sortait du nez, Linderman sourit. L'ironie du sort avait voulu que son meurtrier agisse également comme un aiguillon qui l'avait incité à survivre. Cela n'avait pas été un miracle. C'est la haine qui l'avait maintenu en vie. Une haine primitive, à l'état pur. Et aussi quelque chose concernant la personnalité de Maule. On ne peut tout de même pas laisser de tels individus imposer leur loi.

Traduit par Stéphane Rouvre.
Titre original : Right place to die.



Sur la même antenne

par FLETCHER FLORA



*Jeanne d'Arc entendit des voix. Moderne Jeanne d Arc, l'héroïne de ce curieux conte (fantastique ?) n'entend qu'une seule voix. Les psychiatres la diront folle. Le dénouement nous prouve que non, **bien** qu'il ait de quoi* précisément *la rendre fólle...*





« RÉVEILLEZ-VOUS, » dit la voix.

Freda ouvrit les yeux, regarda le plafond et attendit que la voix continuât. Mais celle-ci demeura silencieuse. Cela n'avait d'ailleurs rien d'extraordinaire. Elle restait parfois très longtemps sans rien dire. Puis elle recommençait, à n'importe quel moment, ordonnant de façon précise de faire telle ou telle chose, d'une certaine façon et à une heure donnée. Au début, cette voix avait quelque peu effrayé Freda. Mais seulement tout à fait au début. Freda avait vite compris qu'elle ne devait pas avoir peur, au contraire. Et elle s'était mise à attendre la voix. Malheureusement elle ne savait jamais quand elle se manifesterait. Parfois cela se produisait alors que Freda était seule,

mais il arrivait aussi qu'elle se mît à parler quand quelqu'un se trouvait avec Freda ou bien que celle-ci était en train de parler elle-même. Freda devait alors se taire, même au milieu d'une phrase, et écouter intensément ce que la voix lui disait. Cela paraissait toujours un peu déconcertant pour les personnes avec lesquelles causait Freda, naturellement. Et, dans un sens, on pouvait dire que cela créait une situation un peu comique qui prêtait à rire silencieusement.

Chose étrange, la voix, bien qu'elle s'exprimât très clairement, n'était jamais perçue par quelqu'un d'autre que Freda. Et, chose plus curieuse encore, il n'était pas nécessaire pour cette dernière de répondre à voix haute. Il lui suffisait de penser posément ce qu'elle voulait faire entendre, et la voix entendait et répondait. Ainsi, la conversation pouvait continuer, très longtemps parfois, sans qu'elle fût entendue par quiconque se trouvant là. Tout cela semblait peut-être extraordinaire, mais seulement si l'on y voyait des faits exceptionnels, dépassant l'entendement de celui qui ne les a jamais expérimentés. Pourtant c'était là une réalité parfaitement concevable. Il ne s'y mêlait rien de surnaturel, comme par exemple des lumières dans la nuit ou des bruits bizarres.

C'était cette voix qui avait conduit Freda dans la ville où elle était arrivée la veille au soir, et dans cette chambre d'hôtel où elle venait de se réveiller. La voix lui avait dit quoi faire, à quel moment et comment. Mais Freda savait très bien ce que, finalement, elle ferait lorsque certains détails seraient au préalable réglés. Et c'était pour cette chose-là qu'elle se trouvait dans ce lieu et à ce moment précis. Elle venait tuer un homme. Un certain Hugo Weis.

— « Vous feriez mieux de vous lever, » dit la voix.

C'était un rappel sans brutalité. Il n'y avait dans la voix aucune trace de colère parce que Freda restait à paresser dans son lit, ni même une ombre d'impatience. La voix se faisait toujours aussi douce, toujours aussi gentille. C'était, en vérité, une voix d'une poignante beauté, à laquelle se mêlait une note de tristesse courant à travers les syllabes comme un léger frémissement du vent dans les arbres à la nuit tombée.

— « Oui, » pensa-t-elle. « Je ferais mieux. »

Elle se leva et passa dans la salle de bains dont elle tourna le commutateur. Son visage reflété par la glace au-dessus du lavabo lui parut le visage de quelqu'un d'autre. Non pas quelqu'un d'étranger, mais une personne qu'elle aurait connue longtemps avant, dans un autre endroit, et dont elle ne pouvait pas exactement se souvenir. Elle se sentit soudain désolée pour ce visage, pour la femme à qui il appartenait, et elle fut prise d'envie soudain de le lui dire. Mais au lieu de cela, elle retira son pyjama, prit une douche, puis revint dans la chambre où elle enfila un peignoir et commença de se brosser les cheveux. Elle s'était assise sur le bord du lit et, tout en donnant à ses cheveux des coups de brosse rapides, sa tête penchée tantôt d'un côté tantôt de l'autre, elle se mit à penser à la voix qui ne répon-

dait pas à ce moment-là à ses pensées, et à Hugo Weis qu'elle allait tuer.

La voix le lui avait dit dès la première fois qu'elle s'était manifestée à elle, au moment où elle-même commençait de se rendre compte que Hugo Weis était un être diabolique. Elle sortait d'une très grave maladie et d'une intense fièvre. Durant sa longue convalescence, elle ne pouvait rien faire, sinon réfléchir ou lire, en attendant que passent les longs jours et les longues nuits. Ce matin-là, en ouvrant un journal apporté dans sa chambre par sa mère, elle vit, en première page, une photographie de Hugo Weis. Elle le connaissait déjà, naturellement, comme tout le monde. Mais elle n'avait encore jamais vu de photo de lui, ou du moins elle n'y avait jamais fait attention. Hugo Weis était alors interrogé sur ses relations avec un certain gang, que l'on supposait avoir des ramifications internationales, et dans le journal, sous l'article concernant cette affaire, se trouvait sa photographie. On ne voyait de lui que son buste et le cliché provenait sûrement d'un instantané pris dans la rue ou ailleurs par quelqu'un d'habile car Hugo Weis n'aurait jamais accepté de poser en studio pas plus qu'il n'eût permis que l'on prît une photo de lui, où que ce fût.

Il était incroyablement laid, ce qui n'était pas en soi condamnable, mais cette laideur était si intense qu'elle en devenait anormale et terrifiante. Son visage parut à Freda presque obscène. Assise dans sa chambre, elle avait regardé longuement cette photographie, étudiant intensément le nez épaté aux narines ouvertes comme des trous brûlés dans la chair, la bouche qui ressemblait à une plaie vive prête à saigner, la peau épaisse marquée de petite vérole. Les yeux se trouvaient presque complètement cachés sous de lourdes paupières. Freda sentit passer en elle un étrange frisson et elle se demanda comment un homme aussi monstrueusement laid avait pu acquérir à sa façon, un tel pouvoir sur d'autres hommes. Et, comme elle s'étonnait, la voix lui parla pour la première fois.

— « Hugo Weis doit mourir, » dit-elle, « et vous devez le tuer. »

Tout de suite, Freda comprit qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination. La voix existait bien. Elle l'entendait. Elle parlait clairement et doucement, juste derrière son oreille droite. Et il eût été inutile d'essayer de convaincre Freda — même si elle l'avait voulu — que cette voix n'était que l'écho de ses propres pensées. Ainsi, après le premier mouvement de peur et d'étonnement, elle écouta la voix calme, presque comme si, inconsciemment, elle attendait depuis longtemps sa venue.

— « Pourquoi est-ce moi qui dois le tuer ? » demanda-t-elle.

— « Parce que c'est vous qui, finalement, m'avez répondu. »

— « Personne d'autre ne vous écoute donc ? »

— « Il ne s'agit pas seulement d'écouter, mais d'entendre. »

— « Serais-je la seule personne au monde capable de vous comprendre ? »

— « Vous êtes du moins la première. »

— « Qu'est-ce qui me donne ce pouvoir, et à vous celui de vous faire entendre ? Ma récente maladie aurait-elle quelque rapport avec cela ? »

— « Je ne saurais répondre à vos questions. Qu'est donc un miracle — d'ailleurs ce qui nous intéresse n'en est pas un — sinon la rare manifestation de causes naturelles que nous ne comprenons pas ? Je parle et vous m'entendez, c'est tout. »

— « Qui êtes-vous ? »

— « Je ne peux pas vous le dire. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que je ne le sais pas non plus. Je ne suis, en tant que voix, que l'expression d'une volonté inconsciente. J'exprime cette volonté mais j'en ignore la source. »

— « Je ne comprends pas très bien. »

— « Cela ne fait rien. Je vous parlerai de nouveau plus tard. »

Ce fut ainsi que commencèrent ses relations avec la voix. Jamais jusque-là il ne lui fût venu à l'idée de tuer quelqu'un. Et pourtant, chose curieuse, elle arriva à y penser avec sérénité, comme si quelqu'un d'autre qu'elle eût réfléchi et tracé des plans, quelqu'un de très différent qui écoutait la voix et se complaisait à envisager un crime. Cependant, rien ne semblait apparemment urgent. La voix ne pressait pas Freda, ni ne la forçait à prendre des engagements contre son gré. Elle se mit, sans hâte, à réunir toutes les informations qu'elle put trouver sur Hugo Weis. Mais il y avait assez de choses à découvrir et encore moins auxquelles on pût se fier, car Hugo Weis restait insaisissable, préférant opérer par personne interposée et demeurer, lui, dans l'ombre. Il était le fils d'un ouvrier. Grâce à sa ruse, sa fourberie et sa nature machiavélique, le tout mêlé à une personnalité étrangement attirante dans un corps chétif et disgracieux, il était devenu l'homme le plus puissant de l'Etat. Il contrôlait la ville dans laquelle il vivait. Il commandait au gouverneur de l'Etat et à presque tous ses hommes de loi. Il se trouvait, à Washington, des gens importants qui écoutaient attentivement ce qu'il disait. Et il parlait toujours très bas, derrière sa main. Les enquêtes menées contre lui n'aboutissaient jamais, naturellement. Un des témoins mourait dans d'étranges circonstances. Un autre perdait brusquement la mémoire. Un autre disparaissait mystérieusement. Quelle que fût l'affaire, il était douteux que l'accusation pût tenir longtemps.

Ce fut au printemps que tout commença. Et la voix continua de venir parler à Freda quand il lui plaisait, quel que fût le lieu ou l'heure. L'automne arrivé, Freda reprit son poste de professeur de sixième dans une école élémentaire près de chez elle, et, de temps en temps, la voix lui rendait visite pendant les heures de classe, ce qui devenait parfois embarrassant. Il fallait instantanément se tenir très tranquille afin d'entendre ce qu'elle disait — elle parlait si doucement — et ces périodes de brusque silence, durant lesquelles Freda demeurait immobile dans une attitude de profonde attention, furent naturellement remarquées par les élèves. Freda craignit de paraître

étrange aux yeux de ceux qui la voyaient ainsi, mais elle ne pouvait pas expliquer que tout cela était normal et nécessaire. Personne n'aurait compris. Bientôt elle décida de ne plus s'occuper de ce qu'on pensait d'elle.

A ce moment-là, il ne faisait plus de doute — si jamais il y en avait eu un — qu'elle tuerait Hugo Weis. Elle ne se prenait pas pour quelque envoyé extraordinaire. La chose devait être faite, c'était tout. Pendant quelque temps, les possibles conséquences de ce meurtre en ce qui la concernait l'inquiétèrent un peu. Elle eut peur. Et puis, peu à peu, elle n'y pensa plus, comme si sa propre vie devait finir aussi à ce moment-là et qu'elle deviendrait alors invulnérable à tout mal terrestre. Elle s'amusait le soir, couchée dans sa chambre obscure, à songer à Hugo Weis. Où était-il ? Que faisait-il, ignorant qu'il allait bientôt mourir de la main d'une femme qu'il ne connaissait pas et ne connaîtrait réellement jamais ? C'était amusant, très amusant même. Et elle riait doucement en elle-même dans le noir de sa chambre paisible. Le visage de Hugo Weis flottait au-dessus d'elle comme un monstrueux ectoplasme.

Au mois de mars, elle acheta un revolver, un calibre 32, en donnant comme raison à l'armurier de l'endroit qu'elle se sentirait ainsi plus en sécurité bien qu'elle n'eût jamais tiré de sa vie. Sa mère et elle, disait-elle, habitaient une grande maison isolée et il ne semblait pas prudent de rester ainsi sans moyen de défense. Le marchand se montra parfaitement de cet avis et suggéra à Freda de s'exercer à tirer dans la campagne le dimanche après-midi. Il lui vendit plusieurs boîtes de balles avec le revolver. Elle emporta le tout chez elle et le mit soigneusement dans un des tiroirs de sa coiffeuse. Elle ne s'exerça pas à tirer le dimanche après-midi. Ce n'était pas nécessaire. Tout ce qui l'était serait fait en temps voulu.

Au début de juin, peu après que l'école eut fermé pour les vacances la longue période d'attente arriva à sa fin. Elle cessa brusquement, sans avertissement, un après-midi dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale. Freda était allée là sans raison particulière. Elle trouvait seulement l'endroit agréable et reposant avec le soleil entrant à flots par ses hautes fenêtres et elle y venait à vrai dire depuis toujours. Elle se trouvait ce jour-là assise à une table près d'une fenêtre, un livre ouvert devant elle, sans lire beaucoup, rêvant plutôt, au point de ne se souvenir plus tard ni du titre ni de ce qu'elle avait lu.

— « Il est temps maintenant d'agir, » dit soudain la voix très doucement.

— « Il est temps de quoi faire ? » pensa Freda.

— « De tuer Hugo Weis. Nous avons attendu assez longtemps. »

— « Comment ? »

— « Avec le revolver. Ne l'avez-vous pas acheté ? »

— « Si. J'ai acheté aussi des balles. »

— « Bien. Ce sera très simple, vous verrez. »

— « Que devrai-je faire ? »

— « D'abord vous rendre dans

la ville où il se trouve, naturellement. »

— « Et ensuite ? »

— « Descendre à l'hôtel. Après, au moment propice, vous irez à son bureau. Il y reçoit toutes sortes de gens, la plupart du temps des quémandeurs, et personne ne trouvera bizarre que vous veniez aussi. Savez-vous où se trouve ce bureau ? »

— « Oui. Au sud de la ville, près de la gare, dans Euclid Street. »

— « Parfait. Je vois que vous vous êtes bien préparée. »

— « N'aurai-je pas du mal à le voir ? »

— « Certainement pas. Il se fait un devoir de recevoir personnellement tous ses visiteurs. C'est habile. Beaucoup de sa force est basée là-dessus. »

— « Que m'arrivera-t-il après ? »

— « Peu importe. Ne vous inquiétez pas. »

Après avoir posé cette dernière question, Freda éprouva pendant un instant une peur terrible. Puis aussitôt cette peur passa, et, se levant, elle alla remettre le livre à sa place et quitta la bibliothèque. Rentrée chez elle, elle annonça à sa mère qu'elle allait passer un jour ou deux en ville, ce qu'elle faisait de temps en temps. Puis elle monta dans sa chambre pour mettre dans une petite valise le revolver et quelques objets personnels. Il ne lui semblait pas être arrivée à un point crucial de sa vie. Ce n'était pour elle ni le commencement ni la fin de quelque chose, ni même un changement quelconque de ce qui avait été. Un train, elle le savait, partait à cinq heures. Sa valise faite, elle dit au revoir à sa mère, appela un taxi et gagna la gare avec plusieurs minutes d'avance.

Cela se passait la veille. Et maintenant, elle se trouvait dans sa chambre d'hôtel et il était, d'après sa montre, neuf heures du matin. Elle s'arrêta de se brosser les cheveux et alla mettre le manteau léger qu'elle portait en voyage. Puis elle demeura un instant immobile, la tête penchée en avant, préoccupée, comme si, au moment de partir, elle avait oublié où elle allait et pour quelle raison. Puis brusquement, elle prit le revolver chargé dans sa valise et le mit dans son sac à main. Elle sortit dans le couloir mais ne prit pas l'ascenseur pour descendre. Elle marchait lentement, non pas à contrecœur, mais seulement avec une nonchalance voulue qui faisait penser qu'elle n'avait aucun but précis.

En fait, elle disposait de beaucoup de temps. L'hôtel n'était guère distant de plus d'un kilomètre et demi du bureau de Hugo Weis et il ne fallait pas, se disait-elle, arriver là-bas trop tôt. Elle quitta l'hôtel et se dirigea vers un snack bar où elle s'assit à une table tout au fond. Une serveuse lui apporta le menu mais elle n'avait pas faim bien qu'elle n'eût pas mangé depuis midi de la veille. Elle commanda simplement une tasse de café. Elle but celui-ci si lentement qu'il devint complètement froid avant qu'elle n'en ait bu la moitié. Puis elle demeura assise devant sa tasse dix minutes encore avant de s'en aller. A ce moment-là, il était neuf heures et demie.

Son sac sous le bras et marchant toujours du même pas nonchalant,

elle prit la direction du sud de la ville, vers Euclid Street. Elle ne se rappelait plus très bien maintenant comment il se faisait qu'elle connaissait l'adresse du bureau de Hugo Weis. Peut-être la savait-elle depuis longtemps. C'était somme toute un endroit célèbre qui avait, de temps à autre, droit à une certaine publicité, le seul bureau que Hugo Weis eût jamais eu, deux pièces sombres d'un immeuble misérable dans un quartier pauvre. Il mettait une sorte de vanité à rester là, depuis tout ce temps, et à continuer d'exercer son pouvoir en gagnant une fortune dans la maison de ses débuts. Habile, pensait Freda. Et un mensonge de plus. Une façade de fausse humilité cachant une monstrueuse vanité.

Tout en marchant le long des rues, elle se sentait merveilleusement bien, presque joyeuse. Il y avait en elle quelque chose de léger, d'aérien qui lui donnait l'impression de toucher à peine terre. Il lui semblait se trouver sur le point, à chaque pas, de s'élever bizarrement dans les airs. Il lui était arrivé de ressentir cela, très jeune, surtout de bonne heure un matin de printemps, quand, levée avant tout le monde, elle partait seule dans les jardins. Et justement là, dans la vitrine d'un magasin, il y avait une robe du bleu le plus pâle qui fût, vraiment faite pour la jeune fille éthérée qu'elle avait été naguère et maintenant n'était plus. Elle s'arrêta devant la vitrine et, pendant plusieurs minutes, regarda la robe tout en serrant sous son bras le sac qui contenait le revolver. Puis elle se détourna et se remit à marcher. Bientôt elle arriva devant l'immeuble d'Euclid Street. Et, comme elle attendait dans la rue avant d'entrer, elle entendit la voix pour la dernière fois. Comme toujours, ce fut une voix d'une beauté poignante à laquelle se mêlait une note de tristesse.

— « Vous voilà enfin, » dit-elle. « Il vous a fallu longtemps. »

— « Oui, » pensa Freda. « Longtemps. »

Elle continua d'attendre, la tête penchée d'un côté, mais la voix ne dit rien de plus. Un instant plus tard, elle entrait dans l'immeuble et traversait un vestibule sombre dans lequel un étroit escalier montait dans l'ombre vers le premier étage. Elle prit cet escalier, hésita un instant sur le palier, puis se mit à suivre le couloir qui s'ouvrait devant elle. Là, elle vit deux portes, chacune d'elles comportant un panneau de verre dépoli sur lequel rien n'était marqué. De la première porte elle marcha vers la seconde, la plus proche de la rue, ouvrit et pénétra dans une petite pièce sale et nue. Le parquet était graisseux et noir. Une douzaine de chaises s'alignaient contre les murs. Sur l'une d'elles était assis un vieil homme vêtu d'un costume râpé, les mains desséchées crispées sur ses genoux. Sur une autre chaise, en face de lui, se trouvait une femme aux cheveux jaunes éclatants qui portait une fourrure coûteuse sur ses épaules et une expression ennuyée et volontairement détachée sur le visage.

Ils semblaient être les seuls occupants de la pièce quand Freda aperçut un homme assis derrière un bureau placé à côté d'une porte.

Elle traversa la pièce et s'arrêta devant l'homme. Il avait un visage maigre avec un long nez au-dessus d'une bouche si mince qu'on l'eût dite sans lèvres. On le sentait implacable. Mais en le regardant, Freda eut l'impression de lui être infiniment supérieure. Personne, pensa-t-elle, ne pourra m'empêcher d'accomplir ma tâche. Personne.

— « Je voudrais voir Mr. Weis, » dit-elle.

— « Votre nom ? »

— « Freda Barkley. »

L'homme posa sur elle un regard méprisant puis baissa aussitôt les yeux sur ses mains étendues sur le bureau comme si elles avaient manié les cordes silencieuses d'un invisible clavier.

— « Vous avez rendez-vous ? »

— « Non. Mais je viens de loin et j'aimerais voir Mr. Weis quelques minutes seulement. C'est très important. »

— « C'est toujours important, » répliqua l'homme en haussant les épaules. « Toujours. Enfin, prenez une chaise là-bas. Il vous recevra. Il reçoit tout le monde. »

Freda s'assit sur la chaise la plus proche, droite, l'air guindé, ses chevilles serrées l'une contre l'autre. Son sac posé sur ses genoux, elle sentait sous ses mains le revolver. Un instant même elle ouvrit le sac et y glissa la main pour sentir l'acier nu et froid. Ce fut pour elle une intense joie intime, comme celle de toucher la chair de quelqu'un d'aimé. Elle faillit laisser échapper un gémissement. Et elle dut, pendant un moment, devenir presque inconsciente de ce qui l'entourait car, brusquement, elle réalisa que le vieil homme n'était plus là et que la femme aux cheveux jaunes et au manteau de fourrure se dirigeait vers la porte de la pièce voisine et disparaissait aussi. Elle demeura assise sur sa chaise, toujours aussi droite, mais au fond d'elle-même beaucoup moins joyeuse qu'avant, presque résignée. Bientôt, l'homme au bureau la regarda et fit un léger signe de tête vers la porte derrière lui.

— « Vous pouvez entrer, » dit-il.

— « Merci, » répondit Freda.

Elle se demanda un instant quel signal il avait bien pu recevoir pour être ainsi prévenu qu'il était temps. Peut-être une petite lumière s'allumait-elle sur son bureau. Cela n'avait fait aucun bruit. Freda se leva, son sac tenu à deux mains devant elle. Elle marcha vers la porte indiquée et entra dans la pièce d'où la femme aux cheveux jaunes venait de partir en gagnant probablement directement le couloir. Là, derrière un vieux bureau de chêne de couleur foncée, à moins de deux mètres d'elle, se tenait Hugo Weis qu'elle allait tuer dans quinze secondes exactement.

Il semblait de taille si petite que seules sa tête et ses épaules se voyaient par-dessus le bureau. Mais comme Freda s'approchait, il se leva soudain et fit le tour du meuble pour venir à elle, son corps chétif bien en évidence, son visage — quand il s'arrêta — éclairé par la lumière tombant de l'unique fenêtre. C'était ce même visage que Freda avait vu dans le journal et ensuite flotter autour d'elle, tel un ectoplasme, chez elle, dans sa chambre obscure, d'une laideur telle qu'elle en devenait obscène, avec

pourtant une légère différence visible dans la faible lumière. Et Freda s'arrêta, étonnée. Cette différence provenait des yeux de Hugo Weis. C'étaient des yeux très doux, ceux d'une femme qui avait du chagrin.

— « Je m'appelle Freda Bane, » dit-elle, sentant que dans ces ultimes secondes il valait décidément mieux qu'elle se nommât reellement.

Alors elle vit les yeux de Hugo Weis s'ouvrir tout grands, après un léger choc, et s'emplir aussitôt de ce qui lui parut être un immense soulagement. Elle eut l'impression extraordinaire que cet homme reconnaissait sa voix, comme si elle se matérialisait soudain d'un rêve qu'il avait fait souvent mais dont, jusque-là, il ne se souvenait jamais au réveil.

— « Entrez, » dit-il. « Entrez. » *C'était, en vérité, une voix d'une poignante beauté, à laquelle se mêlait une note de tristesse courant à travers les syllabes comme un léger frémissement du vent dans les rbres à la nuit tombée.*

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Tune me in.

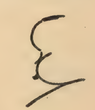




Pièces détachées

par DONALD E. WESTLAKE

Il existe une toile célèbre de Rembrandt intitulée « La leçon d'anatomie ». *Titre qui pourrait parfaitement s'appliquer à la présente histoire — à l'idée si grand-guignolesque qu'il vaut mieux ne pas* trop *la prendre au sérieux.*



Ce fut un jeudi, à quatre heures de l'après-midi exactement, que Mrs. Aileen Kelly aperçut le bras dans le vide-ordures. Comme elle le raconta au policier accouru après son coup de téléphone affolé : « Je venais d'ouvrir la porte quand, pouf, il est tombé. »

— « Et c'était un bras ? » dit le policier qui avait dit s'appeler Sean Ryan.

Mrs. Kelly hocha énergiquement la tête. « Un avant-bras, plus exactement. J'ai vu les doigts. Recourbés comme s'ils me faisaient signe. »

— « Bon, » fit le policier qui inscrivit une ou deux choses sur son carnet. « Et alors ? »

— « Eh bien, j'ai eu si peur que j'ai fait un bond en arrière. N'importe qui en aurait fait autant en voyant une chose pareille. Et la porte s'est refermée. Quand je l'ai rouverte pour regarder de nouveau à l'intérieur, le bras avait disparu en bas, dans la chaudière. »

— « Bon, » fit de nouveau Ryan. Et il se leva. C'était un homme court et trapu, au visage marqué, aux cheveux gris clairsemés. « Peut-être pourrions-nous jeter un coup d'œil sur ce vide-ordures, » dit-il.

— « Il se trouve tout à côté, dans le couloir. »

Mrs. Kelly passa devant. C'était une femme petite, mais plutôt forte, de cinquante-six ans, veuve depuis cinq ans. Le bar de feu Bertram, son mari, au coin de la 46e Rue et de la 9e Avenue, maintenant lui appartenait. Après la mort de Bertram, elle avait pris un gérant et continuait d'habiter cet appartement de quatre pièces dans la 46e Rue où elle avait vécu depuis son mariage.

La porte du vide-ordures se trouvait de l'autre côté du couloir, en face de l'appartement de Mrs. Kelly. Elle ouvrit cette porte et montra le conduit carré d'environ tren-

te centimètres de côté. « Voilà, » dit-elle au policier.

Ryan regarda à l'intérieur. « Il y fait joliment noir, » remarqua-t-il.

— « Bien sûr. »

— « Combien d'étages a cet immeuble, Mrs. Kelly ? »

— « Neuf. »

— « Et nous sommes au cinquième. Il y a donc quatre étages encore jusqu'au toit. Et l'orifice de la cheminée, là-haut, est la seule source qui puisse vous donner du jour. »

— « Mais, » dit-elle un peu sur la défensive, « il y a l'électricité dans le couloir. »

— « Elle n'éclaire pas l'intérieur quand vous vous trouvez ainsi devant la porte. » Il se pencha pour regarder de nouveau l'intérieur du conduit. « Pas une seule tache sur les briques, » dit-il.

— « *Il* n'est resté là qu'une seconde. »

Ryan fronça les sourcils et referma la porte. « Vous n'avez vu en somme ce bras qu'une seconde. » Visiblement, il doutait de ce que racontait Mrs. Kelly.

— « Ce fut suffisant, croyez-moi. »

— « Heu... Puis-je vous demander si vous portez des lunettes ? »

— « Seulement pour lire. »

—« Vous ne les aviez donc pas quand vous avez vu ce bras. »

— « Je vous dis que je l'ai vu, monsieur le policier, » répliqua-t-elle vivement. « Et c'était bien un bras. »

— « Bien. » Il ouvrit une nouvelle fois la porte du vide-ordures et tendit la main à l'intérieur. « La chaudière est allumée. On sent la chaleur. »

— « Elle l'est tous les après-midi, de trois à six heures. »

Ryan tira une vieille montre oignon de sa poche. « Cinq heures un quart, » dit-il.

— « Il vous a fallu une heure, et même plus, pour venir ici, » lui fit-elle remarquer. Elle n'aimait pas ce policier qui, si manifestement, ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait. D'abord, son chapeau aurait eu besoin d'être remis en forme. Ensuite, les manches de son pardessus gris paraissaient élimées. Et surtout, il portait une cravate du plus horrible jaune orange que Mrs. Kelly eût jamais vu.

— « Ce bras doit maintenant être calciné, » dit-il pensivement. « Si toutefois, c'en était un. »

— « C'était un bras, » répéta Mrs. Kelly d'un ton dangereux.

— « Mmmm... » Il avait la détestable habitude de ne jamais ni approuver ni contredire, se contentant de marmonner : « Mmmm. » A quoi il ajouta : « Si nous retournions dans votre salon ? »

Furieuse, Mrs. Kelly rentra chez elle et alla s'asseoir sur son divan recouvert d'un tissu à fleurs tandis que le policier s'installait à l'autre bout de la pièce, dans l'ancien fauteuil de Bertram.

« Ecoutez-moi, Mrs. Kelly. » commença-t-il quand il fut assis, « je ne mets pas une minute en doute votre bonne foi. Je suis sûr que vous avez vu quelque chose que vous avez pris pour un bras. »

— « *C'était* un bras. »

— « Bon, bon, » fit Ryan. « C'était un bras. Donc, quelqu'un en haut de cet immeuble a été tué

et le meurtrier a découpé le corps en morceaux dont il se débarrasse en les jetant dans le vide-ordures. Nous sommes d'accord ? »

— « Evidemment. C'est certainement ce qui s'est passé. Et au lieu de faire quelque chose, vous restez là, assis... »

Il s'interrompit. « Vous m'avez raconté avoir été si surprise à la vue de ce bras que vous avez laissé tomber vos ordures et que vous avez dû les ramasser. Vous êtes donc restée une minute ou deux après le macabre passage. Et vous avez ouvert deux autres fois la porte. L'une pour constater si le bras se trouvait toujours là, l'autre pour jeter votre sac d'ordures. »

— « Et alors ? » demanda-t-elle.

— « Avez-vous vu ou entendu tomber autre chose ? »

Elle fronça les sourcils. « Non. Juste le bras. » A l'expression que prit le visage de Ryan, elle ajouta : « Eh bien, n'est-ce pas suffisant ? »

— « Je crains que non, Mrs. Kelly. Que croyez-vous que notre assassin se propose de faire de ce qui reste du corps ? »

— « Je... je ne sais pas. Peut-être que... que ce bras était le seul morceau restant à jeter. Le meurtrier a pu se débarrasser du reste plus tôt. »

— « Cela se peut, » dit Ryan. « Mais, franchement, Mrs. Kelly, je pense que vous avez dû vous tromper. Vous avez pris pour un bras tout autre chose. Un journal roulé peut-être. »

— « Je vous dis que j'ai vu les doigts ! »

Ryan soupira et se leva. « Je suis désolé, Mrs. Kelly, tout cela ne suffit pas pour que nous fassions une enquête. Mais si une disparition nous était signalée dans cet immeuble, cela confirmerait, dans un sens, votre histoire. Si réellement quelqu'un a été assassiné, cette personne sera portée manquante avant peu et... »

— « C'était une femme, » précisa Mrs. Kelly. « Les ongles étaient très longs. »

Ryan fronça de nouveau les sourcils. « Vous avez pu remarquer que les ongles étaient très longs dans un laps de temps de deux secondes, dans un conduit de cheminée obscur et sans vos lunettes ? »

— « Je dis ce que j'ai vu, » insista Mrs. Kelly, « et je n'ai besoin de lunettes que pour lire. »

— « Bon, » fit Ryan. Il restait debout, tournant entre ses doigts son chapeau déformé, souhaitant visiblement en avoir terminé et pouvoir partir. « Si par hasard nous apprenons que quelqu'un a disparu... » répéta-t-il.

Mrs. Kelly le regarda partir d'un air furibond. Ce policier ne voulait pas la croire. Il pensait qu'elle n'était qu'une vieille folle qui ne voyait plus clair. Elle l'entendait déjà dire quand il rentrerait chez lui : « Rien d'intéressant aujourd'hui. Seulement une vieille toquée qui n'avait pas mis ses lunettes... »

Puis la porte se referma, elle se retrouva seule. Et, peu à peu, sa colère fit place à quelque chose qui ressemblait fort à de la peur. Elle leva les yeux vers le plafond. Quelque part dans les quatre étages supérieurs, on avait tué une femme, on l'avait découpée en morceaux et on avait jeté son bras dans le conduit aux ordures ménagères

qui menait à la chaudière. Tout en regardant le plafond, Mrs. Kelly réalisa combien le danger était proche et se dit que, par ailleurs, il ne lui fallait pas compter sur une aide de la police. Elle frissonna.

⁂

Le lendemain, qui était un vendredi, aux environs de quatre heures de l'après-midi, Mrs. Kelly une fois de plus voulut jeter son sac d'ordures. Ce n'était pas une coïncidence. Mais vivant seule depuis cinq ans, elle avait pris certaines habitudes routinières qui meublaient sa vie solitaire. Et, à quatre heures, tous les jours, elle allait ouvrir le vide-ordures.

Ce vendredi-là, sachant très bien que le meurtrier devait se cacher quelque part dans l'immeuble, elle regarda de droite et de gauche avant de traverser le couloir et d'ouvrir la petite porte carrée encastrée dans le mur. Puis, très vite, elle laissa tomber son sac. Mais, avant elle, un locataire avait dû se débarrasser de quelque chose de graisseux et un papier restait collé au conduit. Avec une grimace de dégoût, Mrs. Kelly tendit la main et dégagea le papier.

Juste à ce moment-là, la même horrible chose arriva. Cette fois, ce fut la partie supérieure d'un bras, coupé en dessous de l'épaule. Il ne s'arrêta pas au cinquième étage, mais passa tout droit, le coude en avant, devant Mrs. Kelly horrifiée.

Elle était de retour dans son salon, la porte de l'appartement fermée à clé et la chaîne de sûreté mise, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de réfléchir. Quand elle eut repris suffisamment ses esprits, elle décida de téléphoner immédiatement au distingué policier nommé Sean Ryan parce qu'elle comprenait pourquoi, la veille, il n'avait été jeté que l'avant-bras.

Evidemment. Le meurtrier craignait de se débarrasser du corps en une seule fois. Il lui aurait fallu une demi-heure ou même davantage pour cela, et quelque locataire, sur un palier inférieur, pouvait très bien alors se rendre compte de ce qui se passait. Il craignait peut-être aussi que le corps tout entier ne puisse brûler en un seul jour.

Et il jetait ainsi un morceau chaque après-midi à quatre heures. Allumée à trois, la chaudière qui brûlait les ordures devait à ce moment-là être chaude à point. Et il lui restait encore deux heures à chauffer avant de s'éteindre.

Ah ! ah ! Mr. Ryan, pensa Mrs. Kelly, et elle tendit la main vers le téléphone. Puis elle se rendait compte de ce que le policier allait dire. « Encore un bras, Mrs. Kelly ? Et il ne s'est pas arrêté ? Il n'a fait que filer sous vos yeux dans la chaudière ? Savez-vous quelle vitesse peut atteindre un bras humain qui tombe, Mrs Kelly ? »

Non. Décidément, elle ne voulait pas subir encore une fois une visite aussi humiliante que celle de la veille.

Mais qu'allait-elle faire ? Un meurtre venait d'être commis. Que pouvait-elle contre ça s'il ne lui était même pas possible d'appeler la police ?

Elle enrageait, mi-effrayée, mi-ennuyée. Puis elle se souvint d'un

terme employé par Ryan la veille. Le policier voulait une confirmation des faits. Une preuve, en somme. La preuve que quelqu'un manquait maintenant dans l'immeuble.

Très bien. Il l'aurait, sa confirmation. Et il lui faudrait aussi ravaler ses réflexions stupides. A quelle vitesse peut tomber un bras humain ! Je vous demande un peu !

Il ne restait qu'à trouver cette preuve.

⁂

La semaine passa presque entièrement sans, cependant, apporter celle-ci. Chaque après-midi, à quatre heures, Mrs. Kelly se tenait devant la porte du vide-ordures, attendant, avec une impatience croissante, la chute d'un autre morceau. Le samedi, ce fut l'avant-bras gauche. Dimanche, le haut du même bras. Lundi, la jambe droite, du genou aux orteils. Mardi, la cuisse droite, de la hanche au genou. La partie inférieure du tronc, le mercredi. La jambe gauche, des orteils au genou, le jeudi.

Mrs. Kelly savait qu'il ne restait plus que trois jours, puisqu'il ne restait plus que trois morceaux. La partie supérieure du tronc, la cuisse gauche et la tête.

Pour la première fois de sa vie, elle regretta la solitude dans laquelle on vit dans un appartement à New York. Depuis vingt-sept ans qu'elle habitait celui-ci, elle ne connaissait pas une âme dans l'immeuble, sauf le gérant au rez-de-chaussée. Les locataires des seize appartements formant les quatre étages supérieurs lui étaient totalement inconnus. Elle aurait pu surveiller la porte d'entrée pendant des années sans jamais savoir qui pouvait manquer.

Le mardi (le jour de la cuisse droite), il lui était venu à l'esprit de regarder les boîtes aux lettres. Le meurtrier, quel qu'il fût, s'enfermerait sans doute chez lui tant que le corps n'aurait pas complètement disparu dans la chaudière. Il ne sortirait peut-être même pas pour aller prendre son courrier. Une boîte aux lettres débordant de toutes parts pouvait lui fournir la preuve qu'elle cherchait.

Elle ne trouva aucune boîte trop pleine. Le mercredi (partie inférieure du tronc), elle eut envie de retourner voir les boîtes aux lettres, cette fois afin de relever les noms des occupants des seize appartements qui se trouvaient au-dessus du sien. Cet après-midi-là, serrant sa liste entre ses mains, elle regarda passer le morceau du jour et rentra vivement chez elle.

Tout cela était la faute de ce policier si mal habillé, Sean Ryan. Sûrement, il était veuf ou célibataire. Aucune femme ne voudrait laisser son mari sortir avec des vêtements aussi fripés et une aussi laide cravate.

Non pas qu'à vrai dire elle s'en souciât beaucoup. Elle avait eu assez d'ennuis avec Bertram, que Dieu ait son âme. Dresser un homme était le travail de toute une vie et une femme serait folle de vouloir essayer deux fois de suite. Mrs. Aileen Kelly, elle, avait plus de tête que cela.

Pourtant, elle se sentait maintenant bien près de la perdre, les morceaux continuant de tomber,

jour après jour, dans la chaudière, sans qu'elle réussît à découvrir la moindre preuve.

Le jeudi, elle envisagea de se cacher dans un couloir des étages supérieurs pour surveiller le vide-ordures. Etant donné la façon dont le meurtrier se débarrassait du cadavre, il devait lui rester quatre morceaux. Si Mrs. Kelly passait chacun des quatre jours à venir cachée sur le palier de chacun de ces quatre étages, tôt ou tard, elle prendrait l'assassin sur le fait.

Mais comment se cacher ? Les couloirs étaient tous nus et vides, sans un seul endroit permettant de se dissimuler.

Restait, peut-être, l'ascenseur.

Mais oui, mais oui, l'ascenseur. Elle se rua hors de son appartement, entra dans la cage et regarda à travers le hublot de la porte. En se pressant contre le métal de celle-ci et en regardant tout à fait à gauche, elle arrivait à apercevoir la porte du vide-ordures. Cela irait.

En conséquence, elle se trouvait, ce jour-là, dans l'ascenseur à quatre heures moins cinq et elle mit le doigt sur le bouton marqué 7. La cage monta d'un étage et s'arrêta. Mrs. Kelly s'immobilisa près de la porte, le regard fixé sur le vide-ordures et demeura ainsi pendant trois minutes.

Puis, brusquement, l'ascenseur se mit en marche — ce qui fit que Mrs. Kelly heurta du nez la porte — et, en ronronnant, descendit au troisième. Quelqu'un l'avait appelé.

Furieuse, Mrs. Kelly regarda un homme vêtu d'un pardessus monter dans l'ascenseur et appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée.

En bas, l'homme quitta aussitôt l'immeuble tandis que Mrs. Kelly se précipitait vers la porte du vide-ordures qu'elle ouvrait pour guetter le passage de la jambe gauche dans sa chute vers les flammes qui l'attendaient au sous-sol.

Il ne restait donc plus à présent que trois jours, et toujours quatre étages à vérifier. Et si elle ne découvrait pas avant dimanche qui était le meurtrier, celui-ci réussirait à se défaire du corps tout entier sans qu'il y eût la moindre preuve contre lui. Tout en réfléchissant, Mrs. Kelly revint vers l'ascenseur. « Trois jours et quatre étages, » murmura-t-elle. « Trois jours et quatre étages. »

Plus la terrasse.

La terrasse. Le conduit du vide-ordures aboutissait là, couvert simplement d'une grille. Ce ne devait pas être difficile de retirer cette grille pour jeter quelque chose.

Ce qui revenait à dire que le meurtrier n'était pas forcément quelqu'un de l'immeuble. Il pouvait venir de n'importe quel endroit dans ce pâté d'immeubles, en passant de terrasse en terrasse, pour se débarrasser aussi loin que possible de chez lui de ce qui l'encombrait.

Eh bien, il y avait moyen de s'en rendre compte. La neige était tombée en abondance durant toute la journée et la nuit précédentes, mais pas ce matin-là. Il devait, par conséquent, y en avoir une belle couche sur la terrasse. Si quelqu'un y était venu, il avait forcément laissé des traces de pas.

Mrs. Kelly remonta dans l'ascenseur, appuya sur le bouton du 9e étage et attendit impatiemment d'être arrivée tout en haut de l'im-

meuble. Là, elle prit le petit escalier qui menait à la terrasse, défit le fil de fer tortillé autour du loquet de la porte et ouvrit celle-ci.

Elle s'était tellement pressée qu'elle n'avait pas pris le temps de s'habiller suffisamment pour la température extérieure. Il faisait très froid et beaucoup de vent sur la terrasse, et l'on enfonçait dans la neige jusqu'à la cheville. Mrs. Kelly remonta le col de sa robe et le tint serré contre sa gorge. Mais ses vieilles pantoufles ne lui étaient d'aucune protection contre l'épaisseur de la neige.

Elle marcha pourtant vivement vers la droite où se trouvait la cheminée du vide-ordures, en fit le tour et ne découvrit aucune trace de pas en dehors des siens.

Ainsi, elle venait de perdre son temps, s'était gelée jusqu'aux os et avait abîmé ses pantoufles, tout cela pour rien.

Et pourtant, non. Pas tout à fait. Elle savait maintenant de façon certaine que le meurtrier se trouvait bien dans l'immeuble même.

Le lendemain matin, vendredi, elle se réveilla avec un bon rhume et un état d'esprit de plus en plus irrité. Elle était furieuse contre ce policier, Sean Ryan, qui l'obligeait à faire son propre travail. Furieuse contre celui qui, au-dessus d'elle, était responsable de tout, et contre elle-même pour n'arriver à rien.

Elle passa sa journée à boire des tasses de thé au citron et, à quatre heures, se traîna jusqu'au vide-ordures pour voir passer la partie supérieure du tronc. Puis, traînant les pieds, misérable, elle revint se mettre au lit.

Le samedi, son rhume n'allait pas mieux et son irritation était encore pire. Elle s'assit dans son lit et examina sa liste comportant seize noms, en cherchant désespérément comment faire pour trouver celui de l'assassin.

Evidemment, elle pouvait tout simplement téléphoner à Ryan pour lui demander de se trouver là à quatre heures afin de regarder ce qui tomberait à cette heure-là dans la chaudière. Elle *pouvait* faire cela, mais elle ne le voulait pas. Quand elle téléphonerait au policier, ce serait parce qu'elle aurait découvert le coupable.

D'ailleurs, il ne se dérangerait probablement même pas.

Aussi continua-t-elle de regarder d'un air furieux la liste de noms. Une idée saugrenue lui vint. Si elle cherchait le numéro de téléphone de tous ces gens ? Elle pourrait les appeler et leur dire : « Excusez-moi, n'avez-vous pas laissé tomber un corps humain dans le vide-ordures ? »

Et après tout, pourquoi pas ? Le corps dépecé était de sexe féminin. Il devait donc s'agir d'une épouse. Avec le mari, on avait le meurtrier. L'immeuble était presque exclusivement habité par des gens d'âge moyen, ou encore par des ménages dont les enfants étaient depuis plusieurs années partis faire leur vie ailleurs. Pour autant que Mrs. Kelly le sût, il ne s'y trouvait aucune famille nombreuse.

Il fallait donc chercher un appartement dans lequel ne vivaient que deux personnes. L'assassin n'aurait pas pu dissimuler son forfait à quelqu'un vivant avec lui.

Somme toute, le téléphone pouvait s'avérer utile. Elle allait téléphoner à chaque appartement. Si une voix de femme répondait, elle dirait qu'elle s'était trompée de numéro. Si c'était une voix d'homme, elle demanderait à celui-ci de lui passer sa femme. Un appartement sans femme deviendrait logiquement suspect.

Ce plan bien défini en main, elle en oublia son nez enchifrené et alla s'asseoir à côté de son téléphone pour chercher le numéro de ses seize suspects et commencer ses appels.

Deux noms ne figuraient pas à l'annuaire. Si les quatorze autres n'offraient aucune certitude, il lui faudrait songer à quelque chose d'autre pour ces deux-là. Mais, brusquement, elle se sentit pleine de confiance en soi et convaincue de pouvoir trouver ce qu'il faudrait le moment venu.

Elle commença de téléphoner peu après cinq heures. Huit personnes sur quatorze répondirent. Cinq fois ce fut une voix de femme, trois, une voix d'homme. Mrs. Kelly s'excusa auprès des premières, s'étant soi-disant trompée de numéro. Mais à chacun des hommes, elle demanda : « Madame est là, s'il vous plaît ? » Deux répondirent : « Attendez une seconde. » Et Mrs. Kelly dut également s'excuser après des femmes qui vinrent au téléphone. Un troisième dit : « Ma femme vient de sortir faire des courses. Puis-je lui faire une commission ? » « Je rappellerai plus tard, » s'empressa de répondre Mrs. Kelly. « Savez-vous à quelle heure elle sera là ? »

— « Dans un quart d'heure, vingt minutes au plus, » répondit son interlocuteur.

Mrs. Kelly attendit une heure avant de rappeler. Et elle devenait si nerveuse qu'elle se trompa réellement de numéro. C'était compréhensible. Quelques secondes encore et cela pouvait être l'aboutissement de ses recherches. Si cette femme n'était toujours pas rentrée...

Mais elle l'était. Désappointée, Mrs. Kelly prétexta, pour la huitième fois, une erreur de numéro, et raya le huitième nom de sa liste.

Elle essaya les six numéros restants un peu plus tard dans la soirée et ne trouva qu'une seule fois quelqu'un au bout du fil. Une femme. Mrs. Kelly raya le neuvième nom de sa liste.

Elle n'appela les cinq autres numéros qu'après dix heures du soir. Mais personne ne répondit. Elle décida donc de recommencer le lendemain matin, mit la sonnerie de son réveil sur huit heures et se coucha. Elle eut un sommeil difficile, rêvant de corps humains qui pleuvaient d'un ciel noir sans limites.

La moitié supérieure du torse était tombée le vendredi.

Le samedi, le rhume de Mrs. Kelly était encore plus fort. Elle se força pourtant à aller jusqu'au téléphone aux environs de midi, réussit à réduire le nombre de ses suspects de cinq à trois, puis elle abandonna et retourna se coucher, pour ne se relever qu'à quatre heures afin de voir passer la cuisse gauche.

Il ne restait plus maintenant que la tête.

Le dimanche matin, Mrs. Kelly

allait beaucoup mieux. Son rhume s'était envolé. Il n'en subsistait pas même un éternuement. Elle se leva tôt, alla à la messe de huit heures et revint très vite chez elle dans le froid de janvier et les rues glissantes prendre son petit déjeuner et recommencer ses appels téléphoniques.

Elle disposait encore de trois numéros. Au premier, un homme mécontent d'être dérangé répondit que sa femme dormait. Les deux autres restèrent muets. Mrs. Kelly tenta de nouveau sa chance à onze heures et, cette fois, l'homme malgracieux passa sa femme. Un nom de plus à éliminer.

Au second appel, un homme, encore une fois, décrocha. « Allô, » dit Mrs. Kelly, « Madame est-elle là ? »

— « Qui est à l'appareil ? » demanda sèchement l'inconnu. On le sentait soupçonneux. Sa voix paraissait rauque. Mrs. Kelly sentit monter en elle un espoir.

— « Annie Tyrrell, » répondit-elle, en donnant le premier nom qui lui venait à l'esprit et qui, en fait, avait été celui de la femme de chambre de sa mère.

— « Ma femme est absente, » reprit l'homme. « Chez sa mère. Dans le Nebraska. »

— « Oh ! » fit Mrs. Kelly. « Et il y a combien de temps qu'elle est partie ? »

— « Huit jours mercredi. Elle ne rentrera pas avant un mois ou deux. »

— « Pourriez-vous me donner son adresse ? » demanda Mrs. Kelly. « Je lui écrirai. »

L'homme hésita. « Je ne l'ai pas sous la main, » répondit-il finalement. Puis tout de suite après, il ajouta : « Qui est à l'appareil, avez-vous dit ? »

Durant une interminable seconde, Mrs. Kelly ne se souvint plus du nom qu'elle venait de donner. Puis, enfin, ce nom lui revint. « Annie Tyrrell, » dit-elle.

— « Je ne pense pas vous connaître. » L'homme semblait de plus en plus soupçonneux. « Où avez-vous connu ma femme ? »

— « Oh ! nous... heu... nous nous sommes rencontrées dans un magasin. »

— « Ah ? » fit l'homme réticent. « Eh bien, donnez-moi votre numéro. Je vais chercher l'adresse de ma femme et je vous rappellerai. »

— « C'est que... heu... » Mrs. Kelly se creusait désespérément la tête. Quoi faire ? Si elle donnait son propre numéro, l'homme était très capable de découvrir qui elle était. Si elle en donnait un autre, il pouvait téléphoner et découvrir qu'Annie Tyrrell n'existait pas. Il en déduirait que quelqu'un le soupçonnait.

Il interrompit le cours de ses pensées en disant : « Mais dites-moi donc, comment s'appelle ma femme ? »

— « Comment... ? »

— « Oui, quel est son prénom ? »

— « Mais, » commença Mrs. Kelly avec un petit rire forcé qui sonna faux même à ses propres oreilles, « pourquoi, grand Dieu ? Ne savez-vous même pas le prénom de votre femme ? »

— « *Moi*, je le sais, » fit l'homme. « Mais vous ? »

Prise d'une brusque terreur, Mrs. Kelly raccrocha sans prononcer une

autre parole et resta assise, le regard fixé sur le téléphone. C'était lui ! Rien qu'au son de sa voix, à sa façon insidieuse de questionner. Sûrement c'était lui ! Elle consulta sa liste. Andrew Shaw, appartement 8B, deux étages directement au-dessus du sien.

Andrew Shaw. Il était l'assassin et maintenant il se savait suspecté. Il ne lui faudrait pas longtemps pour découvrir que l'appel téléphonique provenait d'une personne habitant l'immeuble, une personne qui avait vu ce qui se passait dans le vide-ordures.

Il allait la chercher. Combien de temps mettrait-il à savoir ? Il pouvait facilement se montrer plus adroit qu'elle. Une semaine à peine lui suffirait pour trouver et réduire au silence l'inconnue qui le menaçait.

On pouvait avoir sa fierté. Mais de là à commettre une folie... Il devenait grand temps d'appeler Sean Ryan. Elle pouvait lui donner le nom du meurtrier, et la tête de la femme assassinée restait encore à faire disparaître. C'était le moment, pour le policier, de prendre l'affaire en main.

Epouvantée, Mrs. Kelly feuilleta en tremblant l'annuaire pour y trouver le numéro du poste de police et elle formait déjà ce numéro quand elle se souvint que c'était dimanche. Sans doute des policiers restaient de service ce jour-là. Mais pas forcément Sean Ryan. Eh bien, tant pis, quelqu'un d'autre que lui aurait à s'occuper de l'affaire. Elle espérait pourtant que ce serait Ryan. Rien que pour voir son visage quand il s'apercevrait que, naturellement, c'était elle qui avait raison.

Quand une voix peu aimable eut dit : « Ici Poste 16 », Mrs. Kelly s'empressa d'expliquer : « Je voudrais parler au détective Ryan, s'il vous plaît. Sean Ryan. »

— « Un moment, » dit la voix. Il se passa quelques instants que Mrs. Kelly crut ne pas devoir finir, puis, au bout du fil, la même voix revint et annonça : « Sean Ryan est parti à la messe de onze heures. Il rentrera dans une heure environ. Voulez-vous laisser un message ? »

Mrs. Kelly savait que la plus élémentaire prudence lui commandait de demander quelqu'un d'autre parce que le temps pressait. Mais elle s'entendit dire simplement : « Voudriez-vous, je vous prie, lui demander de téléphoner à Mrs. Aileen Kelly ? Numéro CIrcle 5-9970. »

Elle dut lui épeler son prénom, et ajouta : « Dites-lui aussi que c'est très important et qu'il téléphone dès qu'il sera rentré. »

— « Oui, madame. »

— « Merci beaucoup. »

Il ne lui resta plus qu'à attendre. Attendre, et regarder le plafond.

Ryan ne téléphona pas avant deux heures et demie. A ce moment-là, Mrs. Kelly devenait littéralement folle d'inquiétude. D'abord, elle craignait que son coup de téléphone à Andrew Shaw ne décidât celui-ci à changer ses habitudes. Il pouvait, par exemple, préférer se débarrasser de la tête de sa victime dès trois heures de l'après-midi quand la chaudière commencerait à chauffer. Et alors, toute preuve aurait disparu. En-

suite, elle avait une peur affreuse qu'il ne l'eût découverte et qu'à tout moment il ne vînt frapper à sa porte.

Une demi-douzaine de fois, elle faillit téléphoner de nouveau à la police. Mais, chaque fois, elle se disait que Ryan allait sûrement ne plus tarder. Et quand, finalement, il téléphona à deux heures et demie, ce fut pour lui faire aussitôt un discours.

— « Vous deviez me téléphoner dès votre retour au commissariat, » lui dit-elle quand elle put parler. « Tout de suite après la messe. »

— « Mrs. Kelly, je suis un homme très occupé. Je viens effectivement d'arriver. Mais j'avais d'autres coups de téléphone à donner. »

— « Bon, » fit-elle, la voix acide. « Arrivez ici au plus vite, Monsieur le policier Sean Ryan. Je vous ai trouvé l'assassin. Mais, avec toutes vos tergiversations, il est très capable de nous filer entre les doigts. N'oubliez pas que l'on met la chaudière en marche à trois heures. »

— « Encore votre histoire de bras ? »

— « Cette fois il s'agit du corps tout entier. Il ne reste plus que la tête. Dépêchez-vous de venir ici avant qu'elle aussi ait disparu. »

Elle l'entendit soupirer. Puis il dit : « Bon. J'arrive. »

Il était alors trois heures moins vingt. Dans vingt minutes, la chaudière du vide-ordures serait allumée. Mrs. Kelly savait que l'assassin changerait sûrement ses habitudes et jetterait la tête dans le feu aussitôt que possible.

Et ce serait dans vingt minutes. Bientôt il n'y en eut plus que quinze, puis dix, puis cinq. Et ce Ryan qui ne venait pas ! Pourtant, le poste de police ne se trouvait qu'à quelques pas, dans la 47e Rue.

A trois heures moins deux, elle n'y put tenir. Elle s'assura que le palier était désert, et, prudemment, sans bruit, se glissa jusqu'au vide-ordures. Elle en ouvrit la porte et resta figée devant, le regard fixé sur le mur de brique grise du conduit, s'attendant à tout instant de voir passer la tête.

Ryan ne venait toujours pas.

A trois heures exactement elle perçut un bruit sourd provenant d'un étage supérieur et sut tout de suite ce que cela pouvait être. Instinctivement, elle tendit le bras dans l'espoir d'arrêter la tête et de la sauver du feu. Elle ne voyait plus maintenant l'intérieur du conduit, mais elle sentit la tête quand celle-ci toucha son poignet une seconde plus tard. Cette tête était horriblement froide. L'assassin devait certainement l'avoir conservée dans son réfrigirateur. Elle resta coincée entre le mur et le poignet de Mrs. Kelly.

Et, soudain, Mrs. Kelly eut une brusque vision de l'horrible chose gluante qu'elle touchait. Elle poussa un grand cri, retira son bras et la tête, libérée, continua sa descente vers le feu qui l'attendait en bas.

A ce moment-là, la porte de l'ascenseur s'ouvrit. Ryan parut.

Durant quelques secondes, Mrs. Kelly le regarda sans pouvoir prononcer une parole. Puis, lui montrant le poing, furieuse, elle s'exclama : « C'est *maintenant* que vous arrivez ? Maintenant qu'il est trop tard, que la tête de la pau-

vre femme brûle et que cet Andrew Shaw est libre comme l'air de s'en aller ! *Maintenant !* »

Il la regardait, stupéfait, lui secouer son poing sous le nez. « La dernière preuve, » criait-elle, « partie, carbonisée, parce que... »

Et, pour la première fois, elle remarqua le poing qu'elle brandissait. Il était rouge, comme entouré d'un ruban, et, tandis qu'hébétée elle regardait, le ruban glacé tourna autour de son bras. Et Mrs. Kelly comprit que c'était le sang de la malheureuse femme.

« Votre preuve ! » s'écria-t-elle. « La voilà ! » Et elle tomba évanouie.

⁂

Quand elle revint à elle, elle se trouvait allongée sur le divan de son salon. Ryan se tenait assis gauchement sur une chaise de cuisine à côté d'elle. « Vous vous sentez mieux ? » demanda-t-il.

— « Vous l'avez attrapé ? » s'inquiéta-t-elle sans répondre à la question.

Il hocha affirmativement la tête. Une femme que Mrs. Kelly reconnut pour être sa voisine de palier apportait une tasse de thé fumant. Mrs. Kelly s'assit, tremblant toujours. Elle vit qu'on lui avait lavé le bras pendant qu'elle était inconsciente.

— « Oui, » fit Ryan, « nous l'avons arrêté. La chaudière venait tout juste d'être allumée. Nous sommes descendus à temps pour empêcher que la dernière preuve ne soit détruite. Et nous l'avons trouvé, lui, sortant de l'ascenseur, une valise à la main. Il a avoué. »

— « Enfin, » soupira Mrs. Kelly. Et, triomphante, elle but sa tasse de thé.

— « Maintenant, » reprit Ryan, changeant de ton, « je crois que nous avons à nous expliquer, Mrs. Kelly. »

Elle fronça les sourcils. « Vraiment ? »

— « Pendant une semaine entière, vous avez été témoin du fait que quelqu'un se débarrassait, morceau par morceau, d'un cadavre et, pas une seule fois, vous n'avez fait appel à la police. »

— « Vous vous trompez, » répliqua-t-elle. « J'ai téléphoné le premier jour et un certain policier qui se croyait plus malin que tout le monde, un nommé Sean Ryan, est venu. Mais il a refusé de me croire. Il a même été jusqu'à me traiter de vieille folle. »

— « Jamais de la vie ! »

— « Si vous ne l'avez dit, vous l'avez pensé. Cela revient au même. »

— « Vous auriez dû nous téléphoner de nouveau quand vous vous êtes rendu compte de ce qu'il faisait. »

— « Pourquoi l'aurais-je fait ? Je vous ai appelé une fois et vous vous êtes moqué de moi. Et quand, à la fin, je me suis décidée à vous téléphoner de nouveau, vous avez commencé par me faire tout un discours pour, ensuite, arriver trop tard. »

Il secoua la tête. « Vous êtes trop téméraire, Mrs. Kelly. Trop fière aussi. »

— « J'ai résolu l'affaire pour vous. »

— « Vous avez pris inutilement beaucoup de risques. »

— « S'il est dans vos intentions de me faire un sermon, » dit-elle, « vous feriez bien de vous trouver un siège plus confortable. »

— « Vous ne semblez pas vous rendre compte, » commença-t-il. Puis, secouant la tête : « Vous auriez besoin de quelqu'un pour veiller sur vous. » Et il se lança dans son sermon.

Mrs. Kelly, assise, hochait de temps en temps la tête sans écouter vraiment. Elle remarqua que Ryan portait encore son horrible cravate jaune. Quand le sermon serait terminé et qu'elle se sentirait moins tremblante, elle irait dans sa chambre. Elle conservait encore la plupart des vêtements de Bertram, y compris ses cravates. Il devait bien s'en trouver une qui irait avec le costume brun que portait Ryan.

Cette cravate jaune, décidément, n'était bonne que pour le vide-ordures.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Anatomy of an anatomy.

Quoi de plus innocent, de plus candide qu'une petite fille ? Se peut-il qu'une si pure créature soit amenée à vouloir se suicider ? Quel est le monstre, le bourreau qui peut la pousser à un tel geste ?



La petite fille qui voulait se tuer



par O.H. LESLIE

DANS le coin sud-est du grenier, là où la lumière de la lucarne tombait sur son papier à lettres, Susie humecta la pointe de son crayon minuscule. Son haut front blanc se rida sous l'effet de sa méditation : elle fouillait tous les recoins de son vocabulaire de petite fille de dix ans afin de trouver la formule convenant au début de sa lettre. Finalement, elle se décida pour un pur et simple : « *Cher Mr. Hudson* », et griffonna laborieusement ces mots en tête de la page.

Elle n'était pas certaine d'avoir eu une bonne idée en importunant Rock Hudson avec ses problèmes familiaux. Les fillettes qu'elle fréquentait à l'école se contentaient de béer d'admiration devant lui ou de lui demander des photos et des autographes. Mais la lettre de Susie, c'était différent ; elle n'écrivait pas pour s'amuser.

« *Cher Mr. Hudson,*

Voulez-vous m'aider s'il vous

plaît ? J'habite au 80 de l'East Elm Avenue, Mount Colony, New York. Mon beau-père est une brute. Il bat ma mère, il boit et il jure ; une fois, il lui a cassé le poignet. Il me bat moi aussi de temps en temps et une fois, j'étais si noire et si bleue que je n'ai pas pu aller à l'école. Je sais à quel point vous êtes occupé, mais... »

⁂

Quelque part dans la maison, une porte claqua. Ce bruit banal ramena brutalement Susie à la réalité : elle regarda les mots qu'elle venait d'écrire, comprenant qu'ils ne signifieraient rien pour le fantôme qui se déplaçait héroïquement sur l'écran du cinéma Beacon de Mount Colony. Mais elle revint à sa vision d'une belle automobile noire qui s'arrêterait devant chez elle ; Rock Hudson, l'air décidé et les traits durcis par la colère, en descendrait et entrerait dans la maison pour châtier le méchant. Elle voyait clairement son bon visage chaud respirant la force et la bonté. Quelquefois, elle le confondait avec l'oncle Harold, à cette exception près que l'oncle Harold était loin d'être aussi séduisant. Ce n'était pas son oncle à proprement parler, mais le meilleur ami de sa mère, peut-être son seul ami. Une fois même, quand le beau-père de Susie s'était montré particulièrement odieux, elles avaient fait leurs paquets toutes les deux et s'étaient réfugiées dans le chalet de l'oncle Harold, dans les Poconos ; l'oncle Harold y passait tous ses étés comme employé au Park Department. Ç'avait été pour Susie les vacances les plus mémorables, mais elles n'avaient pas duré très longtemps. Elle avait entendu sa mère et l'oncle Harold parler une nuit, à voix basse, à propos d'argent surtout, et le lendemain elles étaient reparties dans la grande maison de style colonial d'Elm Avenue...

Susie regarda la lettre posée sur ses genoux de l'œil compréhensif et légèrement amusé d'un adulte. Puis elle déchira le feuillet en petits morceaux. Rock Hudson n'allait pas venir libérer Susie et sa mère des griffes du monstre au costume de tweed qui habitait ici ; elle en avait la certitude. Elle se sentait plus mûre, plus au courant des choses de ce monde depuis ces dernières minutes.

Elle descendit au rez-de-chaussée. Bella, la bonne, sortait de la chambre de sa mère et quand elle vit Susie, la grosse poule grasse se mit à glousser :

— « Regarde donc la poussière que tu as sur ta robe ; ta mère va pouvoir te donner une bonne fessée. »

— « Sûrement pas, » dit Susie, d'un air de défi, en secouant sa chevelure dorée.

— « Il vaut mieux qu'elle ne te voie pas comme ça en tout cas. Je sais où tu es encore allée ; dans ce vieux grenier crasseux pour y faire Dieu seul sait quoi ! »

— « Qu'est-ce qu'il y a, Bella ? » La maman de Susie apparut sur le palier du premier étage. « Qu'est-ce qu'elle a fait, Susie ? »

— « Demandez-le-lui, Mrs. Grayson. Je ne tirerai rien d'elle. »

En grommelant, la vieille femme

alla vaquer à ses occupations, et la mère de Susie reprit :

— « Qu'y a-t-il, Susie ? Où es-tu allée tout cet après-midi ? »

— « Je... j'ai écrit une lettre... »

— « A qui as-tu écrit ? »

— « Je ne peux pas te le dire. »

Le visage de sa mère, le visage le plus admirable et le plus triste du monde, s'enflamma sous le coup d'une colère inexplicable.

— « Tu n'es qu'une petite obstinée. Allons, réponds-moi, Susie. A qui as-tu écrit ? »

— « A l'oncle Harold, » lâcha-t-elle.

Sa mère eut une réaction surprenante. Elle saisit le bras de Susie et la tira dans sa chambre, claquant la porte derrière elles.

— « Ne parle jamais de lui ici, » chuchota-t-elle sauvagement. « Je t'ai déjà dit de ne jamais prononcer son nom. Ton père serait furieux. »

Les yeux de Susie se remplirent de larmes.

— « Mais je croyais que c'était ton ami ? »

— « Donne-moi cette lettre, Susie. »

— « Je... je l'ai déchirée. »

— « Qu'as-tu écrit ? Que disais-tu à Harold ? »

— « Je lui parlais de... de Mr. Grayson. Je lui disais qu'il buvait et qu'il te battait. »

— « Oh ! Susie ! »

— « Je voulais qu'il vienne à notre aide ! » Susie éclata en sanglots et trouva dans ses larmes une sorte de soulagement. Je voulais qu'il vienne à notre secours. »

Soudain, les bras de sa mère vinrent entourer ses épaules et l'engloutir dans une chaleur maternelle. Elle ne dit plus rien ; elle s'abandonna complètement à la joie du moment. Sa mère la tint ainsi jusqu'à ce qu'elle cesse de pleurer ; le bonheur l'étourdissait.

— « Tu ne peux pas comprendre, Susie, tu es trop petite. Mr. Grayson n'est pas un méchant homme ; il a une espèce de maladie, c'est tout... »

— « Je le déteste ! »

— « Susie, Susie ! » dit sa mère. « Il ne faut pas parler ainsi, jamais. Il ne faut plus jamais parler de Harold. Tu le promets ? Le feras-tu pour ta maman ? »

— « Oui, » murmura Susie ; un dernier sanglot s'échappa de sa gorge. « Oui, maman. »

Cette nuit-là, dans sa chambre plongée dans les ténèbres, en écoutant le grillon qui avait élu domicile sur le rebord de la fenêtre, elle crut entendre parler en bas.

Elle sauta de son lit et alla jusqu'à la porte, mais les sons qu'elle distingua n'étaient pas des mots ; ce n'étaient que des mélodies. L'une était un air irrité et agressif émis par la voix gutturale de son beau-père. L'autre était la psalmodie apaisante et placide de la voix de sa maman. Elle entrouvrit la porte d'un centimètre.

— « ...des accusations stupides, » disait sa mère. « C'est seulement lorsque tu es comme ça que tu dis de telles choses ; demain, tu regretteras d'avoir parlé ainsi. »

— « Cesse tes jérémiades, Laura. Tu crois que je ne sais pas ce que tu fais ? Tu veux absolument que je te frappe. Alors, tu pourras prendre des airs de martyre et tu

pourras repartir avec ton espèce d'ami de la nature... »

Susie entendit sa mère pousser un cri. Avec un gémissement plaintif, Susie sortit de sa chambre et courut jusqu'au palier.

— « Arrêtez ! » cria-t-elle. « Arrêtez ! »

Pendant un moment, il n'y eut que le silence. Puis, *il* apparut, encore coiffé d'un chapeau haut-de-forme, son cou de taureau entouré d'une écharpe de soie blanche mal nouée. Son gros visage était empourpré, et ses tempes grises hirsutes. Il leva la tête et ricana :

— « Alors, mademoiselle « Je-m'occupe-de-tout » est réveillée ? » dit-il d'une voix épaisse. « Retourne te coucher, Susie, ceci ne te regarde pas. »

— « Laissez-la tranquille ! Laissez ma mère tranquille ! »

Il posa lourdement le pied sur la première marche de l'escalier, pour faire croire à l'enfant qu'il allait se précipiter sur elle et éclata de rire en la voyant faire demi-tour, affolée, pour courir se réfugier dans sa chambre.

Susie se jeta en travers de son lit et se mit les oreillers sur la tête.

— « Vous vous repentirez, » murmura-t-elle, les dents serrées à s'en faire mal, « vous le regretterez quand je serai morte... »

Elle venait de préciser le thème de ses rêveries nocturnes. Elle vit la scène clairement, comme sur un écran de télévision. Sa mère, adorablement tragique, en noir, sanglotant à perdre haleine devant un petit cercueil pathétique. Bella, la bonne, foudroyée par le chagrin, implorant le pardon de l'enfant mort. Derrière elle, ses camarades d'école pleurant et reniflant, le cœur tenaillé d'une jalousie secrète. Et surtout Mr. Grayson, son beau-père, livide et tremblant, répétant sans cesse son propre *mea culpa*.

— « Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? C'est ma faute ! C'est moi qu'il faut blâmer... »

Habituellement, Susie passait aisément de la rêverie au sommeil. Mais elle resta éveillée, trop remuée par la vision de ses propres funérailles. La Mort avait beau être une chose abstraite, Susie pen-

Consolée par cette perspective, elle s'endormit.

— « Il se repentira, » murmura-t-elle. « Ils se repentiront tous... »

Consolée par cette perspective, elle s'endormit.

Le lendemain était un samedi. Il pleuvait. Elle passa la matinée dans son petit coin secret du grenier, à composer des billets pathétiques dans lesquels elle avertissait le monde qu'elle allait se suicider. Finalement, elle se décida pour un texte concis. Elle quitterait la maison au crépuscule et descendrait lentement le chemin jusqu'à la rivière qui serpentait à huit cents mètres d'Elm Avenue : et ensuite...

Elle disposa le billet sur sa table de toilette et descendit pour voir sa mère une dernière fois.

Mais elle n'était pas là. Susie alla trouver Bella dans sa chambre, et elle apprit que sa mère était allée en ville pour faire quelques achats. Bella s'habillait ; elle partait jusqu'au lundi matin ; elle pre-

nait le train de quatre heures. « Mais tu ne resteras pas seule, » dit-elle à l'enfant d'une voix soupçonneuse. « Ton père est dans le bureau. »

— « Ce n'est pas mon père, » dit Susie.

La bonne partie, Susie ne se sentit plus nerveuse. Elle n'avait plus peur de lui ; il ne pouvait plus lui faire de mal, maintenant.

Quand six heures sonnèrent, elle commença à s'inquiéter. Elle ne pouvait plus guère attendre pour exécuter son plan, car elle ne pouvait pas sortir de la maison à la nuit tombée. Il allait falloir partir maintenant et renoncer à embrasser sa mère.

En commençant à monter l'escalier, elle entendit derrière elle la voix de son beau-père.

— « Susie ? »

Elle se retourna et le regarda. Il portait une veste d'intérieur en velours noir bordée d'un parement rouge et des petites lunettes sans montures qui le vieillissaient et lui donnaient un air inoffensif.

— « Susie, je suis désolée pour hier soir. »

— « Je vous déteste, » soufflat-elle.

— « Ne parle pas ainsi. Tu sais comment je suis quand je suis... malade. »

— « Je souhaite que vous soyez réellement malade, » dit-elle, perdant toute prudence. « Je voudrais que vous soyez malade et que vous en mouriez. »

Le visage de l'homme changea ; il s'empourpra et se durcit. Le fait qu'il n'était pas ivre, qu'il avait toute sa raison, rendait ce changement encore plus effrayant.

— « Espèce de petite garce, » articula-t-il. « Sale petite garce !... »

— « Laissez-moi ! » cria Susie. Elle monta les marches en toute hâte, certaine qu'il la poursuivait encore. Elle claqua la porte de sa chambre et tendit l'oreille, haletante. Aucun bruit. Elle alla à la table de toilette et prit sa lettre. Elle la relut, et une nouvelle version, meilleure encore, lui vint à l'esprit. Elle la déchira en tout petits morceaux puis elle s'assit et rédigea son dernier billet d'adieu.

Mon beau-père me déteste. Il va me tuer. Il a dit qu'il allait me mener à la rivière et me noyer comme un chat. Ne le laissez pas commettre ce crime.

Elle souligna trois fois le dernier mot puis elle relut la lettre, jusqu'à ce qu'elle eût acquis la certitude qu'elle serait convaincante. Elle la posa soigneusement sur son oreiller et entra dans le cabinet de toilette. Elle enfila ses snow-boots par-dessus ses chaussures, s'entoura le cou de sa plus belle écharpe et posa un béret sur sa tête. Puis elle mit son blazer aux boutons de cuivre étincelants et alla jusqu'à la porte.

En descendant l'escalier sur la pointe des pieds, elle entrevit son beau-père dans le salon. Installé au bar, il commençait une nouvelle soirée d'ivrognerie. Elle passa rapidement devant l'office et sortit dans la rue par la porte de derrière.

⁂

Susie marcha longtemps sur le chemin et, quand elle aperçut enfin les eaux calmes et placides qui

reflétaient la lueur orange du soleil couchant, elle était de plus en plus hésitante. Se représenter le chagrin que causerait sa mort était une chose, mais mettre fin volontairement à ses jours en était une autre. Si elle avait pu être certaine qu'il y avait un paradis d'où elle pourrait observer la terre avec une paire de jumelles à fort grossissement... Mais Susie n'en était pas sûre. Elle resta debout sur la berge et sentit monter le doute. Et si la Mort, c'était uniquement la nuit et l'oubli ?

Elle frissonna et mit un doigt dans l'eau. Elle était glacée.

En y allant progressivement, se dit-elle, un petit peu à la fois... Elle enleva son béret et le jeta sur l'eau. Il flotta au gré du courant, semblable à un bateau ayant un pompon pour cheminée. Puis elle ôta son écharpe et ses snow-boots et s'en débarrassa de la même façon. Elle retira son manteau et le jeta le plus loin qu'elle put.

Ensuite, elle descendit la berge d'un pas hésitant.

Au moment où l'eau vint lécher ses chevilles, elle fit un bond en arrière. Elle avait eu l'impression que la rivière l'avait saisie avec un million de doigts glacés. C'était horrible. La mort était horrible.

Cette idée lui vint comme une révélation soudaine. Elle mit la main sur son cœur et constata avec reconnaissance qu'il battait encore. Puis elle fit demi-tour et s'enfuit de la menace qu'était la rivière et du noir qu'était la mort.

Elle reprit en chancelant le chemin qui la ramenait à la maison. Mais elle savait qu'elle ne pouvait pas y aller. Elle ne pouvait plus se retrouver en face de lui maintenant, ce serait trop horrible ; cet immonde ivrogne lui soulevait le cœur. Tout mais pas ça, se dit Susie. Elle allait aller en ville — ce n'était pas loin — pour passer la soirée dans le sanctuaire sacré d'un cinéma. Ensuite, quand il ferait bien noir, elle rentrerait à la maison sans se faire voir, en passant par la porte de derrière.

Ce n'est qu'en apercevant les lumières jaunes de l'enseigne du Beacon qu'elle se souvint qu'elle n'avait pas d'argent. Mais ce n'était pas un obstacle majeur. Elle se rappela qu'autrefois, à l'âge de sept ou huit ans, elle avait appris comment entrer gratuitement dans la salle de spectacle ; il suffisait de se faufiler par la porte donnant sur la cour.

Elle s'installa dans un fauteuil au fond et assista deux fois de suite au dernier film de Rock Hudson.

Quand elle se retrouva dans la rue, il faisait nuit noire. Elle marcha vite jusqu'au moment où elle aperçut la grande maison blanche sur la colline. Les fenêtres étaient éclairées.

Elle ferma sans bruit la porte derrière elle. L'arrière-cuisine était noire, et elle entendit faiblement des voix lui parvenir :

Elle colla une oreille contre le bois et écouta.

— « Mais c'est ridicule, absolument ridicule ! » disait son beau-père d'une voix alourdie par l'alcool. « Je n'ai pas touché à cette petite idiote. »

Une voix répondit, et Susie fut

surprise en entendant ses inflexions viriles.

— « Alors, comment expliquez-vous la présence du billet que votre femme a trouvé, Mr. Grayson ? Et comment expliquez-vous ceci ? Son chapeau ? Son écharpe, son manteau... Vous les reconnaissez, n'est-ce pas ? »

— « Susie ! » cria la mère d'une voix angoissée. « Oh ! Susie ! »

Elle aurait voulu se précipiter dans les bras de sa maman et crier : « Je vais bien, maman, je suis saine et sauve ! » mais la peur la clouait sur place ; elle ne pouvait pas affronter son beau-père ni cet étranger à la voix dure qui posait des questions incisives.

— « Oui, je les reconnais, bien sûr. Ils appartiennent à Susie, c'est certain, mais je vous jure que jamais... »

— « Il est inutile d'insister Mr. Grayson. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous veniez avec nous. »

— « Mais je n'ai pas touché à la gamine ! Laura, pour l'amour du ciel, dis-le leur ! »

Susie mit ses mains sur ses oreilles.

Quand ils l'eurent emmené, il y eut un grand silence.

Elle entrebâilla la porte. Elle entendit au dehors le bruit d'un moteur et le crissement des pneus sur le gravier. Elle attendit, retenant son souffle. Puis elle ouvrit la porte plus grand.

— « Maman... » murmura-t-elle.

Bizarrement, aucun cri ne sortit de la bouche de sa mère. Mrs. Grayson ouvrit grand les bras et accueillit Susie dans leur tiédeur maternelle.

— « Oh ! Susie, Susie, » murmura-t-elle, « où es-tu allée ? Comment as-tu pu me faire une telle peur ? »

— « Pardonne-moi, maman, pardonne-moi, » sanglota Susie. « J'ai cru que j'aurais la force de... de sauter dans la rivière... pour qu'ils croient qu'il m'avait tuée. »

Sa mère l'écarta et examina le visage ruisselant de larmes d'un air incrédule.

— « Susie, comment as-tu pu penser à faire une chose pareille ? »

— « Je le déteste ! Je le déteste ! »

— « Tais-toi, » dit sa mère en la serrant sur sa poitrine.

Elles demeurèrent ainsi pendant presque une minute. Puis Mrs. Grayson sécha les larmes de l'enfant et la prit par la main.

« Maintenant, viens avec moi, » dit-elle en la menant vers l'escalier. « Viens avec moi et fais bien tout ce que je te dirai. »

Elles montèrent les marches jusqu'à la porte du grenier.

« Tu te plais bien dans le grenier, n'est-ce pas, Susie ? »

— « Oui, maman. »

— « Veux-tu rester là et y dormir un peu de temps ? »

Les yeux de Susie brillèrent de joie : « Oh ! oui, maman ! »

« Et puis, dans une journée ou deux, si tu le veux, tu iras voir l'oncle Harold dans les Poconos. Toute seule. »

— « Oh ! maman ! » cria Susie au comble du ravissement.

Les bras de sa mère la saisirent de nouveau.

— « Tu vas passer un été merveilleux, » ronronna-t-elle. « Et plus tard, j'irai te rejoindre. Plus

tard... » Elle s'éclaircit la voix. « Quelqu'un t'a-t-il vu, Susie ? Quand tu as quitté la maison ? Absolument personne ? »

— « Non, maman. »

— « Ma bonne petite fille, » dit sa mère en la berçant doucement. « Mon gentil petit bébé... »

Traduit par Stéphane Rouvre.
Titre original : You'll be sorry when I'm dead.



Pire qu'un cauchemar

par **HENRY SLESAR**



Gardez-vous de rêver tout haut et de parler dans votre sommeil. Il peut y avoir des oreilles qui vous écoutent. Et c'est d'autant plus gênant si vous avez quelque chose de grave à cacher...

La perspective d'avoir un compagnon dans sa chambre d'hôpital n'enchantait pas du tout Harmon, mais la différence de prix entre une chambre particulière et une chambre semi-particulière était trop lourde pour son salaire de comptable. Il s'efforça donc de faire contre mauvaise fortune bon cœur en établissant une coexistence pacifique avec l'homme couché dans le lit voisin, un individu cadavérique, aux yeux rapprochés, qui devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Le nom griffonné sur la carte blanche accrochée à la porte était T. Graffa.

— « Salut, » dit Harmon d'un ton aimable, tout en se déshabillant. « Je m'appelle Jules Harmon. Je suppose que nous allons vivre un certain temps de compagnie. »

L'homme poussa un grognement et détourna la tête. Lorsque miss Brewster, l'infirmière à lunettes, entra dans la chambre, elle le désigna de la main en disant :

— « Ne vous occupez pas de lui, il est plutôt distant. C'est encore une chance qu'il nous permette de lui frictionner le dos. »

Elle sourit maternellement et tendit à Harmon sa tenue d'hôpital.

— « Il faut vraiment que je porte ceci ? » demanda Harmon, avec une petite grimace.

— « Bien sûr. A présent, couchez-vous, votre médecin viendra vour voir dans une heure. C'est le docteur Moses, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Vous vous habituerez à nous, » dit miss Brewster, allégrement. « Vous vous habituerez même à celui-là. » Elle pointa le pouce vers l'autre homme et une lueur s'alluma dans les yeux étroits de ce dernier, puis s'éteignit. « Vous trouverez un commutateur fixé à votre lit. Si vous désirez appeler une infirmière, appuyez dessus et la lampe extérieure s'allumera. Le dîner est à six heures. Le diététicien viendra vous parler auparavant. C'est vous, l'appendicite, n'est-ce pas ? »

— « C'est moi, » dit Harmon en souriant.

— « Eh bien, nous allons arranger ça, » dit miss Brewster qui sortit de la chambre en faisant crisser son uniforme amidonné.

Après son départ, Harmon jeta un nouveau coup d'œil sur T. Graffa et se dit que l'infirmière s'était trompée ; il ne s'habituerait pas à son compagnon, à moins que ce dernier ne se dégelât considérablement. Mais, au moment où il grimpait dans le lit haut perché, il se demanda s'il ne portait pas un jugement trop hâtif. Après tout, il se trouvait dans un hôpital et non dans un dortoir de collège. T. Graf-

fa était peut-être trop malade pour se montrer sociable, il souffrait peut-être beaucoup ou il était abruti par les calmants. Harmon prit un magazine sur sa table de nuit et se pencha vers le lit voisin.

— « Voulez-vous regarder ceci ? » demanda-t-il.

Graffa se retourna et le dévisagea d'un œil morne. Puis il serra les lèvres et secoua la tête.

Harmon haussa les épaules et se mit à lire.

Il n'eut guère le temps, par la suite, de se soucier de Graffa. Moses arriva peu après, et de sa voix lente et joviale, parla à Harmon de son opération convenue. A l'entendre ce ne serait pas pire que de se faire arracher une dent. Harmon, qui ne ressentait aucune douleur, si ce n'est un petit élancement, de temps à autre, crut sans peine aux affirmations du médecin. Un peu plus tard, il reçut la visite du diététicien, puis de deux jeunes internes et on l'invita à venir regarder la télévision dans une pièce voisine. Dans l'ensemble, l'après-midi s'était passée fort agréablement et le soir, Harmon était tout prêt à passer une bonne nuit de sommeil.

T. Graffa n'était pas en aussi bonne forme que lui. Vers six heures et demie il se mit à geindre et appela l'infirmière. Il y eut à son chevet une conversation étouffée, puis un homme à la mâchoire sévère, portant un stéthoscope autour du cou, entra dans la chambre et ordonna à l'infirmière de donner un calmant au malade. Elle fit la piqûre et Graffa tomba dans un lourd sommeil artificiel. Il était aussi immobile qu'un mort lorsque Harmon éteignit sa lampe de chevet et s'enfonça dans les oreillers.

Quand il rouvrit les yeux, la chambre était plongée dans l'obscurité. Il crut d'abord qu'il s'était réveillé de lui-même, subconsciemment mal à l'aise dans ce décor étranger. Puis il se rendit compte qu'un bruit était monté du lit voisin. Graffa était en proie à la souffrance ou au délire. Harmon tourna la tête vers lui et écouta.

— « Vas-y et qu'on n'en parle plus, » grognait son compagnon. « Vas-y, Bruno, et dépêche-toi. »

— « Mr. Graffa ? » chuchota Harmon. « Vous sentez-vous plus mal ? »

Un soupir étouffé fut la seule réponse. Les yeux de Harmon s'étaient accoutumés à l'obscurité et il s'aperçut que le visage de Graffa était crispé, par une vision de cauchemar, sans doute. Il songea un instant à appeler l'infirmière, puis décida de n'en rien faire.

— « Pas d'autre moyen, » grogna Graffa d'une voix rauque. « Pas d'autre moyen, Bruno ! Tue-la et que ce soit fini. Sinon, elle nous aura tous les deux. Tue-la, Bruno... »

Stupéfait par ces paroles épouvantables, Harmon se souleva sur un coude. Graffa marmonnait toujours, mais d'une voix devenue inintelligible. Silencieusement, Harmon repoussa son drap et posa les pieds sur le sol. Il regarda le visage tourmenté de Graffa avec une fascination plus forte que la peur.

« Pas avec le couteau, » dit Graffa à haute voix. « Trop de sang ! Pour l'amour du ciel, Bruno, sois raisonnable ! »

Harmon frissonna dans la pièce surchauffée. De nouveau les mots devinrent inaudibles. Harmon se leva du lit et s'approcha avec précaution de la silhouette rigide. Il était à moins de trente centimètres d'elle et put entendre des phrases entrecoupées. Ce n'étaient plus que des murmures, mais ces murmures étaient plus effrayants que des cris.

« Tiens-la bien, Bruno, tiens-la bien... ne la lâche pas... plus fort... méfie-toi... elle le mérite, ne l'oublie pas... Elle nous aura tous les deux, si tu ne le fais pas... Tue-la, tue-la, *tue-la !* »

Graffa grimaça de douleur. Harmon ne pouvait savoir si c'était un spasme de douleur ou un souvenir pénible. Puis Graffa se tut, les lèvres tellement serrées que sa bouche ne dessina plus qu'une ligne filiforme.

Harmon l'observait en retenant son souffle.

Graffa ouvrit les yeux.

L'effet fut si stupéfiant qu'Harmon poussa une exclamation. Les yeux de Graffa étaient arrondis et brillants, ils ne ressemblaient plus aux fentes étroites et sombres que Harmon avait vues dans l'après-midi. Leur regard était si haineux et si furieux que Harmon recula.

— « *Qu'est-ce que j'ai dit ?* » glapit Graffa. « Qu'avez-vous entendu ? »

Harmon bredouilla :

— « Vous... Rien. Vous... poussiez des gémissements, c'est tout. Je me suis approché pour voir si vous aviez besoin d'aide. »

— « Qu'est-ce que j'ai dit ? » demanda Graffa d'une voix stridente. « Ne me mentez pas ! Je sais que j'ai parlé. »

— « Non, je vous jure, vous n'avez rien dit. Vous geigniez, simplement. Vous voulez que j'appelle l'infirmière ? »

Il recula, cherchant la sécurité de son propre lit.

Graffa l'observait, la bouche crispée. Les yeux flamboyants d'incrédulité et de colère. « Je n'ai pas besoin d'infirmière. »

— « Ce sont les drogues, » dit Harmon en grimpant dans son lit. « Elles provoquent des effets bizarres, voilà tout ! »

Graffa ne répondit rien ; Harmon ne pouvait plus voir son visage. Mais après un silence, il reprit la parole.

— « Vous, » dit-il.

— « Quoi ? »

— « Comment est-ce que vous vous appelez déjà ? »

— « Harmon, Jules Harmon. »

— « Oui, » dit T. Graffa, et il poussa un long et douloureux soupir.

Harmon entendit le lit grincer et, cette nuit-là, son compagnon de chambre ne dit plus un mot.

Le lendemain matin, le soleil qui inondait la chambre calma en partie l'anxiété de Harmon. A présent que son visage osseux était en pleine lumière, son compagnon ne ressemblait plus du tout au sinistre personnage de la nuit précédente. Ce n'était qu'une homme d'un certain âge, à l'ossature fragile, en proie à un mal débilitant.

La peur qu'il avait inspirée à Harmon semblait maintenant ridicule. Il avait encore les yeux fermés lorsque Harmon s'éveilla et celui-ci, en regardant le visage tiré,

parcheminé, se demanda pourquoi de tels cauchemars venaient tourmenter même des innocents. Mais cet homme était-il innocent ? Etaient-ce simplement les fantasmagories du rêve qui avaient fait prononcer de telles paroles à Graffa ? Ou était-ce la vérité ?

Puis miss Brewster arriva, annonçant le petit déjeuner, et Harmon, refoulant ses doutes, se prépara pour la seconde journée. Elle allait être fort occupée. Il y aurait des tests, d'autres tests, des radios, des examens... En un sens Harmon était soulagé d'avoir un emploi du temps aussi chargé.

T. Graffa demeura silencieux toute la journée. Mais, parfois, Harmon voyait les yeux étroits, semblables à des lanternes sourdes et attentives, le fixer d'un air hostile.

Lorsque le soir tomba de nouveau, Harmon sentit ses doutes revenir.

Il eut du mal, cette fois, à s'endormir. Minuit avait sonné lorsqu'il posa son magazine et éteignit la lumière. Une heure s'écoula avant qu'il trouvât le sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, la chambre était à nouveau plongée dans les ténèbres.

Il demeura absolument immobile, retenant son souffle. Il tendit l'oreille, mais n'entendit aucun son, aucun gémissement, aucun murmure. La chambre était trop tranquille. T. Graffa ne semblait même pas respirer.

Lentement, péniblement, fermant les yeux pour simuler le sommeil, Harmon tourna la tête.

Une ombre passa sur ses paupières. Il ouvrit les yeux et vit Graffa se lever de son lit.

La mince silhouette se dessinait dans l'ombre ; les contours étaient flous. Dans sa chemise de nuit d'hôpital, l'homme ressemblait à un fakir hindou décharné, spectral.

C'est alors que Harmon aperçut l'oreiller dans les mains de Graffa et vit ce dernier se diriger vers lui.

Il poussa un cri. Le son jaillit, étranglé et grêle, de sa gorge. L'oreiller tomba des mains frêles de Graffa et la silhouette maigre le ramassa et le remit à sa place. Puis elle se laissa tomber sur le lit avec un grognement sourd. Harmon se redressa, trouva le commutateur au bout de son fil et appuya dessus. Il vit Graffa étendu, haletant, les yeux fixés au plafond, son oreiller de guingois sous sa tête osseuse.

Un instant plus tard, l'infirmière de nuit faisait irruption, braquant sur eux sa lampe électrique.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Harmon, la langue paralysée, voulut lui donner des explications. Mais en regardant le corps pitoyablement desséché de Graffa, son assurance l'abandonna. Alors Graffa dit en ricanant :

— « Mon ami a dû faire un cauchemar. »

— « Ça ne va pas, Mr. Harmon ? Vous voulez un docteur ? »

— « Non, » dit Harmon. « Je suis bien. » Il jeta un coup d'œil sur Graffa et ajouta : « Je crois qu'il a raison. J'ai dû faire un cauchemar. »

— « Eh bien, essayez de vous rendormir, » dit l'infirmière en éteignant sa lampe. « Si j'étais vous,

je parlerais de ces rêves à votre médecin. »

— « Oui, je lui en parlerai, » promit Harmon. Et, au moment où l'infirmière quittait la chambre et où il éteignait sa lampe de chevet, il répéta : « Oui, je lui en parlerai. »

Quelques instants plus tard, un murmure rauque monta du lit voisin.

— « Eh ! vous, Jules Harmon ! »

— « Vous m'appelez ? »

Il y eut un silence. T. Graffa reprenait sa respiration.

— « Qu'est-ce qui ne va pas chez vous, Jules Harmon ? »

— « L'appendice. Rien de grave. »

T. Graffa gloussa.

— « C'est grave, mon ami. Croyez-moi. Dans un cas comme le vôtre, c'est fatal. »

Puis il poussa un gémissement et roula sur le côté.

Pendant le reste de la nuit, Harmon combattit le sommeil, les yeux fixés de l'autre côté de la pièce. Mais il finit par perdre la bataille, et succomba au somnifère qu'il avait pris, quelques heures auparavant.

Lorsque Harmon se réveilla, il y avait deux personnes dans la chambre. C'étaient deux médecins, debout au chevet de T. Graffa ; ils parlaient avec animation de la maladie qui lui rongeait la chair, les forces et — Harmon le devina — la vie même. Ils conférèrent près d'une heure, et tirèrent le rideau blanc pour séparer les deux patients. Harmon écouta un moment leur conversation, puis la jugea au-dessus de sa compréhension.

Un autre visiteur vint parler à son compagnon de chambre, ce matin-là, un homme en blouse blanche dont le visage était enlaidi par des mâchoires d'un bleu sombre et un réseau de petites cicatrices sur le front. Leur conversation à voix basse dura moins d'un quart d'heure et Harmon eut l'impression d'entendre prononcer son propre nom. Finalement, une infirmière entra et donna à Graffa une injection qui le plongea presque aussitôt dans le sommeil.

Harmon s'en félicita. Il put ainsi parler plus librement au docteur Moses lorsque celui-ci arriva juste après le déjeuner.

— « Ecoutez, » dit Harmon. « Je voudrais changer de chambre. »

— « En changer ? » Moses parut surpris. « Qu'est-ce que vous lui reprochez ? »

— « Je ne peux pas vous expliquer à présent. » Il désigna du doigt la forme immobile dans l'autre lit. « Je vous le dirai plus tard, docteur. Pourriez-vous m'obtenir ça ? »

— « Eh bien, ça ne sera peut-être pas tellement facile, » déclara Moses en se frottant le crâne. « Vous savez combien nous sommes à court de lits. Vous ne voulez pas me dire pourquoi... ? »

— « Pas tant qu'il sera là, » murmura Harmon.

Moses sourit.

— « Il ne sera pas là cet après-midi. Il entrera à trois heures dans la salle d'opérations. »

— « On va l'opérer ? »

— « Oui. Ils ne savent pas très bien pourquoi, mais ils vont l'opérer. Il est en mauvais état, le pauvre type. » Il frappa sur les genoux de Harmon. « Ecoutez, je reviendrai vers trois heures et demie, et nous reparlerons de tout ça. D'accord ? »

— « Très bien. »

On vint chercher T. Graffa à deux heures. Harmon regarda le processus avec des yeux mornes et dénués de compassion. A franchement parler, il était soulagé de voir l'homme partir, mais il ne voulait pas le montrer. Une infirmière fit à Graffa une piqûre préparatoire et deux jeunes gens vêtus de vert portèrent le corps frêle sur la table roulante. Au moment où ils la poussaient hors de la pièce, la tête osseuse se retourna juste assez pour jeter un dernier regard sur Harmon, et les yeux, ronds et humides, le fixèrent jusqu'à ce que T. Graffa eût disparu.

⁂

Une heure et demie plus tard, Moses approcha une chaise du lit de Harmon, écouta son histoire, puis alluma une cigarette.

— « Oh ! je connais bien Mr. Graffa, » dit-il. « Il est célèbre, ici. »

— « Qui est-il ? »

— « Vous voulez dire : qui a-t-il été ? » grommela Moses. « Plus grand-chose maintenant, simplement un malade qui a besoin d'aide. Mais il y a une vingtaine d'années, c'était le genre d'hommes que tous les médecins haïssent. C'était un morticole. »

— « Vous voulez dire un faux docteur ? Lui ? »

— « Pis que cela. Il avait quelques connaissances médicales, juste suffisantes pour lui permettre d'effectuer certaines opérations. Et ça lui rapportait. Je crois savoir qu'il dirigeait l'une des boucheries les plus florissantes, à l'est de Chicago. Il avait tout un gang à son service, dans les années 20, la lie, l'écume de la médecine. Certaines gens disent qu'il était payé par la Maffia, mais je n'en suis pas sûr. »

— « Pouah ! » s'exclama Harmon. « Et on laisse entrer ici un homme pareil ? »

— « Un malade est un malade. En outre Graffa a payé sa dette. Il a été arrêté au cours des années trente, il a passé une quinzaine d'années en prison. Je crois que depuis il s'est tenu à carreau. »

— « Je n'en suis pas tellement sûr, après ce que j'ai entendu pendant la nuit, » dit Harmon.

— « Oh ! il ne faut pas prendre ça trop au sérieux. Rappelez-vous qu'il était sous l'influence des sédatifs. Les gens réagissent étrangement sous l'effet des drogues : le passé et le présent se mélangent dans leur esprit. Il rêvait probablement des jours anciens. »

— « Mais il ne parlait pas d'une opération illégale. Il parlait bel et bien d'un assassinat ! J'en jurerais ! »

— « C'était le délire, » dit Moses. « N'y pensez plus. »

— « Mais cette nuit ? *Je l'ai vu*, je vous dis ! Il essayait de sortir de son lit. Malade comme il l'était,

il voulait se lever. Il avait un oreiller à la main. Il se dirigeait vers moi. »

— « Vous en êtes absolument certain ? »

— « Je ne sais pas, » avoua Harmon. « J'ai crié avant qu'il soit allé très loin. Puis il a agi comme si rien ne s'était passé. » Il se pencha en avant, l'air anxieux. « Ecoutez, docteur, serait-il impossible que Graffa ait repris ses activités après sa sortie de prison ? Qu'il ait continué à faire son sale boulot ? »

— « Oui, c'est possible. Mais je suis médecin, pas flic. »

— « Cette femme dont il parlait... celle qu'il demandait à Bruno de tuer... Elle aurait pu le faire chanter, menacer de les dénoncer ? »

— « Ce ne sont que des hypothèses. Le délire, ça n'a jamais de sens. »

— « Mais si c'était vrai ? S'il était un assassin ? »

Moses se leva.

— « Ecoutez, Jules, si vous voulez toujours changer de chambre, je vais m'arranger pour vous en faire donner une autre. Mais, à votre place, je laisserais la police s'occuper de Mr. Graffa. »

— « Je veux changer de chambre, » dit sourdement Harmon. « J'ai peur de lui, docteur. Malade ou bien portant, j'ai peur de lui. »

— « Je vais voir ce que je peux faire, » dit Moses.

A six heures, T. Graffa n'était pas revenu de la salle d'opérations. A six heures et demie, le docteur Moses entra et attendit que Harmon eût fini son souper avant de lui annoncer la nouvelle.

— « Eh bien ? » fit Harmon. « Est-ce que je peux changer de chambre maintenant ? »

— « Ce sera inutile, » répondit gravement le docteur. « Graffa ne reviendra plus. Il est mort sur le billard. »

⁂

Le lendemain matin, ce fut le tour de Harmon. Le chirurgien vint le voir et lui affirma que l'opération serait bénigne. Puis les jeunes gens vêtus de vert vinrent le chercher et l'infirmière lui fit une piqûre qui lui donna un sentiment de paix et d'euphorie.

Il regarda le plafond s'éloigner de lui et compta les lumières au fur et à mesure qu'elles disparaissaient à sa vue. Puis il se trouva dans le spacieux ascenseur qui le descendit au troisième étage et il roula le long d'un couloir, tout en souriant aux filles de salle qu'il croisait. Quand il entra dans la salle d'opérations, il était tout à fait décontracté. Les occupants de la pièce étaient tous masqués mais il reconnut l'un d'eux, l'homme à la mâchoire bleue et au front couvert de cicatrices, qui était venu voir T. Graffa le jour précédent. Puis on le plaça sous une lampe aveuglante et le chirurgien, se dressant comme une grande montagne blanche, lui sourit des yeux. « Tout est prêt, » dit une infirmière. Le chirurgien adressa un signe de tête à l'homme aux cicatrices, qui ajusta un appareil derrière la tête de Harmon, et il approcha un

masque de caoutchouc à quinze centimètres de sa bouche.

— « O.K., Bruno, » dit le chirurgien. En entendant le nom, Harmon voulut crier, mais le cri de terreur resta dans son cerveau abruti par la drogue, et n'atteignit jamais le monde extérieur. Et l'anesthésiste, regardant le malade avec des yeux étrangement brillants, lui colla le masque sur le visage.

Traduit par Catherine Grégoire.
Titre original : More than a nightmare.

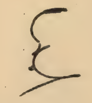




Meurtre en 1990

par C.B. GILFORD

Voulez-vous jeter un coup d'œil dans le futur ? Je vous invite à venir faire un tour à une époque où les humains sont plus ou moins mués en robots. Et pourtant, sous cette écorce, ils gardent en veilleuse des sentiments...



POUR tout dire, l'affaire de Paul 2473 prit naissance lorsqu'il découvrit le vieux livre. Il sut immédiatement ce que c'était, car il avait visité la Section de Microfilmage un jour où l'on photographiait, avant de les détruire, des volumes démodés mais précieux sur la génétique. Mais la vue de ce bouquin, visiblement une relique oubliée de l'ancien temps, provoqua en lui une curiosité doublée de crainte.

Il venait de faire une longue marche avec le peloton d'Exercice du Jeudi sur une route de campagne et, allongés dans l'herbe parmi les ruines d'anciens buildings, les hommes faisaient présentement la pause horaire de dix minutes. Paul s'ennuyait (les jeudis l'ennuyaient toujours intensément) ; son esprit et ses yeux cherchaient à se fixer sur un centre d'intérêt.

Voilà pourquoi son regard avait balayé le mur croulant qui se désintégrait auprès de lui. Il avait vu l'ouverture presque aussitôt. A cet endroit, les briques tombées formaient, contre une portion de mur restée debout, un genre de petit iglou, de grotte. Un petit antre confortable et abrité, se dit-il, pour quelque petite bête sauvage. Certains petits êtres survivaient toujours, malgré les efforts des équipes de décontamination qui fouillaient constamment les zones désertées.

Paul se mit à plat ventre pour regarder dans le trou obscur — et aperçut le livre. Il sut immédiatement, bien sûr, ce qu'il fallait faire. Il devait prendre l'objet sans l'ouvrir, et le remettre au chef de peloton. On lui avait appris que ces choses, vestiges de l'ancienne civilisation, étaient précieuses ou dangereuses. Il n'avait pas plus le droit de détruire ce volume que de l'examiner.

Pas tout à fait décidé à désobéir, il vérifia d'abord qu'on ne l'observait pas. Le chef n'était pas en

vue. Les hommes du peloton étaient tous allongés ; aucun ne se trouvait près de Paul, et nul ne lui prêtait attention. Finalement, Paul se décida : il plongea la main dans la cavité, empoigna le livre et le sortit.

Le livre était petit, léger, et paraissait prêt à tomber en poussière. Tremblant, mais poussé par la curiosité, il souleva la couverture et regarda la première page. Il lut : *La Logique du Meurtre.*

Un instant, il éprouva un morne désappointement.

Le mot « logique », bien que vague, avait une signification pour lui. Mais le dernier mot, « meurtre », était totalement mystérieux. Puisqu'il ne connaissait rien de ce sujet, le livre était sans valeur. Toutefois, ce n'était pas certain. Le bouquin pouvait lui enseigner ce que signifiait « meurtre ». Et le « meurtre » était peut-être une chose passionnante.

— « Debout ! » aboya de loin la voix du chef de peloton.

Juste avant que les membres du peloton fussent levés, Paul 2473 prit une décision impulsive : il plongea le petit livre dans sa chemise. Puis il se redressa, s'étira, et rejoignit les files qui se formaient sur la route.

*
* *

Dans sa cellule, Paul réinventa le procédé des anciens écoliers. Chaque soir, pendant les quelques minutes dont il pouvait disposer, il tenait le petit livre derrière la dernière édition du *Journal du Progrès* et, tout en paraissant absorbé par la lecture quotidienne qui faisait partie de ses devoirs, il se livrait en fait à un passe-temps interdit. Il pratiquait ce petit stratagème en prévision du cas où l'écran mural voudrait le surveiller.

Bien qu'il fût de plus en plus conscient des dangers encourus, il devenait, au fur et à mesure, fasciné par ce qu'il trouvait dans ce petit livre. Progressivement, par recoupements, il parvint à quelques conclusions.

Il découvrit avec stupeur que le meurtre était la suppression de la vie humaine. C'était pour lui un concept totalement nouveau et qu'il n'eût jamais imaginé. Il savait que la vie humaine ne durait pas indéfiniment. Il savait qu'un jour les vieux tombaient malades, étaient emportés dans une bâtisse médicale, un laboratoire physiologique ou une clinique, et qu'on ne les revoyait plus. Il savait aussi que la mort était habituellement sans douleur — à moins que les Autorités en eussent décidé autrement pour des raisons scientifiques particulières ; il n'avait guère songé à la mort, et ne la craignait pas.

Mais apparemment, le meurtre avait été un phénomène inhérent à la civilisation précédente ; non seulement les autorités d'alors n'« arrangeaient » pas le décès de l'homme, mais encore s'opposaient-elles à ce que les individus prissent eux-mêmes la question en mains. Paul 2473 frémit devant cette barbarie, mais ne put s'empêcher de poursuivre sa lecture.

Mais comme il venait à comprendre le titre de l'ouvrage, il découvrit ceci : bien que l'assassinat fût hideux, il était compréhensible en son temps. Dans une

société où les gens avaient librement choisi leurs conjoints, on avait commis des meurtres pour des motifs de vengeance ou de jalousie sexuelle. Dans une société où l'autorité ne fournissait pas la provende de chacun, on avait commis des meurtres pour acquérir l'opulence.

Paul trouva dans le livre un panorama complet des motivations homicides, saines ou démentielles. Il y avait un chapitre sur les méthodes d'assassinat. D'autres parties concernaient la détection, l'arrestation, et le châtiment des meurtriers.

Mais les conclusions du livre étaient la partie la plus étonnante. « *Le meurtre* », exposaient-elles avec emphase, « *est un crime bien plus répandu que ne l'indiquent les chiffres. De nombreux meurtres sont accomplis sans préméditation, sous l'empire de l'émotion. Ceux qui commettent de tels meurtres sont généralement livrés à la justice. Mais les assassins qui ont longuement préparé leurs crimes échappent bien plus souvent aux recherches. Les dossiers de meurtres non expliqués regorgent de cas de cette catégorie. Dans le duel d'intelligence entre le meurtrier et le policier. c'est le premier qui possède tous les avantages. Bien que les études des diverses statistiques diffèrent quelque peu quant aux conclusions, elles montrent toutes la même chose : la plupart des meurtres restent inexpliqués. La plus grande partie des assassins continuent de vivre en paix et en sécurité, et jouissent impunément des fruits de leurs actes.* »

Paul 2473 demeura longtemps songeur après avoir refermé l'opuscule. Il connaissait mieux que jamais le péril de sa propre situation. La nouvelle civilisation ne pouvait *absolument pas* laisser lire ce texte, permettre à l'humanité de réaliser qu'elle sortait tout récemment de l'état de sauvagerie primitive. Il avait donc, lui-même, contrevenu à une règle en lisant ce volume, et il voyait désormais l'importance de cette règle. S'il était découvert, il serait certainement réprimandé, châtié, peut-être même dégradé publiquement.

Mais il ne détruisit pas le livre : il le cacha dans son matelas. Tel un rêve d'inventeur, la notion de meurtre l'intriguait — et il consacra tous ses loisirs à y réfléchir.

Il envisagea même d'en parler à Carol 7427. Il rencontrait Carol 7427 presque chaque soir lors de la Récréation, était souvent allé aux Stalles des Caresses avec elle — plus souvent qu'avec aucune autre. Il avait passé les Tests de Comptabilité avec Carol 7427, et espérait obtenir une Assignation Triennale avec elle... peut-être même une Quinquennale.

Le soir qui suivit celui où il termina sa lecture, il fut bien près de se confier à elle. Carol avait encore son pantalon de travail en arrivant au Centre Récréatif, mais ce vêtement la moulait si étroitement, si agréablement que Paul n'y vit aucun inconvénient. Il contempla ses cheveux blonds coupés courts, ses yeux bleus vifs et son teint clair, et il songea à l'Assignation d'Accouplement. Il serait bien agréable de partager une cellule double avec quelqu'un — avec qui il pourrait bavarder, parler *réelle-*

ment, chuchoter hors de portée des microphones, quelqu'un avec qui discuter de certains problèmes étranges, bizarres et fascinants comme le meurtre, ou comme l'aspect possible d'une civilisation dont les individus *osaient* se tuer les uns les autres.

Il manœuvra pour l'emmener dans un coin, à l'écart du Groupe de Discussion sur l'Agriculture par Irradiation.

— « Veux-tu apprendre un véritable secret, Carol ? » lui demanda-t-il.

Ses longs cils battirent, et elle rosit joliment.

— « Un secret, Paul ? » souffla-t-elle. « Quel genre de secret ? »

— « J'ai enfreint une règle. »

— « Vraiment ? »

— « Une règle primordiale. »

— « Vraiment ! » Elle était captivée.

— « Et j'ai découvert une chose terriblement importante. »

— « Raconte-moi ! » Elle s'appuya contre lui. Elle avait absorbé une tablette de parfum, et son odeur enivrait Paul.

— « Si je te le disais, tu serais obligée de me dénoncer, sinon tu serais dans la même situation périlleuse que la mienne. »

— « Je ne te dénoncerais pas, Paul. »

— « Mais *moi*, je ne voudrais pas que tu aies des ennuis. »

L'air désappointé, elle fit la moue. Mais cette réaction enchanta Paul. Ils possédaient tous deux le même esprit aventureux et curieux. Il n'allait pas lui raconter cela maintenant. Mais lorsque les Assignations d'Accouplement seraient publiées (sans doute la semaine suivante), quand ils partageraient une cellule, il lui ferait lire le livre, et ils pourraient discuter des merveilles de l'acte homicide pendant des heures entières.

Ce fut ce jour-là que Paul 2473 trouva qu'il était décidément compatible avec Carol 7427. Et les Tests, scientifiques comme ils l'étaient, le désigneraient sûrement.

Mais ce ne fut pas le cas. Il lut le résultat des Tests un jeudi, en rentrant de l'Exercice. L'immense affiche recouvrait presque tout le panneau des bulletins, et annonçait : « *Assignations Quinquennales d'Accouplement pour les Membres du Complexe n° 55.* » Certain du résultat, il parcourut la liste. Mais, horrifié, il fit deux découvertes : Carol 7427 était appariée avec Richard 3833 — quant à lui-même, il avait obtenu Laura 6356.

Laura 6356 pendant cinq ans ! Cette petite créature boulotte, au rictus niais, aux cheveux couleur de souris ! On le trouvait compatible avec *cela* ? Et Richard 3833, qui aurait la possession exclusive de Carol pendant cinq ans, était une brute arrogante et bravache.

Paul envisagea son avenir avec indignation. Il n'avait plus accès dorénavant aux Stalles des Caresses. Les Autorités estimaient qu'à cet âge, le travailleur était plus productif s'il avait une position sociale stable et bien définie. L'Assignation d'Accouplement signifiait donc qu'il serait lié exclusivement à Laura 6356, tandis que Carol serait aussi exclusivement la compagne de Richard 3833.

Carol et lui ne se verraient pratiquement plus ! Ils n'auraient pas de cellule commune, pas de petits

conciliabules furtifs et interminables sur son merveilleux livre.

Le livre !!!

⁂

Ce ne fut pas à la suite d'un raisonnement tortueux, hésitant, que Paul 2473 en vint à conclure qu'il devait commettre un meurtre. Cette conclusion s'imposa instantanément comme la solution de son problème. Son esprit parcourut rapidement la liste : motifs, méthodes, risques.

Bien sûr, le motif existait. Il devait être apparié avec une personne incompatible, alors que celle qui lui était compatible était nommée *avec un autre*. Tout en cherchant dans son manuel les variations susceptibles de remédier à cet état de choses, il comprit qu'un meurtrier purement émotionnel choisirait d'éliminer Carol pour empêcher Richard de la posséder. Mais cette solution ne lui donnerait pas Carol, et il aurait encore Laura sur les bras.

Un double meurtre était donc nécessaire. Richard et Laura. Un peu plus compliqué à réaliser ; mais c'était le seul moyen qui lui garantissait une entière satisfaction.

Il délaissa provisoirement les détails de la méthode à adopter. Mais il choisit son arme. Ou plutôt, la nécessité la choisit pour son compte. Il n'avait ni pistolet, ni possibilité d'en acquérir. Il n'avait aucun accès aux poisons. et aucune connaissance à leur sujet. Richard 3833 était plus grand, plus fort que lui ; et Laura 6356 n'était pas tellement fluette — la strangulation et toute autre solution de violence physique lui étaient donc interdites. Mais par contre il pouvait se procurer un couteau, et l'aiguiser convenablement. Et il connaissait suffisamment d'anatomie pour savoir comment utiliser un couteau sur le corps humain.

Enfin, il tenta de calculer les risques. Serait-il pris ? Et si c'était le cas, que lui ferait-on ?

C'est alors qu'un fait vraiment surprenant lui apparut : à sa connaissance, il n'y avait pas de crime dénommé « meurtre » dans les Statuts. S'il y en avait eu, il l'aurait certainement appris : on leur prêchait assez souvent ce qu'ils devaient faire et ne pas faire. En tête de liste, bien sûr, figurait la trahison d'Etat. Ceci comprenait entre autres le sabotage, l'insurrection et les activités subversives de tous ordres. Au-dessous de la trahison figuraient les crimes de fainéantise, de non-réalisation du quota journalier, de non-présence aux meetings, de mauvaise santé mentale et physique.

Et voilà : le meurtre n'était pas mentionné ; pas plus que les autres délits souvent liés au meurtre : la fraude, et les autres procédés antiques pour acquérir le mieux-être par la violence. Paul se rendit compte qu'il vivait au milieu d'une civilisation idéale, comportant un minimum absolu de motivations criminelles... à l'exception de celle qu'il avait découverte : un fonctionnaire avait fait une erreur évidente en jugeant les Tests de Comptabilité.

Mais le plus étonnant était ceci : comme le crime d'assassinat n'était même pas mentionné dans

le code, l'Etat ne possédait aucun moyen d'y obvier. Aucune organisation, aucun détective expérimenté, aucun laboratoire criminel, pas d'appareillage ou de personnel comparable à ce qui existait dans la civilisation précédente. En conséquence, avec un minimum de précaution et de préparation, le meurtrier de cette ère moderne était à même de prendre les Autorités totalement au dépourvu. Et il pouvait accomplir son forfait dans une sécurité absolue !

Le cœur de Paul se mit à battre plus rapidement, et son cerveau commença d'échafauder des plans. Les Assignations d'Accouplement prendraient effet dès que le dispositif d'occupation des cellules spéciales serait mis au point. Et ceci prendrait une semaine, il le savait. Il s'avéra qu'il avait tout son temps : en deux jours, Paul fut prêt à opérer.

Son travail lui donnait un avantage initial. Comme technicien de l'entretien des filtres à air, il était libre de circuler dans tout le Complexe n° 55. Personne ne questionnerait sa présence quelque part... ni son absence ailleurs. Il lui fallait simplement un emploi du temps qui l'enverrait d'abord auprès d'une de ses victimes, puis auprès de l'autre.

Le jeudi arriva, et il dut perdre son après-midi avec le Peloton d'Exercice. Mais le vendredi, la chance fut avec lui. En examinant la liste des filtres à réparer dans la matinée, il sut que son heure était venue.

Sa lame d'acier pointue était cachée sous sa chemise. Grâce à ses semelles souples, non conductrices, il se déplaçait sans bruit dans les couloirs aseptisés. Son emploi du temps était fort serré, mais le parcours était parfait. Il pouvait perdre une minute ici et là.

Il arriva premièrement chez Richard 3833. Ce dernier travaillait en Virologie : il y avait son coin privé, à l'écart des bruits et du regard de ses collègues. Paul le trouva penché sur un microscope.

— « Richard, » dit doucement Paul, « je te félicite de ton Assignation. Carol est une brave fille. »

Il y avait toujours une possibilité (une sur cinquante ou cent) pour qu'un micro ou un écran les espionnât. Mais ni Richard — ni Laura — n'avaient jamais causé d'ennuis : ils n'étaient donc sûrement pas sous surveillance particulière. Et les gardiens venaient très rarement pendant les heures de travail. Il fallait prendre ce petit risque. Mais Paul agirait le plus vite possible.

— « Merci, » fit Richard. Mais il ne songeait guère à Carol. « Tiens, puisque tu es là, regarde la bestiole qui est sur cette plaque. » Quittant son tabouret, il offrit sa place à Paul.

Paul y jeta un coup d'œil obéissant, et s'arrangea pour tourner subrepticement deux boutons de réglage.

— « Je ne vois rien du tout, » déclara-t-il.

Patiemment, Richard se mit à tripoter les boutons. Toute son attention concentrée sur le microscope, il tournait son large dos vers Paul. Celui-ci extirpa le couteau de sa chemise, visa un point précis... et frappa de toutes ses forces.

La réaction de Richard fut un grognement interloqué. Ses mains agrippèrent la table. Mais avant sa chute, Paul retira la lame ; puis il regarda sa victime inerte s'affaler à terre. Ensuite, il essuya le couteau ensanglanté sur la chemise de Richard, et quitta aussitôt le laboratoire. Personne ne le vit sortir.

Moins de quatre minutes après avoir poignardé Richard 3833, Paul parvint à la Section de Calcul Mathématique, dans laquelle Laura 6536 opérait sur une énorme machine. Comme Richard, Laura travaillait pratiquement isolée, sans contact avec les autres femmes qui faisaient le même travail sur des machines semblables. Son seul compagnon était le monstre, cet immense tableau couvert de touches, de boutons, de cadrans et de clignotants multicolores.

Laura aperçut son visiteur du coin de l'œil, mais ses doigts continuèrent à manipuler le clavier. C'était une ouvrière consciencieuse.

— « Bonjour, Paul, » dit-elle avec un petit rire. Elle l'avait à peine remarqué avant l'Assignation d'Accouplement mais, depuis, était devenue très féminine.

« Tu viens m'annoncer que notre cellule est prête ? »

S'imaginait-elle qu'il se serait dérangé pour une telle nouvelle ? Se plaçant derrière elle il chercha son couteau dans sa chemise.

Elle crut sans doute qu'il voulait la caresser, en dépit du fait que ce fût strictement interdit pendant les heures de travail. Ses épaules grassouillettes frémissaient sous l'attente. Il y plongea hâtivement le couteau.

Elle ne tomba pas à terre comme Richard, mais s'affaissa sur son clavier. La machine continua à bourdonner, les lumières à clignoter, car le poids du cadavre de Laura pressait les touches. L'appareil va fournir quelques réponses inexactes, songea Paul amusé tout en retirant le couteau et en l'essuyant contre la blouse de Laura.

Revenu à ses occupations, Paul eut une pensée encore plus attrayante. Carol 7427 et Paul 2473 n'avaient plus de conjoints. Le Comité trouverait certainement logique — et facile, étant donné leurs notes de comptabilité — d'assigner la même cellule à ces deux orphelins. Pour cinq années... renouvelables, évidemment.

⁂

Il ignorait à quoi il devait s'attendre. Il ne pouvait prévoir la réaction des dirigeants du Complexe n° 55. Le livre n'était guère utile en l'occurrence, puisqu'il se consacrait au phénomène du meurtre *sous l'ancienne* civilisation.

Le meurtre avait toujours le don d'exciter l'intérêt, disait le texte. Surtout lorsque la victime était très connue lorsque la méthode d'assassinat était particulièrement horrible, ou lorsque des éléments sensationnels ou scandaleux s'y mêlaient. Les journaux offraient des descriptions détaillées du crime, puis racontaient l'enquête, pour terminer — si le coupable était pris — par la relation du procès. Le tout pouvait durer des semaines, des mois parfois même des années, d'une façon épisodique.

Mais dans le Complexe n° 55, le

Journal du Progrès distribué ce soir-là ne faisait mention d'aucun événement inhabituel. Lors de la Récréation, rien ne parut anormal, sinon que Richard 3833 et Laura 6356 étaient absents.

Paul vit Carol au Centre, et s'aperçut qu'il ne lui avait pas adressé la parole depuis l'affichage des Assignations. Il réussit à la séparer de ses camarades et, prudemment, lui posa une question d'un air détaché.

— « Où est Richard ? »

Elle haussa ses belles épaules.

— « Je n'en sais rien, » répondit-elle. « Je ne l'ai pas vu. »

Il fut comblé de joie par cette attitude. Richard était absent, et elle ne semblait pas le moins du monde inquiète, comme si elle n'avait pas lu les Assignations d'Accouplement. Elle ne se souciait probablement pas de lui. Quand tout serait arrangé, elle accepterait sa nouvelle Assignation sans verser le moindre pleur sur Richard.

Il resta toute la soirée auprès d'elle, dans un état de bonheur langoureux. Il commença même à croire que les Autorités, se trouvant devant un problème entièrement nouveau, inconnu de leur règlement et de leur expérience, allaient décider d'étouffer l'affaire comme si rien ne s'était passé, dans l'espoir que leurs administrés, tenus dans l'ignorance du concept de meurtre, ne sauraient s'y adonner.

Quand il alla se coucher, Paul était convaincu du bien-fondé de cette théorie.

♣

Le samedi matin, le réveil dissipa ses illusions. En fait, il ne fut même pas certain qu'il s'agissait du réveil, car la sonnerie était plus aiguë et prolongée. Et plus matinale aussi : il faisait encore nuit à sa petite fenêtre.

Il enfila rapidement ses vêtements et se joignit aux autres dans le couloir. Ils étaient tous aussi intrigués que lui, très humbles, vaguement mal à l'aise.

— « En avant... marche ! »

Leur longue file quitta le corridor, plongea dans les escaliers métalliques, se retrouva dans la cour où l'attendaient des flots de lumière. Tous les projecteurs s'étaient allumés subitement. Sous leur lumière crue pelotons et compagnies s'étaient hâtivement rassemblés et mis au garde à vous. Nul ne parlait sur les rangs, nul ne se plaignait de ce réveil si matinal. Une atmosphère de peur, de sombre pressentiment, régnait sur l'esplanade.

Paul la subissait aussi. Même s'il n'avait eu aucune raison d'être inquiet, la peur des autres se serait communiquée à lui. *Rien* de ce genre ne s'était jamais déroulé. On leur préparait sûrement des désagréments.

Qu'allait-on faire ? On annoncerait probablement que deux personnes avaient été tuées. Et ensuite ? Prierait-on le coupable de se dénoncer ? Ou bien demanderait-on si quelqu'un possédait des renseignements à ce sujet ?

Puis, chose étrange, il se sentit calme. Puisqu'on les avait tous amenés là, cela voulait dire qu'Ils ignoraient quel était le coupable, n'est-ce pas ? Ceci était réconfor-

tant. Evidemment, il apparaissait qu'il y aurait une sorte d'enquête. Des questions. Des vérifications. Il lui faudrait être prudent. Mais le principal était de se souvenir que les Autorités ne savaient pas encore qui était le meurtrier. Et s'il parvenait à conserver son sang-froid, elles ne le sauraient jamais.

Mais les haut-parleurs restaient muets. On laissait les longues rangées d'hommes silencieux contempler le néant, se ronger de frayeur. Peut-être les Autorités le faisaient-elles exprès, afin de briser leur résistance psychique avant de procéder aux interrogatoires.

Une demi-heure s'écoula, et l'aurore ne venait toujours pas. Pourtant, personne ne bronchait. Pas une toux, pas un raclement de semelle. Le seul bruit était le gémissement du vent nocturne en deçà des hautes murailles.

Ce qui le gênait le plus était la lumière. Les projecteurs semblaient braqués sur ses yeux. Pour se protéger, Paul pouvait plisser ses paupières, mais il s'aperçut que, dès qu'il fermait les yeux quelques instants, son corps avait tendance à vaciller. Il n'osait pas attirer l'attention sur lui en tombant ou même en vacillant trop visiblement. Il essaya d'endurer l'éclat des projecteurs ; il voulut penser aux choses agréables qui auraient lieu lorsque la présente épreuve serait finie.

Et il faudrait bien qu'elle prenne fin. L'entière machinerie du Complexe n° 55, avec ses centaines de milliers de membres, ne pouvait être stoppée indéfiniment parce que deux de ses membres avaient été assassinés. Chaque jour, on emportait des gens qui allaient mourir, et leurs places étaient prises par des recrues sortant des Centres de Jeunesse. Pendant un certain temps, il y aurait de l'excitation, de la tension, mais tôt ou tard tout redeviendrait normal.

Normal... une cellule partagée avec Carol... quelqu'un avec qui parler... parler intimement... la fin de cette mortelle solitude... malgré les microphones et les écrans de télévision, il savait que les couples jouissaient de quelque intimité.

— « Première Compagnie ! A droite, droite ! En avant, marche ! »

Un bruit de pas cadencé, et cent hommes quittèrent la cour.

En écoutant les ordres qui s'ensuivirent, Paul put deviner où ils s'étaient rendus. Au Centre de Récréation voisin du Dortoir. Cela ne lui parut pas tellement terrible. S'ils étaient sortis par la poterne, il aurait été plus inquiet.

Quelques minutes passèrent. Peut-être un quart d'heure. Les lumières devenaient insupportables, et toujours aucun signe avant-coureur de l'aube. Mais Paul appartenait à la Deuxième Compagnie. Il essaierait de tenir bon. Cependant des élancements nerveux parcouraient ses jambes. Un étourdissement passager le saisit. Les projecteurs dansèrent devant ses yeux. Il les ferma, mais les lumières l'éblouissaient encore. Leur ronde se précipitait...

— « Deuxième Compagnie ! »

Il se mit en marche, heureux d'être capable de remuer de nouveau. Oui, ils se rendaient au Centre de Récréation. Deux gardiens maintenaient les portes ouvertes, et

la compagnie entière s'avança dans l'immense local.

D'autres lumières, mais point blessantes. Un bourdonnement de voix basses. La compagnie fut conduite au fond, puis rangée en une simple file. Les hommes n'étaient plus au garde à vous, mais ils ne se détendaient pas. Leur frayeur avait été trop vive. N'osant pas discuter entre eux, ils demeuraient silencieux.

Enfin le long défilé se mit à franchir une petite porte. Paul était à peu près le vingtième de la file. Il lui sembla que ses prédécesseurs passaient le seuil à la cadence d'un toutes les trente secondes environ. Toujours calme, il attendit son tour, assuré que cette manœuvre, à cette échelle immense, trahissait l'anxiété et l'impuissance des Autorités.

Puis, par-dessus l'épaule de l'homme qui le précédait, il vit la pièce qui les attendait. Il n'y avait rien ni personne à l'intérieur, sinon une infirmière et une table couverte d'aiguilles hypodermiques.

Il en aurait pleuré ou ri de soulagement. On leur faisait simplement une piqûre. Oh ! bien sûr, cela pouvait impliquer une épidémie terrible. Ou l'essai d'un sérum nouveau. Ou même la possibilité d'une guerre bactériologique — et on leur injectait un antidote préventif. Cela n'avait rien à voir avec ses deux petits meurtres insignifiants.

Quand vint son tour, il supporta la petite piqûre avec un dédain superbe. Après la longue torture dans la cour, après tout ce qu'il avait imaginé, c'était payer son réconfort d'un prix bien minime.

Pourtant, l'effet de l'injection fut assez singulier. Son bras n'éprouva guère de douleur, mais il eut dans la tête une bizarre sensation de légèreté. Allons, se dit-il, je ne vais pas m'évanouir alors que je triomphe.

Mais ensuite, il perdit tout sentiment de sa personnalité. Il fit ce que lui ordonnait un gardien et pénétra dans la pièce suivante. Là, un personnage en blouse blanche, au regard pénétrant, le dévisagea.

— « As-tu poignardé deux personnes hier ? » interrogea l'homme.

Il n'eut pas envie de dire autre chose que la vérité. C'était peut-être dû à la piqûre.

— « Oui, » dit-il.

⁂

Il resta hébété presque tout au long du grand procès. A vrai dire, ce dernier était plutôt destiné à l'édification des autres membres du Complexe n° 55.

Après quoi on le plaça dans une cage de verre, à l'extrémité de l'esplanade. Il y fut attaché dans une position verticale. Plus de cent fils électriques, insérés dans diverses parties de son corps, rejoignaient à l'extérieur un tableau qui comportait un bouton pour chaque fil. Ses bourreaux étaient les membres du Complexe n° 55 eux-mêmes, qui devaient montrer leur amour de la civilisation en s'arrêtant devant la cage chaque fois qu'ils en avaient le temps, et en pressant quelques boutons. Le résultat était une souffrance intolérable qui le faisait hurler et se tordre dans ses liens, mais n'était pourtant jamais fatale.

Comme il convient, une fois par jour le haut-parleur lui rappelait, ainsi qu'à tous les autres, pourquoi il se trouvait là.

— « Paul 2473, » psalmodiait l'instrument, « pour avoir volontairement et malicieusement détruit deux propriétés de l'Etat — Richard 3833 et Laura 6356 — s'est rendu coupable de sabotage et de haute trahison envers l'Etat. »

Mais ses erreurs de pronostic ne s'arrêtaient pas là. Une visiteuse des plus fréquentes, des plus enthousiastes à presser les boutons était Carol 7427.

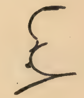
Traduit par P. J. Izabelle.
Titre original : Murder in 1990.





Le piège

par **ALLEN KIM LANG**



On s'imagine souvent que les vieilles femmes sont frêles et dépourvues de forces... En voici pourtant une qui accomplit l'équivalent des douze travaux d'Hercule !

ARDEN CARR fit claquer la contre-porte derrière lui, et descendit les marches de la véranda en agitant sa serviette de cuir comme un tue-mouches.

— « Descendez de là, espèce de petits garnements ! » hurla-t-il aux gamins, en tapant de sa serviette les branches de l'arbre le plus proche. Les garçons sautèrent au sol avec de grands cris et dégringolèrent tout autour de lui. Parant ses coups, ils se poursuivirent jusqu'à la barrière du fond. Arden abattit sa serviette sur les fesses d'un mioche moins agile que les autres et le poussa jusqu'à la porte de la palissade.

« Et n'y revenez pas, bande de chenapans ! » cria-t-il. L'un des jeunes fuyards, piqué au vif par cette insulte, se retourna et lui jeta une pêche. Il avait bien visé : le fruit dessina une arabesque juste sous le nœud de la cravate d'Arden.

Jurant et essuyant la tache avec son mouchoir, Arden n'entendit le rire de sa tante que lorsqu'il fut revenu sur la véranda.

— « Pourquoi ris-tu ? » demanda-t-il en fixant sur Edith Carr un regard furibond. « Tous les gosses du voisinage viennent chiper tes fruits et tu trouves ça drôle ? »

— « Arden, si tu avais pu te voir en train de te bagarrer avec cette bande de voleurs de pêches, tu essaierais dorénavant de te dominer, » dit Edith. « Tu ferais mieux de changer de cravate. Sinon, tu vas attirer les mouches. »

Arden saisit sa serviette dans ses deux mains avec une telle force que ses phalanges blêmirent.

— « Tout ce que je fais est mal, » dit-il. « J'essaye de défendre ton bien contre un gang de délinquants juvéniles et qu'est-ce que j'obtiens comme remerciements ? Tu me ris au nez ! »

— « Calme-toi, » dit Edith. D'abord, le terme de gang ne s'applique pas à ces enfants. Ensuite,

c'est moi qui leur ai dit de venir, quand ils en ont envie, prendre toutes les pêches qu'ils veulent et se balancer sur la barrière. »

Arden suivit sa tante dans la maison et enleva sa cravate souillée. Elle ouvrit sa valise, trouva une cravate propre et la lui tendit.

« Si tu continues comme ça, Arden, tu deviendras un vieux grigou avant d'avoir atteint la trentaine. »

Il s'approcha du miroir pour nouer sa cravate.

— « Excuse-moi, tante Edith. Si je me conduis comme un ours mal léché, c'est parce que je me fais de la bile pour toi. Ça m'embête de te laisser seule ici pendant deux semaines. Et s'il t'arrivait quelque chose ? »

— « A l'âge de soixante-quatorze ans, je suis prête à toute éventualité, » déclara Edith. « Ne t'inquiète pas pour moi. »

Arden ferma son fixe-cravate et se détourna du miroir.

— « Mary viendra le matin t'aider à faire le ménage, » dit-il. « Si tu as besoin de quoi que ce soit, demande-le-lui. » Il ferma sa valise à clé. « Ah ! j'oubliais... j'ai réparé la serrure de la porte, dans la salle de bains. »

— « Je ne savais pas que la porte de la salle de bains fermait mal, » dit Edith, « mais je te remercie quand même. Tu es si adroit de tes mains que je peux presque te pardonner ton mauvais caractère. »

— « Je te promets d'être de bonne humeur à mon retour de cette conférence, » dit Arden. Il se pencha et mit un petit baiser sur la joue de sa tante. « Tu vas me manquer. »

— « Et toi, tu manqueras l'avion, si tu ne te dépêches pas, » dit-elle en lui tendant la serviette de cuir. Arden la prit et se dirigea vers le taxi. Edith, debout sur la v é r a n d a lui adressa un signe d'adieu au moment où la voiture s'éloignait. Arden ne se retourna pas.

— « Il est parti, » fit observer une voix derrière la grande haie de buis.

— « Chic alors ! » ajouta une autre voix invisible.

Edith s'approcha de la haie et regarda les jumeaux Andrews. Encore sous le coup de l'algarade reçue à cause des pêches volées, les garçons adressèrent à la vieille dame un sourire hésitant, ne sachant si elle partageait la colère d'Arden.

Edith leur fit un signe d'amitié : deux doigts en forme de V comme les oreilles de loup qui servaient d'emblême à leur troupe de louveteaux.

— « Approchez, » leur dit-elle. « Nous allons fumer le calumet de la paix. »

Elle entra dans la maison et en ressortit avec une boîte de biscuits.

— « Nous n'avons pas encore dîné, » dit Hank en reluquant la boîte.

— « Mais peut-être qu'on pourrait en prendre quelques-uns pour plus tard, » suggéra Bill.

Lui et son frère contournèrent la haie et pour montrer qu'ils souhaitaient un armistice, ils s'emplirent les poches de biscuits aux raisins et à la noix de coco.

— « Ça suffit pour aujourd'hui, » déclara Edith en refermant la boîte. « Vous pouvez en manger un

peu maintenant, mais gardez tout le reste pour après le dîner. »

— « Regardez ! » dit Bill en désignant l'ormeau, près du trottoir. Tel un éclair vivant, un oiseau écarlate avait surgi des feuilles et s'était perché sur la haie, à quelques mètres plus loin.

— « Un rouge-gorge, » dit doucement Hank s'avançant à pas de loup pour le regarder de plus près.

— « C'est un cardinal, idiot, » dit Bill. « Tu resteras louveteau jusqu'à ce que tu aies cinquante ans, Hank. Pas vrai, Mrs. Carr ? »

— « Certaines gens les appellent des oiseaux-rouges, » dit Edith. Elle pinça les lèvres et siffla le chant du cardinal. L'oiseau pencha la tête de côté, puis répondit. Hank, pour le récompenser, lui jeta un petit gâteau.

— « Tu lui as fait peur, » reprocha Bill à son frère. « Mrs. Carr, qui est-ce qui vous a appris à siffler comme un oiseau ? »

— « Mon mari, » répondit Edith. Walter aurait fait un excellent scout. Il avait dressé un cardinal à se percher sur son poignet lorsqu'il sifflait et à manger des graines de tournesol dans sa main. Dommage que vous n'ayez pas connu Walter. Il vous en aurait appris bien plus long que moi sur les merveilles de la nature, le code morse, etc. »

— « Vous croyez vraiment qu'on pourrait apprivoiser un cardinal et lui apprendre à nous manger dans la main? » demanda Bill. Edith inclina la tête. Bill avança les lèvres et essaya de siffler. Hank se mit à rire.

— « Il faudra que je m'exerce, » admit Bill.

— « Oui, c'est ça, » dit Edith. « Je vous donnerai des graines de tournesol, demain matin. »

— « Nous ne serons pas là demain, Mrs. Carr, » dit Hank. « Nous allons au lac. »

— « Eh bien, quand vous reviendrez. Et à présent, dépêchez-vous de rentrer chez vous. »

— « Oui, m'dame, » dit Hank. Sifflant silencieusement, les jumeaux firent la course jusqu'à leur maison, de l'autre côté de la haie.

Edith rentra la boîte à biscuits et referma la porte.

— « Des louveteaux et un cardinal, » dit-elle. « Une drôle de compagnie pour une femme de mon âge. » Elle secoua la tête en songeant combien elle était ridicule de se parler toute seule. « Mais qui peut m'entendre ? » demanda-t-elle. « Je suis bien libre de bavarder tout mon saoul pendant deux semaines. Après cinquante ans de conversation avec Walter, je ne suis pas décidée à endurer mon veuvage en silence. »

D'un pied léger, Edith grimpa jusqu'à sa chambre. Elle choisit une chemise de nuit et tira de sa cachette le flacon de sels de bains parfumés que Walter lui avait offert pour son 73[e] anniversaire, le dernier qu'ils aient passé ensemble. Elle les gardait pour une occasion spéciale, comme cette déclaration d'indépendance — une indépendance de deux semaines. Dans la salle de bains, elle tourna à fond le robinet d'eau chaude et y versa les sels jusqu'à ce que l'air humide embaumât le gardénia. Puis elle ferma la porte à clé.

« Tu es une vieille prude, » se dit-elle. « C'est idiot de t'enfermer quand tu es seule dans la maison. Tu pourrais tremper dans l'eau toute une semaine, personne ne s'en soucierait, sauf Mary peut-être, si elle voulait nettoyer la pièce. » Elle se plongea dans l'eau trop chaude, certaine que celle-ci agirait sur ses membres comme un soporifique.

Réchauffée et lasse, Edith sortit de la baignoire et s'enveloppa d'une des énormes serviettes roses qu'elle gardait dans le placard de la salle de bains.

« Emmaillotée de rose bonbon et sentant à plein nez le gardénia, comme une Jésabel, » soupira-t-elle. « Si j'avais cinquante ans de moins, j'aurais honte de moi. » Elle fit couler les derniers vestiges d'écume parfumée, nettoya la baignoire et enfila sa chemise de nuit. « Du moins, je dors dans de la flanelle, comme une vieille femme honnête, » fit-elle. « Maintenant, un sandwich et une pêche, si les gamins m'en ont laissé une ; et puis je lirai pour m'endormir. »

Elle mit le peignoir de bain sur son bras et ramassa la serviette mouillée puis, enfilant ses pantoufles, tourna la clef dans la serrure.

La serrure ne s'ouvrit pas et la grosse poignée de cuivre tomba dans la main d'Edith comme un fruit mûr. Dans le vestibule, l'autre poignée roula au sol. Edith l'entendit dégringoler l'escalier avec des « bangs » délibérés.

« Charmant, » dit-elle en regardant la poignée qu'elle tenait en main. « Arden a fait du beau travail. Ou bien mon neveu a-t-il cru spirituel de m'enfermer pour la nuit dans la salle de bains ? »

Elle posa la poignée et essaya d'ouvrir la porte en attrapant son arête, mais il n'y avait aucune prise pour accrocher les doigts. « Je ne peux pas arracher les gonds, ils sont à l'extérieur. » Elle enfonça un doigt dans la cavité qui avait contenu la tige de la poignée et tira à nouveau. « La serrure tient bon, » dit-elle. « Echec et mat ! »

Edith jeta un regard autour d'elle. « Pas de trappes, » dit-elle. « Ni leviers, ni ciseau, ni bélier. J'ai l'impression que je resterai prisonnière jusqu'à ce que Mary arrive, demain matin. » Elle s'approcha de la baignoire, étendit sa robe de chambre au fond en guise de matelas, puis éteignit la lumière et s'installa sur son lit improvisé. « J'ai connu des lits plus confortables, » reconnu-elle. Elle ferma les yeux pour ne pas voir les murs blancs qui l'encadraient. « L'intérieur d'un cercueil doit ressembler à cela, » songea-t-elle. Le bain chaud s'avéra être un excellent soporifique ; elle était déjà à moitié assoupie, malgré la dureté de sa couche et son imagination morbide. « Bonsoir, Walter, » dit Edith et elle s'endormit.

⁂

Le matin éclaira la vitre dépolie, au-dessus d'elle. Edith se redressa, gelée jusqu'à la moelle. « Mes pauvres vieux os, » dit-elle en courbant ses épaules raidies. « Vous n'êtes pas assez rembourrés pour coucher sur de la porcelaine. » Elle s'approcha du lavabo pour se laver la figure et se donner un coup de peigne. Elle regretta de ne pas avoir de fards

sous la main, ce qui l'obligerait de montrer à Mary un visage blême de vieille femme. « Dans une heure elle cognera à la porte en criant : *Mrs. Carr, Mrs. Carr, il ne vous est rien arrivé ?* Et il faudra que je lui crie à travers la porte d'aller me chercher un serrurier pour me faire sortir de ma propre salle de bains. » Edith adressa un sourire au miroir. « Eh bien, s'il y a une vertu que je devrais bien cultiver, c'est l'humilité. »

Elle étendit le peignoir de bains près de la porte et s'assit pour attendre l'arrivée de Mary. « Je vais entendre son pas lourd dans l'escalier, cahotant comme si elle portait des galoches. J'espère qu'elle ne va pas tarder. J'ai faim. » Elle jeta un coup d'œil sur son poignet gauche et poussa un soupir : elle avait laissé sa montre sur la commode de sa chambre.

« Il est tard, » se dit-elle. « Mary ne viendra pas, sinon elle serait déjà là. » Elle se leva, lissa sa chemise de nuit, puis contempla la vitre dépolie, à deux mètres cinquante au-dessus de la baignoire. « Il va falloir que je me sorte de cette prison par mes propres moyens. » dit-elle. Elle leva la grosse poignée de cuivre. « J'espère que je ne vais pas briser la fenêtre de la chambre des petits Andrew pardessus le marché, bien que ça attirerait leur attention, quand ils reviendront du lac. » Edith recula jusqu'à la porte, prit une inspiration profonde, leva le bras droit et jeta la poignée de toutes ses forces contre la fenêtre.

La poignée entailla le mur près de la vitre et tomba derrière la baignoire. Comme Edith se baissait pour la ramasser, la poignée s'encastra sous l'un des pieds de fonte onguiformes, hors de portée de sa main.

Elle se releva et essuya ses mains moites de sueur. « Je vais passer à Arden un savon dont il se souviendra, » se promit-elle. « A présent, essayons de trouver autre chose. » Elle ouvrit l'armoire à pharmacie pour en examiner le contenu. La bouteille de liniment lui parut être le projectile le plus indiqué. Elle était lourde, aisément maniable et on pouvait écrire un message sur sa grande étiquette blanche. Se servant du mercurochrome en guise d'encre et d'une baguette de verre en guise de plume, Edith griffonna son appel au secours en travers de l'inscription imprimée sur l'étiquette.

« *Je suis enfermée dans ma salle de bains ; la serrure est cassée. Riez, si vous voulez, mais sortez-moi de là, je vous en prie. Edith Carr.* »

Après réflexion, Edith dessina un grand « V » sous son nom. Si Billy ou Hank trouvait cette note, le symbole des louveteaux les convaincrait qu'elle parlait sérieusement et qu'elle ne jouait pas à quelque inexplicable jeu d'adultes. « Et si les petits Andrew reviennent tard de leur excursion, un des autres louveteaux la trouvera, » dit Edith en prenant la bouteille par le goulot. « De toute façon, lorsque les Andrew rentreront ce soir, un des garçons s'apercevra que la fenêtre de ma salle de bains est brisée. Ils comprendront tout de suite qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Je crierai et ils iront chercher leur mère qui me sortira

de là. Pour célébrer ma délivrance, nous dînerons ensemble; elle, les jumeaux et moi. Et comme dessert, nous aurons des pêches fraîches, celles des arbres du fond. » Elle se posta de nouveau près de la porte, balança la bouteille, et leva les yeux vers la petite fenêtre. « Dommage qu'on n'ait pas appris le base-ball aux écolières de la Belle Epoque, » se dit-elle. Puis elle ferma les yeux un moment et murmura : « Viens à mon secours, Walter. » Les yeux fixés sur la fenêtre, elle leva le flacon et le lança de toutes ses forces.

La bouteille se transforma en une pluie d'éclats de verre et de liquide brunâtre. Des débris s'éparpillèrent dans la baignoire et le liniment dégoulina le long du mur, à un mètre à droite de la fenêtre.

La vue d'Edith se brouilla. Elle secoua la tête comme pour nier l'existence de ses larmes. « Je trouverai un autre moyen, » dit-elle. « J'ai l'intention de mourir dans mon lit, dans le lit où Walter est mort et quand mon heure aura sonné. Pas ici, victime d'une absurde plaisanterie d'Arden. » Elle ramassa les débris de verre brisé et les glissa sous la baignoire, en prenant bien soin de ne pas se couper. Puis elle regarda les traînées sales sur le mur. « Ce liniment va esquinter ma peinture, » dit-elle. « Je ne peux pas me permettre ça, si affamée que je sois. »

Elle mouilla une serviette, entra dans la baignoire et se hissa sur le bord. « Des singeries ! » murmura-t-elle. Appuyant sa main gauche sur le mur, elle frotta la tache avec la serviette, en étendant le bras le plus haut possible. Et ce faisant, elle sentit sa main glisser sur le mur humide. Ses bras battirent l'air et elle tomba, à pieds joints, dans la baignoire.

Elle se raidit pour étouffer un cri de douleur. « Je me suis simplement foulé la cheville, » se dit-elle, sachant bien que c'était faux. Péniblement, elle sortit de la baignoire et marcha jusqu'au lavabo, en traînant son pied gauche derrière elle. La douleur se propageait jusqu'au genou. « Vieille carcasse fatiguée, » grommela-t-elle. « Tu tombes en morceaux, comme la carriole du diacre. » Elle se redressa, en se servant du lavabo comme d'un support, et ouvrit l'armoire à pharmacie. Elle en sortit un rouleau de sparadrap et le vieux rasoir d'Arden, puis elle boitilla le long du mur et s'assit, le dos contre le mur.

Elle coupa un morceau de sparadrap, le passa sous la plante de son pied gauche et tira dessus vigoureusement. « Ça fait mal, » avoua-t-elle en s'essuyant les yeux avec la manche de sa chemise de nuit. Elle trancha un autre morceau de sparadrap, l'enroula autour du coup de pied et sous la plante. « Peut-être que de l'aspirine me soulagerait un peu, » dit-elle en se traînant à quatre pattes jusqu'au lavabo et en se dressant sur son pied indemne. Elle avala deux cachets d'aspirine dans un peu d'eau.

Elle avait commis une erreur. L'aspirine était un stimulant trop fort pour son vieux cœur. Edith s'affala au sol et s'étendit sur son grabat. Son cœur lui donnait l'impression d'enfler comme un ballon,

lui broyait les poumons, et semblait lui remonter dans la gorge.

Elle regarda fixement le plafond à travers une brume rougeâtre et attendit que les battement s'apaisent. *Ou s'arrêtent à jamais,* songea-t-elle.

⁂

Il faisait presque nuit lorsque son cœur reprit son rythme normal. « Je vivrai... ! » dit Edith. Elle se redressa de nouveau et se traîna le long du mur jusqu'au commutateur. Une fois la lumière allumée. Edith examina la salle de bains avec plus d'attention. « Je ne mourrai pas d'une cheville foulée, » songea-t-elle, « mais je peux mourir de faim. » Elle claudica jusqu'au placard où se trouvaient les serviettes, traînant sa cheville gauche comme si elle avait été prise dans un piège d'acier. « Ce qu'il me faudrait, c'est un bon casse-croûte, » dit-elle en ouvrant le placard. « Ça et une hachette. Je me servirais de la hache d'abord pour défoncer la porte, puis pour fendre le crâne d'Arden. » Il n'y avait dans le placard que les serviettes roses.

Elle inspecta de nouveau l'armoire à pharmacie et mit de côté les aspirines. La lotion faciale n'était d'aucun recours. Des bigoudis. Du poison contre les fourmis. Qu'est-ce que du poison contre les fourmis faisait dans une armoire à pharmacie ? Une bouteille de vitamines était la seule chose qui ressemblât à de la nourriture.

Edith versa quelques cachets dans sa main. « Ça pourrait m'aider à tenir le coup, » dit-elle. La bouteille était aux trois-quarts pleine. « Quatre par jour jusqu'à ce que mon âne bâté de neveu revienne. Ça équivaudra à trois repas et à un thé complet pour chaque jour de la semaine. » Elle avala deux cachets. « Je préférerais une pêche, » se dit-elle en buvant un verre d'eau pour faire passer le goût saumâtre de la gélatine. « Mais remercions tout de même le ciel de nous avoir donné ça ! »

Elle fut prise de nausées. « La faim me donne le vertige. Je n'aurais pas dû prendre ces capsules. Chacun sait que les vitamines ont besoin de nourriture solide pour produire de l'effet. » Elle eut un hoquet et comprit qu'elle allait être malade comme elle ne l'avait jamais été au cours de sa longue vie. Quand ses vomissements eurent pris fin, Edith rampa jusqu'à son grabat. « Les cachets n'auraient pas dû me rendre malade, » murmura-t-elle. « C'est injuste, les vitamines sont censées vous donner des forces. » L'ampoule semblait tournoyer au plafond. Edith ferma les yeux et se laissa envahir par le sommeil.

⁂

Quand elle se réveilla, la vitre était de nouveau éclairée.

— « Hé, Hank ! » criait un garçon. « Billy ! Sortez donc ! »

— « Au secours ! » hurla Edith. Elle se traîna sur le sol pour s'approcher de la fenêtre. « Au secours ! Ecoutez-moi ! »

Mais la voix de l'enfant s'était tue et Edith n'entendait plus que les battements de son propre cœur. « Je n'espérais vraiment pas qu'il m'entendrait, » soupira-t-elle. « J'ai

l'impression d'être enterrée vivante, alors que le monde extérieur n'est qu'à quelques mètres de moi ! »

Son pied gauche ne l'élançait plus, mais il lui faisait mal continuellement, comme si une barre de fer lui avait traversé le talon et s'était enfoncée dans sa jambe. Reprise de vertige, elle s'accrocha au lavabo. « Ne sois pas stupide ! » se dit-elle. « Ce n'est pas parce que tu as jeûné une journée que tu te sens aussi faible. »

Elle regarda la cuvette. Trois des cachets de vitamines s'y trouvaient là où elle les avait fait tomber, la veille. L'humidité avait dissous leur enveloppe gélatineuse et autour de chaque cachet s'étalait un mélange d'huile brune et de liquide bleu. « Du bleu ? Mais les vitamines n'ont pas cette couleur-là. Il n'existe rien de comestible qui soit bleu. » Elle prit le petit flacon et le rasoir d'Arden et alla se rasseoir près de la porte. Levant les cachets à la lumière, elle vit que plusieurs des petits globes manquaient de symétrie et étaient d'une étrange couleur. « Comme si on y avait touché, » se dit-elle. « Comme si quelqu'un les avait ouverts, avait mis quelque chose dedans, et les avait refermés. » Elle en coupa un en deux.

Dans le liquide jaune qui en coula se trouvait ce qui semblait être un morceau de verre bleu. Edith se mouilla l'index et frotta le fragment bleu. Il se désagrégea légèrement, et lui poissa les doigts. « Les poisons sont souvent bleus, » murmura-t-elle. « Et c'est la couleur de la poudre dont Walter se servait pour tuer les pucerons. Quel rapport cela a-t-il avec la stupide plaisanterie d'Arden ? Eh bien, j'en conclus qu'il a voulu me tuer. Il veut être certain que je mourrai au cours des deux semaines qu'il m'a données pour mourir. » Elle remit les cachets dans la bouteille, vissa le bouchon à fond et se lava les mains.

« Pourquoi ? » se demanda-t-elle. « A cause de cette maison. Arden en héritera à ma mort, en même temps que l'argent que m'a laissé Walter, et les actions, et mon assurance. » Edith ferma les yeux, se rappelant ce qu'avait dit Arden juste avant son départ : « *J'ai réparé la serrure de la salle de bains.* »

« Non, » gémit-elle. « Arden ne m'aurait pas tendu ce piège abominable ! » Elle secoua la tête. « Mais il est très fort pour tendre des pièges. Je me souviens de celui qu'il avait fabriqué... je préférerais avoir oublié ! »

Arden avait douze ans. Walter avait habitué le cardinal apprivoisé à venir lorsqu'il le sifflait ; et l'oiseau se perchait sur son épaule et picorait dans sa main des graines de tournesol. Arden avait appris le chant de l'oiseau. Il avait installé une boîte sur un bâton, avec un ressort comme détente, et des graines comme appât.

« Il était assis sous les pêchers, » dit la vieille femme. « Le piège était encore à ses côtés de lui et ses mains étaient couvertes de sang et de plumes écarlates. »

Elle avait enterré le cardinal. Walter s'était demandé pourquoi son favori n'était plus jamais revenu à son appel, lorsqu'il le sifflait et lui tendait des graines. Edith ne lui avait jamais dit la vérité. Ce

jour-là, elle avait lavé les mains sanglantes d'Arden et l'avait enfermé dans sa chambre, jusqu'au lendemain matin, sans lui donner à dîner. « Peut-être est-ce là sa vengeance, » songea-t-elle.

Le sparadrap, serré contre la boursouflure, lui mordait la jambe. Edith défit le pansement avec précaution. « J'ai lu une histoire dans mon enfance, » dit-elle. « C'était dans le vieux *St. Nicolas Magazine*. L'histoire d'un pêcheur d'éponges, au fond de la mer ; un bénitier géant lui a attrapé le pied, il se débat, il s'affaiblit de plus en plus et il se noie. » Edith arracha le dernier morceau de sparadrap. « Il va se couper la cheville avec son couteau lorsqu'un autre pêcheur plonge d'un bateau, ouvre la mâchoire du bénitier et ramène l'homme à la surface. Je suis comme ce pêcheur d'éponges. Prise au piège, le pied écrasé, et je me noie dans le temps. »

La tête lui tournait tandis qu'elle massait sa cheville gonflée, et chaque pression de ses doigts envoyait une onde de douleur le long de sa jambe. Mais il fallait faire circuler le sang dans le pied, sinon il se gangrènerait. « Si seulement j'avais une preuve, » songea-t-elle, en enlevant avec le chiffon humide les marques que la bande adhésive avait laissées sur sa peau. Puis elle alla chercher une serviette dans le placard pour s'essuyer le pied. Au moment où elle dépliait la grande serviette rose, une enveloppe tomba au sol. Edith la ramassa. Il y était inscrit, dans l'écriture penchée d'Arden : « Verrou pour la porte de la salle de bains, quand je serai propriétaire de cette maison. »

Edith prit le verrou, large d'un centimètre. « A présent, j'en suis sûre, » dit-elle. « Je peux presque l'entendre rire. Il me tient dans sa main, comme il tenait le cardinal de Walter et il se moque de moi par-dessus le marché. Il veut me priver de sentir le soleil sur mon visage pendant quelques mois encore, d'entendre le rire des enfants à Noël. Il a hâte d'hériter de moi, de se débarrasser de sa vieille gâteuse de tante. » Edith se cacha le visage dans ses mains. « Il espère me trouver étendue là à son retour ; il veut contempler mon cadavre et se gausser de moi, parce que c'est ma manie de fermer les portes à clé comme une vieille fille ; il m'a prise au piège et assassinée conformément à son plan. »

Elle se secoua et se mit à rebander sa cheville. « Je ne mourrai pas, » se promit-elle. « Je ne donnerai pas cette satisfaction à Arden. »

Elle s'étendit sur le sol, sur son peignoir de bain. Au loin — était-ce dans l'un de ses pêchers ? — Edith entendit un sifflement hardi. Elle vit mentalement l'oiseau écarlate perché parmi les feuilles luisantes, lançant son appel ironique. « Dis-leur ceci, oiseau rouge, » murmura-t-elle. « Dis-leur qu'une vieille femme se meurt, assassinée par l'homme qu'elle aimait comme un fils. » Edith hocha la tête. « Non, dis-leur qu'elle survivra pour châtier cet homme. »

⁂

Le matin du quatrième jour, Edith était si faible qu'elle pouvait à peine s'asseoir. « Si seulement j'avais une pêche, » dit-elle en évoquant le fin duvet de la peau, la pulpe sucrée et juteuse, la dureté grumuleuse du noyau. Les pêches se trouvaient à trois mètres de l'endroit où Edith se mourait de faim. Peut-être le cardinal qu'elle avait entendu, la nuit dernière, le descendant de l'oiseau qu'Arden avait tué si cruellement, était-il en train de picorer une de ces pêches de son bec écarlate. « Ça suffit, » dit-elle. Je pourrais tout autant souhaiter manger un fruit de la lune. » Tout à coup, elle se mit à pleurer. « J'aimais ce garçon ! » sanglota-t-elle. « J'ai donné vingt ans de tendresse à cet orphelin solitaire ; je lui ai appris la lecture, le chant, la poésie. J'ai soigné ses genoux écorchés, je l'ai consolé quand il pleurait parce qu'il s'était fait mal en jouant. » Elle se mordit la lèvre et se leva pour passer de l'eau froide sur ses yeux. « Mais je n'ai pas pu apprendre la tendresse à Arden. Certains enfants sont incapables d'apprécier la musique ; quelques-uns sont incapables d'aimer. »

Elle alla se rasseoir contre la porte. La maison était silencieuse. J'engagerais mon âme pour entendre les pieds gourds de Mary monter l'escalier en ce moment, » dit-elle. « Mais Arden a dû lui dire que nous n'avions plus besoin d'elle. Peut-être l'a-t-il accusée de vol ? Il est tellement malin, mon cher neveu . »

Arden prendrait un visage de circonstance jusqu'à ce qu'il ait hérité de l'argent et vendu la maison pour arrondir encore la somme. Puis il s'en irait et l'orme, devant la maison, et les pêchers, au fond du jardin, appartiendraient à des étrangers, et le cardinal voleterait parmi les arbres comme si l'assassinat d'Edith n'avait aucune importance. « Il doit y avoir une solution . » chuchota-t-elle.

Elle leva les yeux vers la fenêtre. « Je suis si faible que, pour moi, le verre serait aussi dur que de l'acier. « La fenêtre s'était assombrie à nouveau. « Vais-je allumer la lumière ? Non, je n'ai pas besoin de lumière pour réfléchir. » Elle ferma les yeux. « Bonne nuit, Walter, » dit-elle. Le sommeil eut, ce soir-là, l'avant-goût amer de la mort.

♣

Le cinquième jour, Edith demeura éveillée pendant des heures, osant à peine bouger, craignant d'être prise de faiblesse. Finalement, elle s'obligea à s'asseoir. Elle avait, dans la bouche, une goût de bile. « Demain, je n'aurai peut-être plus de forces du tout, » dit-elle. « C'est aujourd'hui que je dois m'échapper d'ici. »

Il lui fallut longtemps pour aller s'appuyer contre le lavabo et pour ôter la chemise de flanelle. « En tout cas, ils me trouveront propre, » dit-elle, en enfilant péniblement le peignoir de bains et en le serrant contre elle pour se réchauffer. Elle emplit la cuvette d'eau chaude, y versa du savon en poudre, ajouta une poignée de sels de gardénia et frotta la chemise de nuit dans le mélange. Puis elle la rinça, la suspendit au porte-serviettes, en l'es-

sorant le plus possible. Et elle s'allongea sur le sol pour se reposer.

Elle avait perdu tout espoir. Ce soir, elle prendrait un bain et revêtrait la chemise de nuit fraîchement lavée. Elle s'allongerait dans la baignoire, comme elle l'avait fait le premier soir, de sorte que lorsque Arden viendrait détruire les capsules empoisonnées et sa note sarcastique, le cadavre de sa tante ne bloquerait pas la porte. « Une dame n'est jamais importune, » dit Edith en souriant. Elle s'assoupit quelques heures. Quand elle se réveilla, l'espoir tombait et la chemise de nuit était sèche.

Edith donna de la lumière, puis s'assit pour enlever le sparadrap de sa cheville brisée ; le bandage s'était défait et le gonflement avait diminué. La chair contractée laissait voir la cassure de l'os. Edith boitilla jusqu'à la baignoire et y versa le restant des sels parfumés, puis fit couler l'eau chaude. A mi-hauteur, seulement, cette fois. « Je ne tiens pas à me noyer dans cette mare parfumée au gardénia, » murmura-t-elle. Elle ôta le peignoir et entra dans la baignoire. La chaleur de l'eau lui fit du bien. En voyant les bulles de savon se former et éclater autour d'elle. Edith songea aux enfants qui captent un rayon de soleil dans une glace et qui s'amusent à se l'envoyer mutuellement dans l'œil.

Des miroirs, songea-t-elle, brusquement en alerte. *Des rayons lumineux*. Elle regarda l'ampoule qui brillait au plafond, puis la fenêtre, et sortit péniblement de la baignoire, en traînant son pied gauche comme un prisonnier, ses chaînes. « Je peux envoyer un message par la fenêtre sans la briser, » se dit-elle, à bout de souffle, en s'adossant au mur pour se sécher. « J'espère qu'il y aura des gamins dehors, malgré l'obscurité ; aucun adulte ne prendrait mon message au sérieux. » Elle enfila la chemise de nuit, en luttant contre le vertige. « Je manque de forces, » s'avoua-t-elle, « mais je suis encore capable de tourner un commutateur. »

Elle boita jusqu'à lui, le long des murs. Au moment où elle se penchait, impatiente de mettre son ultime projet à exécution, elle glissa. Tout son poids tomba sur son pied gauche, où les os cliquetèrent comme de la poterie brisée. Edith s'affala sur le sol en pleurant, et sentit les froides ténèbres l'envelopper. « Non ! » cria-t-elle en se redressant. « Si tu t'évanouis à présent, ma vieille, tu perdras ta dernière chance de survivre. » Elle enfonça deux doigts dans la cavité de la porte qui avait contenu la poignée et se leva. Debout sur son pied droit, elle avança jusqu'au coin de la pièce et étendit de nouveau la main vers le commutateur.

« Où sont les louveteaux, à présent ? » se demanda-t-elle. « Où sont les déchiffreurs de codes ? » La nuit, derrière la fenêtre, était silencieuse. Peut-être Hank et Billy Andrew dormaient-ils dans leur chambre, de l'autre côté de la haie ? Peut-être étaient-ils assis en tailleur devant le poste de télévision, au rez-de-chaussée, leurs revolvers en nickel accrochés à la ceinture de leurs pyjamas, tandis qu'ils regardaient un film de cow-boys ? « Mais s'ils sont restés au lac ? » se demanda Edith. « Hank n'a pas dit

qu'ils rentreraient le lendemain ; peut-être que son père est en vacances. Peut-être que je suis toute seule et que j'envoie des signaux à une maison vide. » C'est alors qu'elle entendit le princement de pneus de bicyclette sur le trottoir et la voix de Bill qui criait :

— « Hank, attends-moi. »

Elle éteignit la lumière. S-O-S, tel était le message qu'elle devait envoyer. Trois traits d'abord, ou est-ce trois points ? Mais qu'importe ? Elle alluma la lumière un instant, puis éteignit, ralluma de nouveau, éteignit. Trois longs éclairs. Puis elle ferma ses yeux douloureux pour ne pas voir la lumière aveuglante. Trois points, trois traits, trois points, trois traits... SOSOSO SOSOSOSOS... la tête lui tournait de plus en plus ; elle s'appuyait au mur, mais elle n'entendit aucun bruit dans la nuit silencieuse.

« Ping. » Un éclair jaune brilla au plafond, puis la salle de bains fut plongée dans les ténèbres. Edith actionna le commutateur. La lampe ne se ralluma pas. Le filament était cassé.

Edith se laissa glisser sur le sol, trop lasse même pour pleurer. Elle essaya de se traîner pour mettre la main sur le peignoir de bain et s'en servir comme couverture, mais ses doigts grattèrent le dallage sans qu'elle avançât d'un centimètre. Le dallage était très froid. Très froid. Edith demeura immobile. « A présent, je vais mourir, Walter, » balbutia-t-elle. « Je t'en prie, aide-moi à mourir sans me plaindre. »

⁂

Le soleil brûlait dans son rêve. « Walter ? » fit-elle en ouvrant les yeux et en tournant la tête pour échapper à cette clarté aveuglante et soudaine.

— « Ne vous inquiétez pas, » dit Mr. Andrew. Il posa sa torche électrique, ôta son veston pour recouvrir la vieille femme. Le veston sentait le tabac, comme celui de Walter, jadis.

— « Merci, » dit-elle.

— « J'ai appelé une ambulance, » dit Mr. Andrew en s'agenouillant auprès d'elle. « Faut-il que j'envoie un télégramme à Arden, pour lui dire de revenir plus vite ? »

— « Inutile, » dit Edith. « Je demanderai à la police de me le ramener. »

Hank et Billy entrèrent timidement.

— « J'suis bien content qu'vous soyez pas morte, Mrs. Carr, » dit Bill.

— « Moi aussi, » affirma Hank.

— « Et moi je suis bien content que les louveteaux sachent le morse, » dit Edith. Elle ferma les yeux, trop lasse pour les tenir ouverts. « Avant de rentrer chez vous, arrêtez-vous dans la cuisine. La boîte à biscuits est sur la table. Cette fois, servez-vous copieusement. »

Traduit par Catherine Grégoire.
Titre original : Room for murder.

L'auto-stoppeur

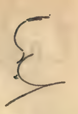


par

RICHARD

HARDWICK

Les gens prudents vous disent : ne prenez jamais un auto-stoppeur à bord de votre voiture — vous risquez de vous faire rançonner, ou pire, assassiner. Y a-t-il là un préjugé ? Pourquoi la corporation des auto-stoppeurs ne serait-elle pas aussi honorable qu'une autre ?



QUELQUE chose n'allait pas. Cal s'en rendit compte presque aussitôt que le garçon se fut glissé sur le siège en claquant la portière. Dans la lumière imprécise du crépuscule, sur le bord de la route, il ne l'avait pas remarqué. Il avait simplement vu ce garçon coiffé de la petite casquette de l'École des Arts et Métiers et qui portait à la main une sacoche avec un grand A.M. dessus. Et, naturellement, il s'était arrêté. Ce ne fut que lorsqu'il se trouva assis à côté de lui, son sac entre ses pieds sur le plancher de la Cadillac, que Cal commença de s'étonner. Il avait un air dur et semblait aussi être plus âgé, plus expérimenté, avoir vu plus de choses qu'on ne s'attend ordinairement d'un étudiant de première année.

Cal était ce qu'on pourrait appeler une poire dès qu'il voyait un jeune garçon, quel qu'il fût, faire de l'auto-stop (surtout si celui-ci portait la casquette des A.M.) en dépit des efforts répétés de Fran pour lui faire perdre l'habitude de ramasser tout ce qui levait le pouce sur le bord de la route. L'ennui, c'était que Fran ne comprenait jamais vraiment pourquoi il le faisait. Elle ne pouvait savoir, évidemment, comme Cal, ce qu'on pouvait ressentir pendant la guerre quand, lavé et rasé de frais, une permission de deux jours en poche, un mufle qui gagnait sans doute 600 à 800 dollars par mois dans quelque bonne planque, passait en trombe devant vous à la porte du camp militaire dans une voiture sensationnelle et disparaissait, sans s'être arrêté, dans un tourbillon de poussière.

Aussi Cal prenait-il les auto-stoppeurs. Et quand Fran posait le journal à côté de son assiette sur la table du petit déjeuner pour lui montrer un fait divers tel que *Automobiliste dévalisé et assassiné par un auto-stoppeur*, il prenait ce journal, le feuilletait jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque accident d'aviation, et il demandait : « Alors, vas-tu pour autant t'arrêter de prendre l'avion ? »

L'obscurité tombait sur la campagne de la Georgie du sud, annonçant la venue rapide de la nuit. L'auto-stoppeur était du genre silencieux, pensait Cal. Il n'avait pas prononcé une parole depuis qu'il était monté en voiture.

Cal s'éclaircit la voix, sourit et dit : « Je suis moi-même un ancien A.M. Année 46. »

— « Ah ? »

Dans le noir, Cal hocha la tête. « Vous savez que vous paraissez plus âgé que la plupart des étudiants de première. Mais je pense que vous êtes comme moi qui ai

dû d'abord travailler avant de pouvoir m'inscrire à l'Ecole. Ma famille n'était pas assez riche. »

Il se tut et jeta un regard à droite. *Un fameux gars*, pensa-t-il. *Fait sûrement partie d'une équipe de football.*

— « Et puis il y a eu la guerre, » continua-t-il. « A ce moment-là, comme beaucoup d'autres, j'ai bien été obligé de tout abandonner. J'avais vingt-cinq ans quand je suis revenu aux A.M. »

L'autre ne fit aucun commentaire. Il bougea seulement un peu de place et, penchant la tête en arrière, il tira sa casquette sur ses yeux. *Drôle de type!* se dit Cal. *Il pourrait au moins me répondre.*

La voiture continuait sa route dans la nuit tombante. Cal essaya de ne plus songer à son compagnon. A vrai dire, il y avait, pour lui, des choses autrement plus importantes qu'un vague soupçon au sujet d'un collégien qui faisait de l'auto-stop. Don Burson était mort. Cela, seul, importait.

⁂

Don Burson *mort*... Comme les choses changent vite! Le temps passe et, avant qu'on s'en soit même rendu compte, rien de ce qu'on connaissait n'est plus pareil. Rien. Pourquoi la vie ne pouvait-elle plus être comme dans les anciens jours? Pourquoi Don ne se trouvait-il pas satisfait du résultat auquel ils étaient arrivés? Pourquoi voulait-il tout? Quelle différence avec l'époque où, à chaque échéance, ils se sentaient pris d'angoisse, ne sachant jamais s'ils n'allaient pas finir par faire faillite!

Si Burson avait des ennuis, il ne s'en arrangeait pas moins pour faire aller les choses. Quand une facture à payer arrivait pour le lundi et que le vendredi Cal s'inquiétait déjà de ce qu'il allait falloir demander une prorogation à la banque, Don haussait les épaules.

— « On verra ça lundi, » disait-il. « En attendant, si nous allions tous les quatre pique-niquer au bord du lac? Du pain, de la bière... »

Où était ce temps-là? Sa disparition était-elle la rançon du succès? Un holocauste, en quelque sorte. Comment en être arrivé à... à *cela ?*

Mais c'était ainsi, et les dés jetés, même s'il demeurait malgré tout quelque doute ou quelque regret, il devenait trop tard pour s'en inquiéter. Il y a une sorte de fraternité, d'union, dans les difficultés et l'insuccès, pensait Cal. Mais quand la réussite arrive, cette fraternité devient vite suspicion, puis jalousie et rivalité insidieuse. Cependant, ce changement s'opère lentement, très lentement... comme le sable qui s'amoncelle sur une plage déserte. Quelques grains de sable que le vent apporte chaque jour, et qui, peu à peu, s'entassent, s'entassent... Et, tout à coup, lorsque vous ouvrez les yeux, vous vous trouvez brusquement en face de la réalité.

Du moins, c'était ainsi que tout s'était passé pour Don Burson et Cal. Des choses infimes. Mais répétées du matin au soir sans trêve, et, soudain, rien ne demeurait du passé.

Et puis, il y avait aussi Fran

qui l'aiguillonnait sans cesse, réclamant une plus belle voiture, un plus grand appartement, l'entrée dans un nouveau club. Elle craignait de perdre ce qu'elle possédait. Et Cal aussi.

Il songeait souvent à cette nuit où, revenant chez eux après une ribouldingue particulièrement soignée chez Don, elle avait dit brusquement après un long silence : « Je me demande comment tu peux accepter cela. »

— « Accepter quoi ? » Cal avait bu plus que de coutume et sa parole devenait difficile.

— « Don te traite vraiment comme un... un vulgaire employé ! » répondit Fran d'une voix mordante.

— « Je ne sais pas de quoi tu veux parler. »

— « Mais si, tu le sais certainement. Et c'est même pourquoi tu as bu ce soir. Les autres ne s'en rendent peut-être pas compte, mais nous, Cal, nous le voyons bien. Nous nous souvenons des années passées. Tout était partagé. A présent, tout est pour Don Burson ! » Elle tapota avec rage une cigarette sur le dos de sa main et fit flamber son briquet d'un coup sec.

Ils continuèrent de rouler un instant en silence. Puis elle dit « Eh bien ? »

— « Eh bien, quoi, Fran ? Ecoute, j'ai déjà suffisamment de soucis sans que tu viennes ainsi me répéter ce qui se passe entre Don et moi... »

— « Alors tu le reconnais ! » s'exclama-t-elle triomphante. « J'en étais sûre ! Cal, je t'en prie, écoute-moi. Je connais Don Burson. Il finira par se débarrasser de toi. Quand vous étiez tous les deux à lutter, tout était parfait. Mais vous ne vous battez plus pour subsister, vous êtes tout en haut... »

— « C'est exact, Fran, *nous* sommes tout en haut ! Il n'y a pas que Don... il y a moi aussi... » A ce moment-là, la voiture fit un écart sur la route et Cal redressa difficilement. Cela effaça l'effet de ce qu'il venait de dire. Il continua : « Est-ce que tu crois que je ne me rends pas compte de ce que Don a l'air du directeur ? Il est grand, fort, bruyant, toujours à tu et à toi avec tout le monde, pendant que le pauvre Cal Walters reste assis à son bureau et s'envoie tout le travail... » Il ne savait plus maintenant très bien ce qu'il voulait dire. Il agrippa le volant et regarda droit devant lui.

Ils continuèrent de rouler en silence. Quand ils furent rentrés chez eux, Cal se versa un grand verre d'alcool, chose qu'il n'eût jamais faite avant. Et ce fut juste après qu'ils se furent mis au lit que Fran, dans l'obscurité, demanda : « Don et toi, vous avez bien souscrit une assurance-vie, n'est-ce pas ? »

Cal grogna. L'alcool lui donnait l'impression que le lit glissait sous lui. « Une police d'associés... oui... deux cent cinquante mille dollars... »

⁂

Comme ils traversaient la ville de Jesup dont les rues étaient brillamment éclairées, l'auto-stoppeur parut à Cal beaucoup moins sinistre. Mais quand ils se retrouvèrent dans la campagne sombre, Cal jeta un coup d'œil à la pendule du tableau de bord. Huit heures un quart. Ils ne seraient pas à Atlanta

avant une heure du matin. Cinq heures. Il lui fallait quelqu'un pour bavarder. Il regarda du côté de l'auto-stoppeur en se demandant bien quelle sorte d'étudiants les A.M. étaient maintenant s'ils ne discutaient plus de football ni de courses.

— « En somme, » dit soudain Cal, « quelle branche avez-vous choisie ? Quelle matière ? »

L'inconnu se redressa lentement et repoussa sa casquette sur le haut de sa tête. « Vous disiez ? »

— « Je vous demandais ce que vous étudiez aux A.M. »

Un instant Cal crut que le garçon n'avait pas entendu et, de nouveau, il le regarda. Il l'aperçut, le visage vaguement éclairé par la lueur des phares, les yeux fixés droit devant lui.

— « Pas décidé encore, » répondit-il. « Un peu de ci, un peu de ça. »

Un petit frisson parcourut l'échine de Cal. Maintenant, il en était sûr, il y avait quelque chose de faux dans ce garçon. On n'entre pas aux Arts et Métiers sans savoir pourquoi.

C'est facile de vérifier, pensa Cal. « Vous faites sans doute partie d'une association d'étudiants ? » dit-il. « J'étais moi-même du P.K.A. à l'époque. »

L'auto-stoppeur ne répondit pas. Quelques instants après, il se pencha et tourna le bouton de la radio, déclenchant un air de rock'n roll.

Il ment ! pensa Cal. C'est un imposteur ! Son malaise s'accentua. Mais pourquoi cet équipement ? Pourquoi cette tenue ? Peut-être pensait-il arrêter plus facilement les voitures ? Peut-être avait-il remarqué que les collégiens trouvaient souvent des chauffeurs complaisants tandis que lui restait avec son pouce levé et il s'était alors, de façon ou d'autre, procuré une casquette de l'école et un monogramme pour coller sur son sac...

Mais peut-être était-ce aussi quelque chose de tout différent. Cal avait Don Burson en tête et la mise en scène de cet auto-stoppeur était bien dans les façons de faire de ce Burson. En Cal, le froid s'installa et peu à peu le gagna tout entier, comme un cancer. Ou bien avait-il trop d'imagination ? Son malaise venait-il seulement de sa culpabilité et de sa peur ?

⁂

Comme tout était arrivé vite ! Entre les paroles que Fran avait prononcées dans le noir cette nuit-là et l'aboutissement, trois mois à peine s'étaient écoulés.

Cal n'oublierait jamais le matin qui avait suivi. Il avait une horrible gueule de bois, et pourtant, il se souvenait parfaitement de la question de Fran et de sa propre réponse marmonnée entre ses dents tout en luttant pour ne pas s'endormir.

Est-ce que. après cela, Don Burson lui sembla différent, ou bien un changement s'était-il effectivement opéré en lui ? Il devint plus bruyant, plus dépensier, plus tout-puissant que jamais. Cal s'était dit qu'il le voyait probablement avec des yeux différents maintenant qu'il savait ses jours comptés. Restaient encore les inconnues, quand, où, comment, et autres détails. Cal savait seulement que ce serait fait. Il le *fallait !* Il voyait depuis long-

temps ce qui allait arriver. Gentiment, Don le mettait dehors. Rien qu'à sa façon de se comporter avec les clients, il faisait de l'affaire une chose personnelle, donnait l'impression d'être le maître. Petit à petit, il reléguait Cal à l'arrière-plan.

Mais, même cela ne satisferait certainement pas Don. Ce qu'il voulait, c'était rayer Cal complètement du tableau pour aller de l'avant tout seul et agir de telle sorte que Cal lui offre de racheter sa part. Mais sûrement Don se réserverait ce qu'il y avait de meilleur. Il le pouvait... et il ne s'en priverait pas.

Don pouvait aussi arriver à ses fins d'une autre façon. La même que celle que Cal et Fran avaient imaginée. Cela paraissait bien un peu difficile... et pourtant, si l'idée en était venue à Fran et Cal, pourquoi Don Burson n'y aurait-il pas aussi songé ? Il pouvait très bien s'être posé les mêmes questions.

La première fois que Cal et Fran parlèrent réellement de supprimer Don, ils employèrent des mots détournés, évitant ceux de meurtre et d'assassinat.

— « Comment ferons-nous ? » dit Fran.

Et tout de suite, Cal sut exactement ce qu'elle voulait dire. « Je... je ne sais pas très bien. *Je* ne peux pas le faire moi-même. »

— « Evidemment, » répliqua Fran. « Nous paierons quelqu'un. Il faudra que tu sois loin afin de pouvoir fournir un alibi. »

Cal se passa la main sur le front en regardant à travers la pièce. Il avait l'impression d'être assis là à écouter la conversation de personnes étrangères. Il dit : « Mais que diable pouvons-nous faire ? Nous n'allons tout de même pas faire passer une annonce ! « Homme d'affaires possédant associé aimerait entrer en contact avec tueur professionnel pour assassinat » ? »

— « Ne sois pas stupide ! »

— « Bon. Alors... »

— « Eh bien, je ne suis pas davantage renseignée que toi sur ces sortes de choses. Mais nous trouverons. »

Et Fran trouva. Un barman lui donna le nom d'un comptable qui avait un ami capable de se charger de certains travaux. Des travaux de toutes sortes... Selon Fran, tout s'était passé le plus simplement du monde. « Les gens feraient n'importe quoi pour de l'argent, » dit-elle à Cal. Le prix exigé pour provoquer un accident fatal à Don Burson fut de deux mille cinq cents dollars, la date de cet accident fixée à l'avance et un voyage d'affaires à Brunswick arrangé pour Cal à ce moment-là. En effet, c'était simpel ! Peut-être trop ? Car, après tout, se disait Cal, Don Burson pouvait payer ces deux mille cinq cents dollars aussi bien qu'eux pour mettre la main sur une bonne affaire d'un demi-million de dollars...

⁂

Cal glissa un coup d'œil sur sa droite. Comment savoir ? L'auto-stoppeur avait peut-être été placé sur la route par Burson pour arrêter une Cadillac verte venant de Brunswick en direction d'Atlanta. Au croisement de la route de Jacksonville, il se trouverait des gens qui se souviendraient avoir vu une voiture s'arrêter pour faire monter

un étudiant des A.M. qui faisait de l'auto-stop. Cela ne ferait que mettre une fois de plus en avant ce qui pouvait arriver. Et il y aurait quelque part une femme qui montrerait le journal à son mari pour le convaincre de ne jamais prendre les auto-stoppeurs.

Les yeux de Cal se posèrent sur l'indicateur de vitesse, puis sur le compteur kilométrique. Ils ne devaient plus être très loin de Baxley. Là, il avait bien l'intention de s'arrêter à une station-service sous le prétexte d'un coup de téléphone à donner, et ensuite il dirait au garçon qu'il était obligé de retourner à Brunswick. Il serait ainsi débarrassé de lui.

— « Eh, monsieur. »

Le son de cette voix tira brusquement Cal de ses réflexions. La route de Georgie tel un long ruban noir, courait sous la voiture. L'aiguille du compteur dépassait 140.

« Cette bagnole ne fatigue même pas à cette vitesse-là, » remarqua l'auto-stoppeur.

C'était la première chose qu'il disait de lui-même depuis qu'il était monté en voiture à 80 kilomètres de là. Avec elle, la tension diminua un peu en Cal.

Il laissa l'aiguille du compteur redescendre à 110 et la tint là.

« Vous aviez l'air de diablement réfléchir, » reprit l'auto-stoppeur. « Des ennuis? Vous voulez que j'conduise? »

Cal secoua la tête. « Non, merci. » Et il continua de rouler durant quelques kilomètres. Puis, brusquement, il dit : « Où donc avez-vous pris cet équipement? Vous n'êtes pas plus étudiant aux A.M. que je ne suis évêque. »

L'homme ne répondit pas. Cal lui jeta un rapide regard. « Hein? Vous n'avez jamais mis les pieds aux A.M. de Georgie de votre vie! »

— « Qu'est-ce que vous pensez là? »

— « Je viens de le dire! Pourquoi cette manigance? »

— « Peut-être que vous avez mal regardé. »

— « Oui. Bon. Alors, où habitez-vous? Quel cours suivez-vous? Qui est le directeur de votre école? »

Il y eut un silence. Puis Cal entendit l'homme rire, d'un rire profond de gorge. Et ce rire le fit désagréablement frissonner.

— « Vous le reconnaissez? Maintenant qu'est-ce que vous allez faire? Me jeter dehors? »

La question resta sans réponse pendant un instant. Devant la voiture, au-delà du faisceau lumineux, il y avait la nuit. Derrière aussi. De chaque côté de la route, les phares effleuraient les bords d'une forêt de pins sans limites.

— « Dès que nous serons à Baxley, » dit Cal, « vous descendrez. » Il regarda son compteur. Baxley devait approcher. Cette ville n'était pas à plus de cinquante kilomètres de Jesup et ils avaient déjà traversé le petit village de Surrency au croisement des grand-routes.

— « Vous vous doutez que j'suis là pour quelque chose, hein? » dit l'auto-stoppeur.

— « Pourquoi ne le penserais-je pas? » répondit Cal. Et il eut l'impression que l'homme riait de lui.

— « Vous croyez peut-être que j'ai un revolver? »

Cal frissonna. « Je n'ai pas dit ça. »

— « Je sais, c'est moi. » Ce ton moqueur, Cal se l'imaginait-il ? Non, non. Il existait bien. Et il était dans la façon de faire de Don Burson, justement.

— « Don Burson, » dit Cal brusquement. « Vous connaissez ce nom ? Don Burson ? »

Il y eut un autre silence durant lequel perça le rire de l'homme. Puis celui-ci répondit : « J'sais pas. On l'voit à la TV ? »

Les phares trouaient l'obscurité. Les pneus sifflaient sur le macadam. La nuit devint soudain oppressante. C'était bien là Don...

« Vous savez pourquoi je vais à Atlanta à cette heure-là ? » demanda Cal. « J'y vais parce que Don Burson est mort ! *Mort !* Vous ne le saviez pas, n'est-ce pas? Eh bien, il est bel et bien mort ! »

L'auto-stoppeur se tourna légèrement. « Ah ? »

— « Alors, vous le connaissiez ? C'est vrai ! C'est lui qui vous a envoyé là ! Eh bien, il est mort, et bien mort... Je peux le prouver... »

Et pourtant non, je ne le peux pas, pensait Cal. *Fran ne m'a pas télégraphié comme elle l'avait dit, mais seulement téléphoné. Elle m'a dit que l'accident avait eu lieu et que Don était mort. Je lui ai alors dit que je partais aussitôt comme convenu. Si ce n'était pas pour elle, pour sa cupidité, son ambition...*

— « Alors vous pouvez prouver que ce type est mort ? » fit l'auto-stoppeur de sa même voix tranquille et indifférente.

— « Je... je viens de l'apprendre. Par téléphone. Je n'ai pas reçu de télégramme et je ne peux pas vous en montrer. Mais quand nous serons arrivés à la prochaine ville, nous pourrons téléphoner. Vous verrez alors que ce que je vous dis est vrai. »

L'inconnu se pencha en avant et ouvrit en grand la radio. Un autre rock'n roll emplit la voiture. Cal se sentit pris de panique.

— « Vous ne me croyez pas... » hoqueta-t-il. « Je vous le jure ! Don Burson est mort ! Il vient de se tuer dans un accident de voiture à Atlanta il y a moins de deux heures ! Tout ce que vous aviez à faire pour lui ne compte plus... »

— « Pas possible ? » fit l'homme en allumant négligemment une cigarette.

— « Maintenant, écoutez, » reprit Cal, « ce que Don Burson devait vous donner, vous l'aurez. D'accord ? J'arrangerai ça. Tout travail mérite salaire et je ne vous refuserai rien... » Il s'arrêta pour jeter un rapide coup d'œil sur son compagnon. La radio hurlait frénétiquement. L'homme ne répondit pas.

Alors, Cal cria : « Mais dites donc quelque chose ! Vous restez assis là comme un saint de bois ! Dites quelque chose ! »

— « Bon, » fit l'auto-stoppeur. Et se tournant, il regarda Cal en face. « Qui donc est ce Burson ? »

Cal sursauta. L'homme rejetait lentement la fumée de sa cigarette entre ses dents. « Vous voulez dire que... que vous ne... que Burson ne vous a pas envoyé là ? »

— « Jamais entendu parler d'ce type-là. » L'auto-stoppeur se redressa pour regarder devant lui à travers le pare-brise. Une lueur, par-delà les pins, montrait qu'ils

approchaient de Baxley. « Je descendrai au prochain croisement. »

Un immense soulagement envahit Cal. Mon Dieu, pensa-t-il, comme on a vite peur ! « Ecoutez, mon garçon... je regrette de m'être laissé aller comme ça. » Il se mit à rire. « Vous avez dû me prendre pour un fou ! Oubliez tout ça. Vous comprenez, mon ami, cet associé... »

— « Voilà le croisement, » fit l'homme. « Vous feriez mieux de ralentir. »

— « Si vous préférez venir jusqu'à Atlanta, je... »

— « Inutile. Je ne vais pas plus loin. »

Cal haussa légèrement les épaules et mit le pied sur la pédale de frein. Qu'est-ce que qu'il était allé imaginer ? En réfléchissant tant soit peu, il aurait compris que Don ne pouvait pas avoir fait cela, puisqu'il le croyait à Brunswick pour quelques jours encore. Comment, dans ces conditions, aurait-il pu poster un faux auto-stoppeur sur sa route vers Atlanta ?

La longue voiture ralentit. Cal monta sur le bas-côté. Non, vraiment, Don ne pouvait pas savoir.

La voiture s'immobilisa. L'auto-stoppeur ouvrit la portière. La lampe du plafonnier s'alluma.

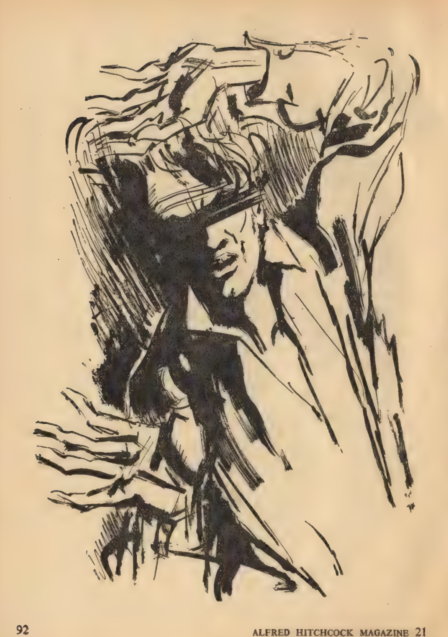
— « J'pose jamais de question quand on m'commande un travail, » dit l'homme en ramassant son sac. Puis, se retournant, il se pencha de nouveau dans la voiture. Dans la lumière diffuse, Cal vit alors le revolver dans sa main. « Mais j'devine très bien la raison de celui d'aujourd'hui. Vous êtes un imbécile, et j'comprends pourquoi elle veut se débarrasser de vous ! »

Elle ! Personne sauf Fran ne savait qu'il devait quitter ce jour-là Brunswick !

Il voulut crier : *Attendez !* Mais au même instant le coup partit et une balle implacable mit fin à son existence.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Hitchhiker.

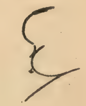




Sombre lutte

par DONALD CAMPBELL

Que se passe-il entre le moment qui sépare le coup de grâce et la mort proprement dite ? C'est ce que nous apprend ce sinistre drame, où le temps objectif et le temps subjectif sont très notablement dissociés.



On avait tiré sur lui. C'était tout ce dont il était vraiment sûr. D'abord il avait entendu le bruit. Assourdissant, ce bruit avait empli la pièce, lui perçant les oreilles. Et, aussitôt, il comprit. Il aurait compris même si la balle ne l'eût pas atteint.

Mais elle l'avait touché, naturellement. Il y avait eu aussi le choc de quelque chose de dur qui déchirait irrésistiblement son corps. Et puis la douleur, dans une seconde aveuglante d'atroce angoisse, cette douleur qui s'était engouffrée dans son corps tout entier, le brûlant comme un fer rouge.

Pourtant, la souffrance, maintenant, s'effaçait. C'était déjà ça. Il ne sentait rien en voyait rien, n'entendait rien. Le mal était parti et le noir qui l'avait remplacé ne se levait pas. Et il était seul. D'une façon ou d'une autre, il le savait. L'auteur du coup de feu avait dû s'en aller.

Malgré tout, il demeurait conscient, du moins d'une certaine façon. Le plus profond de lui-même, tout au moins. Puisqu'il était là, capable encore de réfléchir avec une parfaite clarté. Réfléchir...

Que lui arrivait-il ? Etait-il en train de mourir ? Durant les quelques premières secondes, d'autres choses l'avaient accablé. Le coup de feu, la douleur, et puis cette chose étrange, le noir descendu en lui. Mais, à présent, seul dans cette obscurité, il ne pouvait éluder plus longtemps la question.

La mort... En faisait-il l'expérience ? Elle l'intriguait depuis si longtemps. Il avait, souvent, à son sujet, formulé ses théories personnelles. Etait-ce elle ? Comment un homme pouvait-il savoir ? La mort est la seule expérience humaine pour laquelle il n'existe aucun principe directeur.

Devait-il avoir peur ? Avait-il peur ? Il ne savait pas vraiment. N'avait-il pas toujours soutenu que la mort était la fin de toutes cho-

ses ? Que derrière elle, il n'existait rien ?

⁂

— « La mort est un point final, » avait-il dit. « Ensuite, vient le néant. »

Elizabeth, sa femme, était étendue sur le lit devant lui. Mais il y avait bien longtemps qu'il ne la considérait plus ainsi. Comment le pouvait-il ? Cette femme, là, sur ce lit, n'avait certainement plus rien de celle qu'il avait épousée vingt-six ans plus tôt et qui était alors jolie, presque belle. Il n'en restait plus qu'un squelette. Seuls, ses yeux demeuraient vivants et brûlaient à la fois de fièvre et de peur.

Les lèvres de la moribonde s'entrouvrirent de façon grotesque. « Ne dites pas cela, Gerald, » supplia-t-elle dans un murmure à peine audible.

— « Mais, ma chère, je ne dis que la vérité. »

— « Alors, je préfère ne pas l'entendre. »

Ça le fit sourire. « Elizabeth, vous êtes encore une enfant. Vous essayez de trouver du courage dans les mensonges et les illusions. Faites l'effort de penser et d'agir comme un adulte. Vous êtes arrivée à accepter le fait que vous aller mourir, et je vous en félicite. Il faut maintenant que vous vous fassiez à l'idée de ce qu'est la mort. Sur ce point, depuis des siècles, les preuves ne nous manquent pas. Ces preuves que tant de gens — comme vous-même par exemple — refusent simplement de reconnaître. Le corps humain meurt, se putréfie, et finalement tombe en poussière. C'est tout. Nous le savons. Et pourtant, il reste cette idée persistante — ce désir en somme — qu'il existe une âme, une autre vie, une immortalité. Mais nous ne possédons pas le plus petit indice qui puisse prouver une telle continuité après la mort. »

— « Ou pour la réfuter, Gerald. » La mourante luttait contre lui avec le peu de force qui lui restait.

Il sourit de nouveau, sûr de lui. Elizabeth discutait parce qu'elle se sentait troublée et qu'elle avait peur. Son raisonnement se basait sur la logique.

— « Bon, » fit-il alors, « continuez de vous bercer d'illusions, et à ne pas vouloir croire, si vous voulez. Ainsi vous vous figurez qu'il y a une autre vie. Supposons un instant cela exact. Croyez-vous que ce soit vraiment là une pensée réconfortante ? L'oubli définitif ne serait-il pas préférable à une vie éternelle ? Tout dépend de ce que cette vie éternelle peut vous apporter, vous savez. Oh ! je sais, vous êtes devenue pratiquante, Elizabeth. Mais ne retrouvons-nous pas là justement ce désir dont je parlais tout à l'heure ? Qu'est réellement l'immortalité ? Peut-on vraiment être sûr que ce soit une chose agréable ? Je vous ai entendu employer, vous autres gens croyants, le mot « enfer », par exemple. »

Les yeux creux le regardaient fixement. Il y vit monter la terreur. « Je n'irai pas en enfer, Gerald... Je n'ai rien fait de mal. »

— « Ma chère Elizabeth, je n'ai pas dit cela. Au contraire, je trouve que, par bien des côtés, vous vous êtes montrée plutôt une bonne épouse. Mais s'ensuit-il forcé-

ment que votre Dieu est bon et qu'Il vous récompensera ? Peut-être que tout le monde va en enfer. Après tout, si nous continuons à imaginer les choses et que nous acceptions les faits sans preuves, il ne semble pas qu'il soit plus stupide de concevoir une immortalité désagréable que d'en attendre une heureuse. »

— « Je vous en prie, Gerald, allez-vous-en... » Sur le lit, la femme qui n'était plus qu'un cadavre, n'avait plus assez de force pour crier, ou même pour bouger ses mains afin de se boucher les oreilles.

Il resta là un long moment, silencieux non parce qu'elle l'avait souhaité, mais par curiosité plutôt. La mort en réalité est une chose fascinante, quelle que soit la philosophie de celui qui la regarde. Pourquoi l'être humain lutte-t-il contre elle avec une telle frayeur, que ni la souffrance ni la perspective d'une vie sans espoir — comme celle d'Elizabeth — n'arrivent à le convaincre de se laisser aller dans ses bras accueillants ? Lutter, lutter jusqu'à la dernière seconde. C'est ridicule...

Au milieu de ses réflexions, il se rendit soudain compte que, derrière lui, la porte de la chambre s'ouvrait et qu'il n'était plus seul avec sa femme. Il se retourna.

C'était Paula, la plus jeune sœur d'Elizabeth, venue vivre avec eux depuis la maladie de celle-ci. Elle n'était pas aussi jolie que l'avait été sa sœur et restait célibataire. Toute l'affection qu'elle aurait pu prodiguer à un mari et à des enfants, elle la reportait sur Elizabeth. Celle-ci était son bien, et l'on sentait maintenant en elle une colère presque maternelle.

— « Gerald, qu'est-ce que vous faites ici ? » Sa voix était dure, son visage sans beauté tordu par la haine.

— « Je parlais à ma femme, » répondit-il calmement. « N'en ai-je pas le droit ? »

— « Vous n'avez pas celui de la torturer. »

— « La torturer ? » Il rit. « J'essaie de l'aider, de l'amener à voir les choses en face, c'est tout. »

La fureur de Paula arrêta en elle tout mouvement. Pendant un moment, elle ne put parler. Puis, à la fin, elle dit : « Je pense parfois que vous n'êtes qu'un fou, Gerald Arnot. Vous vous croyez d'une intelligence supérieure et vous prétendez connaître ce qui étonne le reste de la race humaine. Mais d'autres fois, je me dis que vous êtes un monstre. Vous profitez de ce que cette femme se meurt pour le plaisir sadique de la dominer. »

— « Alternative intéressante, Paula. »

— « Mais je me moque en ce moment de ce que vous êtes. Seule ma sœur m'intéresse. Pas vous. Et je vais veiller à ce que vous cessiez ce jeu avec elle. Je vous ai supplié, Gerald. Je vous ai menacé. Rien ne semble avoir d'effet sur vous. Aussi, maintenant, je suis prête à vous combattre. Chaque fois que vous viendrez dans cette chambre, vous m'y trouverez. Vous aviez l'habitude de vous y glisser sournoisement, comme aujourd'hui. C'est fini. Je vais désormais vivre, prendre mes repas, dormir, dans cette pièce. Je vais monter la garde. »

— « Jusqu'à ce qu'Elizabeth meure ? »

— « Jusqu'à ce qu'elle meure. »

— « Cela peut être long.

— « Qu'importe. Vous ne serez jamais plus seul avec elle. »

— « Ma chère belle-sœur, vous oubliez mes droits d'époux. »

— « Si vous insistez sur vos droits, comme vous dites, j'appelle la police. »

Ils se tenaient face à face. Paula ne bronchait pas. Il parut hésiter. Puis il regarda sa femme. Elle était inerte. Avait-elle entendu ? Il devenait parfois difficile de le dire. De toute façon, la présence de Paula lui enlevait toute possibilité de lui parler comme il l'aurait voulu. Quant à l'installation de sa belle-sœur dans cette chambre, eh bien, on verrait. Finalement, il se détourna et quitta la pièce.

C'était la mi-août. Paula maintint sa décision. Elle ne bougea pas de cette chambre étouffante, à d'odeur fétide, de tout cet été finissant. Chaque fois que Gerald venait voir Elizabeth, Paula était là, prête à contester ce qu'il pouvait dire. Aussi ne disait-il rien. Et il finit même par ne plus aller dans la chambre de sa femme. L'air morose, il errait dans la grande maison, échangeant parfois un mot avec la gouvernante, la cuisinière ou l'infirmière. Mais, la plupart du temps, la maison demeurait silencieuse, l'ombre de la mort planant au-dessus d'elle.

Ce fut le dernier jour de septembre que la fin arriva. Il n'en aurait même rien su si Paula, pour quelque étrange raison — un remords de conscience peut-être — n'avait décidé de l'en informer. Elle le fit prévenir par l'infirmière.

— « Mr. Arnot, miss Keith m'envoie vous dire que votre femme est à la dernière extrémité. Si vous vouliez lui dire adieu... »

Il monta l'escalier. La porte de la chambre d'Elizabeth se trouvait fermée. Il frappa légèrement. « Entrez, » répondit Paula. Une seconde, il s'arrêta pour redresser ses épaules et prendre possession de soi-même. Puis il ouvrit la porte et se glissa dans la chambre.

Bien que ce fût l'après-midi et qu'il fît soleil à l'extérieur, la pièce était obscure. Paula pensait probablement qu'il valait mieux tenir les rideaux tirés. Pour voir sa femme il dut s'approcher tout près du lit. Et ce qu'il vit fit passer en lui un étrange frisson.

Ce n'était pas qu'Elizabeth eût tellement changé physiquement. Elle pouvait difficilement devenir plus frêle, plus squelettique. Non, ce n'était pas cela. Il y avait autre chose. Il avait l'impression de la voir entre la vie et la mort, comme si elle eût été étendue sur ce lit sans y être réellement. Ou, peut-être, que quelque chose en elle se préparait pour le vrai départ. C'était extraordinaire. On ne voyait pas le phénomène. On le sentait.

— « Vous pouvez lui parler si vous promettez de ne rien dire qui puisse l'effrayer. » Cette permission venait de Paula, à côté de lui, naturellement.

Mais qu'aurait-il pu dire ? Un mot ému, affectueux ? Il ne pouvait pas vraiment prétendre aimer cette mourante. Alors, quoi ? Il

cherchait en vain. Cela devenait gênant de rester ainsi sans parler.

— « Elizabeth, » parvint-il enfin à dire. « C'est Gerald. »

— « Gerald ? » Les paupières closes frémirent mais ne s'ouvrirent pas. « Je suis en train de mourir, Gerald. »

— « Oui, ma pauvre Elizabeth. »

— « Je ne vois qu'une lumière apaisante, Gerald. Une lumière. Rien qu'une lumière. »

Il hésita. Il se sentait, il l'avouait, un peu terrifié par l'approche de cette mort. Et pourtant, ses convictions intimes n'étaient-elles pas plus fortes que jamais ? Aussi allait-il le dire.

— « Encore en train de vous leurrer, Elizabeth. »

Les paupières de la mourante se soulevèrent pour une brève et dernière séconde. L'avait-elle entendu ou non ? L'expression de son visage était vague. Et cependant une évidente sérénité remplaçait soudain la peur et l'incertitude dans lesquelles elle se débattait depuis l'interminable été.

Puis un sourire léger effleura ses lèvres. Elle était morte...

⁂

Ainsi était-il lui-même en train de mourir à présent ? Ayant vu mourir Elizabeth, il connaissait maintenant le sujet.

Mais rien n'était précis. La dernière parole d'Elizabeth avait été le mot « lumière » et lui se trouvait en ce moment dans un noir absolu. Le temps passait. Il ne s'était pas arrêté. Quelque horloge qui tictaquait en lui le lui disait. Et malgré tout, il lui semblait demeurer immobile dans cette obscurité. Il ne sentait pas ce passage de la vie à la mort qu'il avait remarqué chez Elizabeth. Alors, peut-être y avait-il encore de l'espoir.

Ce fut alors qu'il commença d'entendre les voix. Elles étaient tout d'abord lointaines, leurs paroles indistinctes. Puis elles se rapprochèrent. Il entendit nettement ce qu'on disait et put identifier ces voix. Elles étaient trois, et masculines. Mais il ne les connaissait pas.

— « Ah ! le voilà. »

— « Gerald Arnot. Déjà entendu ce nom-là. »

— « Ouais, un type qui avait de la galette. Vise-moi un peu cette maison. »

— « Preuve que l'argent sert quelquefois à rien. »

— « On ne peut pas l'emmener comme ça. »

Mais je ne suis pas mort, avait-il envie de leur crier. Je peux le prouver. J'entends tout ce que vous dites. Regardez-moi mieux... touchez-moi... vous sentirez que je suis encore chaud... que je respire...

Une pensée horrible lui vint tout à coup. Peut-être ces hommes étaient-ils en train de le toucher réellement. Ils étaient certainement de la police, alors ils ne craignaient pas de manipuler un cadavre. Et ils savaient sûrement le faire. Mais il ne sentait pas leurs mains. Je dois être engourdi, se dit-il, aussi bien que paralysé et aveugle. Parce que, bien que je sois conscient, je ne sens pas la souffrance. Mais je ne suis pas mort.

Il tentait de lutter contre une panique grandissante. Ce ne sont que des imbéciles de flics, pensa-t-il. Quand un docteur m'examinera

vraiment, il verra que je vis encore. Je suis mal en point en ce moment, mais, de nos jours, les docteurs ne font-ils pas des miracles ? Je peux m'en tirer. Je ne veux pas mourir.

— « O.K. » fit l'une des voix. « Tenons-nous-en à la routine habituelle. Il reste peu de doute à avoir. Je m'en vais aller parler à cette Paula Keith... »

⁂

Paula Keith. Gerald ne l'avait pas quittée des yeux durant tout le service funèbre d'Elizabeth. Il ne s'était pas donné la peine de simuler une quelconque émotion. Pourquoi faire l'hypocrite ? Qui voulait-il impressionner ? Paula était là pour ça.

Elle pleura beaucoup. Tout doucement d'abord, pendant le sermon, fournissant ainsi un fond sonore approprié aux paroles ridiculement solennelles. Puis, de nouveau, dans la grande limousine noire qui les conduisait au cimetière. On aurait pu la supposer alors complètement à sec de larmes. Pas du tout. Au bord de la tombe, elle réalisa encore la meilleure performance de toutes, troublant l'air tranquille et doux par ses gémissements aussi lugubres que bruyants. Gênant tout le monde. Complètement ridicule...

De retour à la maison, un peu plus tard dans l'après-midi, ils se rencontrèrent dans la bibliothèque. Paula portait encore sa robe de soie noire, mais elle avait enfin les yeux secs. Ce qui prouvait que tous ces pleurs n'étaient somme toute que pour le public. Elle savait bien que lui, elle ne pouvait pas le tromper.

— « J'ai une excellente nouvelle pour vous, Gerald, » commença-t-elle. « Je quitte la maison aujourd'hui même. »

— « C'est là en effet une bonne nouvelle, » répondit-il. « Je craignais que vous ne cherchiez à vous accrocher pour parler interminablement d'Elizabeth. »

— « Certainement pas avec vous. »

— « Je suis heureux de voir que nous nous comprenons, » dit-il. « Et je suis heureux aussi que vous emmeniez votre deuil ailleurs. A propos, où irez-vous ? Peut-être vaudrait-il mieux que vous me laissiez une adresse. Quand nous rangerons les affaires d'Elizabeth nous pouvons peut-être trouver un petit souvenir que vous aimeriez avoir. Je vous l'enverrais. »

Elle le regardait d'un air calme et froid. « Il y eut un temps où je me demandais si vous étiez un fou ou un monstre, Gerald. Maintenant je sais que vous êtes les deux. »

Il sourit. Dans un sens, il regrettait son départ. Il aurait pu être agréable et utile de discuter avec elle. Autant qu'avec Elizabeth. Peut-être pouvait-il, d'une façon ou d'une autre, la persuader de rester. Il suffisait de trouver comment.

— « Je ne suis ni l'un ni l'autre, » répliqua-t-il. « Je suis un philosophe. »

— « Essayez de vous trouver des excuses avec ça si vous le pouvez. »

— « On ne peut tout au moins pas me reprocher d'être un hypocrite. Je ne simule pas un chagrin que je n'éprouve pas. »

— « Evidemment. Vous êtes bien

incapable de savoir ce qu'est un sentiment noble et décent. »

Il rit doucement. Décidément, il lui plaisait de discuter avec elle. Elizabeth était malade depuis si longtemps qu'elle avait perdu la force de lui tenir tête. Et d'ailleurs, Paula possédait en elle un cran que sa sœur n'avait jamais eu.

— « Oseriez-vous donner le nom de sentiment décent à une quelconque affection, une pitié ou un regret, éprouvés pour un cadavre en pourriture que l'on va jeter dans la terre ? »

Tout de suite, il lut sa réaction sur son visage. C'était comme une sorte de peur de se voir obligée d'écouter ce qu'elle se refusait à entendre, de regarder en face une vérité qu'elle voulait ignorer. Elle se recula, son visage encore un peu plus pâle.

— « Nous n'avons enterré que son corps, » dit-elle.

— « Mais oui, bien sûr. J'ai déjà entendu ça. Et il reste son âme, naturellement. Mais alors, dans ce cas, où donc est-elle ? »

— « Je ne sais pas... »

Il rit plus fort. « Vous admettez que vous n'en savez rien. Vous parlez d'une partie de l'être humain que vous n'avez jamais vue, vivante ou morte. Mais vous vous cherchez une consolation dans cette idée que la chose existe. Ce n'est pas digne de vous, Paula. Elizabeth avait au moins, elle, quelque motif de se rattacher à cette idiotie. Elle avait peur de mourir. Mais pourquoi voudriez-vous, vous, le croire ? »

Il lui avait mis les nerfs à fleur de peau. Elle répondit sauvagement, presque hystériquement. « J'aimais Elizabeth, » lui cria-t-elle, « aussi je veux croire qu'un peu d'elle vit encore. Je veux la revoir... »

Il continua d'attaquer : « Encore un faux-fuyant, hein ? Une façon de voir qui vous arrange. Vous essayez d'arranger les choses comme vous voulez qu'elles soient. Mais vous ne le croyez pas réellement, n'est-ce pas, Paula ? Au fond, vous connaissez très bien où est la vérité. Elizabeth est morte... partie à jamais... finie... Vous ne la reverrez plus, à moins que vous n'alliez la déterrer. Et alors vous seriez bien surprise de ce que vous trouveriez. Ce ne serait pas l'Elizabeth que vous avez connue... »

Paula poussa un cri perçant et s'enfuit. Tranquillement il la suivit. Dans le hall. En haut du grand escalier. Et maintenant ? Où pouvait-elle croire pouvoir se cacher ? Ah ! oui, elle devait aller dans la chambre d'Elizabeth. Chercher quelque objet tangible qu'elle serrerait contre sa poitrine pour remplacer l'âme inexistante d'Elizabeth qui ne se prêtait pas à une telle étreinte.

Elle avait fermé la porte de la chambre derrière elle, mais elle n'avait pas songé à tourner la clé dans la serrure. Il ouvrit cette porte et entra. Paula se trouvait à l'autre bout de la pièce, lui tournant le dos. Elle cherchait dans les tiroirs de la coiffeuse d'Elizabeth.

— Votre sœur est morte, » lui dit-il en claquant la porte. « Il n'y a plus rien ici que l'odeur de sa mort. Que cherchez-vous ? »

D'un bond, Paula se retourna. « Ceci, » répondit-elle.

Dans sa main droite il y avait un revolver et ce revolver était pointé sur lui.

« Je l'ai acheté il y a longtemps, » continua-t-elle. « Je voulais tuer Elizabeth quand la souffrance deviendrait trop forte pour elle à supporter. Mais je n'ai jamais eu ce courage. Maintenant, c'est vous que je vais tuer. »

Il était trop surpris pour avoir vraiment peur. « Pourquoi ? » demanda-t-il.

— « Vous avez toujours développé des théories tellement intéressantes au sujet de la mort, Gerald. Je vais vous donner l'occasion d'en vérifier l'exactitude. »

Ce fut à ce moment-là qu'elle tira.

⁂

Mais il n'avait encore rien découvert. Et c'était dans un certain sens, une pensée réconfortante. Il avait déjoué les plans de Paula. Il vivait encore.

Et presque comme pour lui prouver que c'était vrai, il entendit de nouveau parler près de lui.

— « Chercherons-nous la balle ? »

— « Sans doute. »

— « Pourquoi nous donner ce mal ? Paula Keith a reconnu avoir tiré sur lui avec un revolver. »

— « Habitude. Rien que pour être absolument certain. Ils veulent un compte rendu balistique sur cette balle. Et une preuve de ce qui a provoqué la mort. »

Mais je ne suis pas mort, avait-il envie de crier alors qu'il ne le pouvait pas.

— « Ce qui a provoqué la mort ? Grand Dieu, douterait-on encore ? Bon, bon... »

Il y eut un long silence durant lequel Gerald Arnot retint, au sens figuré, sa respiration — bien qu'il n'eût aucune possibilité de contrôler quoi que ce fût en lui. Et il ne sentait rien non plus, alors que ces hommes fouillaient probablement sa chair à la recherche de la balle de revolver.

— « Bon, la voilà. En plein cœur. Il est bien mort du coup de revolver et sa mort a été instantanée... »

Mais je ne suis pas mort !

Je ne suis pas mort... je le sais... puisque je vous entends... même si je ne peux pas vous voir... ni sentir vos scalpels dans mon cœur...

Mon cœur !

Eh bien, oui, je suis mort. Je dois l'être. Et pourtant je reste conscient d'une façon ou d'une autre. J'habite ce noir. Je ne le traverse pas. Je suis *dedans*. Et ce noir fait en quelque sorte partie de moi-même. Il est comme pris au piège de mon corps. Serait-ce cela qu'on appelle l'âme ? Mais pourquoi ne quitte-t-elle pas ce corps ? Paula, vous avez votre revanche. Pourquoi une main compatissante ne me sort-elle pas de là ? Je ne veux pas y rester ! Où est la lumière dont parlait Elizabeth ?

— « Ça va, emmenez-le à la morgue. »

Mon Dieu, combien de temps cela va-t-il durer ?

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Dark encounter.

La mort prend pension



par **HELEN NIELSEN**

Est-ce que vous vous apeurez et refusez d'ouvrir la porte quand on sonne chez vous ? Est-ce que vous dormez en cachant votre tête sous l'oreiller ? Dans ce cas, cette histoire est faite pour vous.



VU à travers les ondulations molles du rideau de dentelle de Malines, une dentelle si usée par les ans que Selena n'osait pas l'écarter de la porte vitrée pour mieux voir, l'homme qui était debout sur le perron n'avait rien d'inquiétant. Il était, en fait, d'un aspect tout à fait banal — la quarantaine, une taille et un poids moyens, une certaine gaucherie, un costume en peigné gris, propre sinon neuf, et un panama à peine taché près de l'étroit ruban qui l'entourait. L'une des mains venait de toucher la sonnette de la porte ; l'autre tenait un journal dont la page apparente était celle des petites annonces dans laquelle figurait un entrefilet dont Selena était l'auteur.

40 *dollars. Chambre et salle de bains dans maison raffinée. Conviendrait à monsieur cultivé. Références exigées. Tél...*

L'annonce revint dans toute sa netteté à la mémoire de Selena quand l'homme actionna une seconde fois la sonnette. Elle fixa sur le visiteur un regard plein d'appréhension. Une demeure raffinée ? Elle se redit ces mots avec une ironie amère. La maison était vieille et tombait en ruine ; pourtant elle avait eu beaucoup de cachet quand Winnie vivait encore pour lui donner du charme et de la couleur, et quand l'argent légué par papa avait plus de valeur qu'à l'heure actuelle. C'était d'ailleurs pour une question d'argent que cette annonce avait été publiée dans le journal. Les Selby n'avaient jamais pris de pensionnaires, et maintenant que le premier, en puissance tout au moins, se tenait juste de l'autre côté de la porte, Selena fut prise d'une envie folle de remonter l'escalier quatre à quatre et de ne pas répondre au coup de sonnette. Aussi inoffensif qu'il pût paraître. cet homme était un intrus. Une fois qu'il aurait mis les pieds dans la maison, tout serait différent. Mais nécessité fait loi. Selena se raidit. D'une main, elle rajusta sa coiffure — ses cheveux châtains avaient des reflets rougeâtres quand l'éclairage était favorable — et mit un terme à ses hésitations en saisissant le bouton de la porte avec fermeté. Pendant un instant, au moment où la porte pivota sur ses gonds. son visage se refléta dans la vitre, un bon visage de femme de trente ans qui pourtant présentait encore des traits de jeune fille, presque comme si la jeunesse était une relique précieuse qui ne se conserve que dans l'isolement et que l'on ne sort que dans de rares occasions.

L'occasion, en l'occurrence, était d'ouvrir sa porte à un étranger.

Celui-ci sourit machinalement et l'éducation inculquée par les Selby rappela Selena à ses devoirs, elle répondit au sourire avec grâce.

— « Mr. Garvin ? » demanda-t-elle.

De sa main libre, l'homme ôta son chapeau. Ses cheveux étaient d'un blond filasse et au-dessus de la marque laissée par le couvre-chef, la peau de son front était d'un blanc qui contrastait violemment avec le teint rubicond de son visage.

— « En effet, » dit-il. « Je suis Robert Garvin. Je suppose que vous êtes la dame à laquelle j'ai téléphoné au sujet de la chambre, miss... »

— « Shelby, » souffla Selena.

— « Shelby, » répéta-t-il. « Oui, vous me l'avez donné en même temps que l'adresse, je m'en souviens. Eh bien, me voici. »

Il s'exprimait avec une élégance un peu forcée. Les yeux de Mr. Garvin quittèrent un moment le visage de la jeune femme pour procéder à une estimation rapide des lieux. La terrasse était propre — Selena avait ramassé les papiers sales qui la jonchaient aussitôt après avoir reçu le coup de téléphone — et le mobilier d'osier, bien qu'il eût grand besoin d'un coup de peinture, avait été essuyé. Mais les haies poussaient à la diable ; la pelouse n'avait pas été tondue depuis le jour où Selena avait dû, faute de subsides, cesser d'avoir recours aux services hebdomadaires du jardinier japonais, et un rosier grimpant, accroché au bord du toit, s'était transformé en une masse confuse, affaiblie par les ans et par une fécondité qui n'avait jamais rencontré d'obstacle, si bien que les fleurs ne méritaient plus guère le nom de roses. Tous ces indices de la gêne dans laquelle elle vivait, atténués par l'habitude, surgirent avec une acuité soudaine maintenant qu'un étranger en était le témoin. Selena lutta avec le désir de s'excuser, mais c'était inconcevable. Mr. Garvin n'était pas venu faire une visite de courtoisie ; c'était seulement un homme qui venait voir la chambre.

— « Entrez donc, » proposa-t-elle. « Il y a vraiment trop de vent sur ce perron. »

Le vent n'était pas particulièrement violent ce jour-là et Mr, Garvin ne manqua pas de le remarquer en franchissant la porte.

— « Cela n'a rien à voir avec le vent qui souffle à Lancaster, le pays d'où je viens, » dit-il. Puis il se tut. Selena referma la porte et, en se retournant, elle le trouva planté au milieu du vestibule, les yeux grands ouverts, comme un petit garçon qui visite un musée pour la première fois. Devant lui, l'escalier monumental menait au premier étage, avec son tapis qui échappait heureusement aux regards grâce à l'ombre bienfaisante de la rampe massive. A droite, à peu près dans le prolongement du vestibule, s'ouvrait le salon, vaste de superficie, mais encombré de meubles qui n'avaient de style et de valeur antique que ceux conférés par les souvenirs qu'ils évoquaient. Pour Mr. Garvin, ils ne rappelaient aucun souvenir ; ils l'incitèrent seulement à se promener dans la pièce avec une présomption innocente.

— « On ne voit plus beaucoup de maisons comme celle-ci, » remarqua-t-il.

Il n'y avait aucun jugement défavorable dans le ton de sa voix. C'était une simple constatation, mais Selena crut bon de prendre une attitude défensive.

— « Non, » se hâta-t-elle de dire. « Mon père disait toujours... C'est lui qui a construit la maison, voyez-vous... »

— « Votre père était maçon ? »

C'était une pensée saugrenue, et pourtant Mr. Garvin semblait s'y complaire.

— « Mon père ? » fit Selena. « Oh ! non, il était dans les affaires. Il a fait construire la maison. C'était le cadeau de mariage qu'il a offert à ma mère — il y a cinquante ans. Il a toujours dit que cette maison était faite pour durer et il ne s'était pas trompé. Ce n'est pas comme ces boîtes de stuc que l'on construit maintenant et où les gens s'entassent à qui mieux mieux. Je ne pourrais pas supporter de vivre ainsi ! Non, vraiment ! »

Si Selena parlait avec un peu trop d'emphase, c'était parce que cette incursion dans sa vie privée la gênait. Mr. Garvin, qui n'avait pas l'air aussi distingué qu'elle l'avait cru au téléphone, aurait pu au moins faire un effort pour apprécier le cadre. Il se déplaça lentement dans la pièce, fixant sur chaque relique un regard curieux. Devant la table, près du vieux fauteuil de cuir de papa encore avachi par le poids d'un corps disparu depuis longtemps, il s'arrêta pour étudier deux photographies aux cadres d'argent... Deux visages d'hommes, l'un âgé, aux fortes mâchoires et moustachu.

« Mon père, » dit Selena. « Il y a presque quinze ans qu'il est mort. »

Et l'autre plus jeune, ayant avec Selena un vague air de famille bien que les traits fussent plus virils.

« Mon frère, Winfred, » ajouta-t-elle. « Il est mort il y a deux ans. »

Mr. Garvin aurait pu exprimer des regrets, mais il s'abstint. Il se contenta de passer un doigt sur le dessus ciré de la table. Il n'y avait pas de poussière. Il n'y avait jamais de poussière dans la maison, surtout dans le salon.

— « Il doit y avoir beaucoup de travail pour entretenir une maison comme celle-ci, » remarqua-t-il. « Et vous n'êtes que deux ici, m'avez-vous dit ? »

— « Oui, deux seulement, » confirma Selena.

— « Et votre mère est impotente ? »

Elle lui avait indiqué ce détail au téléphone. Il était important pour elle d'avoir un pensionnaire tranquille et prévenant qui ne formulerait pas d'exigences. C'est pourquoi Selena s'était décidée pour un homme, malgré les protestations de sa mère. Un homme, c'était peut-être scabreux, mais avec une femme, on était sûr de tomber sur quelqu'un qui fourrerait son nez partout, exactement comme Mr. Garvin le faisait maintenant. Il était d'une indiscrétion scandaleuse !

— « Si vous voulez voir la chambre, » proposa-t-elle, « elle est au premier. »

Mr. Garvin fit mine de ne pas

entendre. Il observait maintenant un cadre doré accroché au mur au-dessus d'un sofa tendu de velours. Il se pencha pour étudier la pâle photographie qu'il contenait.

— « Curieux, j'ai l'impression de connaître le vieux qui est là au centre, » dit-il.

— « Le vieux, » répliqua sèchement Selena, « est le Général Robert E. Lee. L'officier qui se tient derrière son épaule gauche, celui qui a un képi à aigrette, est mon arrière-grand-père Winfield. Ma mère est une Winfield. »

— « Une Winfield, » répéta Mr. Garvin.

Ce nom ne lui disait rien. Le visage de Selena se fronça avec application.

— « Vous m'avez dit au téléphone que vous étiez étudiant à l'Université. Est-ce exact, Mr. Garvin ? »

Il n'avait absolument pas l'air d'un étudiant en quoi que ce soit. Un homme de cet âge et de cette vulgarité ! Mais en entendant la question, il se retourna et sourit.

— « Pas exactement, » répondit il. « J'ai dit que j'espérais être étudiant si je réussissais mon examen d'entrée à la Faculté. Voyez-vous, j'ai tout lâché il y a douze ans — juste après la guerre. Je voulais être docteur. Enfin, chirurgien. »

Mr. Garvin tendit les mains. L'une tenait toujours le journal et l'autre le chapeau, mais il n'eut pas l'air de le remarquer.

« Quand j'étais petit, je vivais dans un ranch, » expliqua-t-il. « J'étais très ami avec le docteur de la famille et je me souviens qu'il disait toujours : « Robert, tu feras un excellent chirurgien. Tu as des mains de chirurgien. » »

Pendant un moment, la voix de Mr. Garvin et les yeux de Mr. Garvin s'attardèrent loin dans le passé, et puis Selena vit son interlocuteur revenir dans le présent, sourire d'un air confus et laisser tomber ses mains le long de son corps en disant :

« Cette histoire doit vous sembler ridicule. »

— « Non, » s'entendit répondre Selena, « pas du tout. »

— « Vous le pensez vraiment ? »

Son visage s'illumina. Il était redevenu le petit garçon du vestibule. Le petit garçon élevé dans un ranch mais devenu grand et un peu chauve.

« Pour vous dire la vérité, » reprit-il, « je ne suis pas certain d'avoir raison. Je ne terminerai probablement jamais mes études, mais c'est quelque chose que je dois faire, simplement. Voyez-vous, je suis un peu comme vous, quelqu'un de solitaire. J'ai perdu ma femme et mon beau-père l'année dernière — tués dans un accident. »

— « C'est terrible, » dit Selena.

— « Oui, ça a été dur. Je suis resté anéanti pendant un bon moment et puis j'ai décidé de changer de vie et de repartir de zéro. J'étais dans la quincaillerie avec mon beau-père. J'ai donc vendu le magasin et la maison et je me suis demandé ce que je voulais vraiment faire de mon existence. Quand on n'a rien à perdre, on partirait aussi bien dans la lune. J'étais en deuxième année de médecine quand j'ai rencontré Marylin ; je l'ai aimée. Son père tenait un magasin d'ou-

tillage agricole à Lancaster et il avait besoin de quelqu'un pour l'aider dans ses affaires. Quand un jeune homme est amoureux, il se laisse embobiner à faire n'importe quoi. »

— « Evidemment, » dit Selena. « Voulez-vous voir la chambre maintenant ? »

— « C'est peut-être une idée ridicule, mais même si je ne dois pas réussir, je tenterai ma chance. » Mr. Garvin se perdit un moment dans ses pensées, puis il leva les yeux, comme s'il entendait enfin la question qu'on venait de lui poser. « Oh ! » dit-il, « j'allais oublier. J'ai dans ma poche une lettre de l'Université. Vous avez dit que vous vouliez des références. »

La lettre était dans sa poche, mais il avait toujours le journal et le chapeau dans ses mains. Il se tourna, en quête d'un endroit pour les déposer, puis s'arrêta, fit deux pas en avant et resta planté devant ce qui avait été derrière lui durant toute la conversation. C'était un âtre à la mode d'autrefois, surmonté d'une large tablette encombrée d'objets hétéroclites.

Sur le mur, était accroché le portrait d'une jeune femme aux yeux bleus et dont les cheveux châtains tombaient à profusion sur les épaules, les lèvres esquissant un sourire heureux.

— « Mais c'est vous, » dit Mr. Garvin.

Il n'y avait aucune raison d'être embarrassée. Pourtant, Selena le fut.

— « C'est un vieux portrait, » protesta-t-elle.

— « Vieux ? Il ne doit pas être vieux. Vous êtes toujours la même ; plus de maturité, peut-être, mais la même. »

— « Ce n'est même pas bon, » insista Selena. « Je le garde uniquement pour des raisons sentimentales. C'est mon frère qui l'a peint. Oh ! Mr. Garvin, attention au vase de Limoges. »

Il avait commencé à poser son chapeau sur la cheminée. Il s'arrêta et recula son bras en frôlant le vase, objet jaunâtre aux nombreux ornements, bien en vue au milieu des autres bibelots.

— « Du Limoges ? »

— « Il est très vieux, et il a beaucoup de valeur. » Selena s'approcha pour s'assurer que le vase était bien posé sur la tablette. « Grand-mère Winfield l'a gardé à la main pendant tout le voyage, » dit-elle. « Depuis Louisville, dans le Kentucky. »

— « Je me demande ce que grand-père Winfield tenait à la main, » dit Garvin.

Elle se retourna vivement. Il lui adressa un sourire étrange.

« Miss Shelby, » dit-il en la regardant bien en face, « vous avez de très jolis yeux. »

Ce n'est que lorsqu'elle eut mené Mr. Garvin dans la chambre et perçu un mois de loyer d'avance que Selena se souvint qu'elle n'avait pas vu la lettre de référence de l'Université.

⁂

— « Je ne l'aime pas, ton Mr. Garvin, » dit Cora Shelby. « Il ne m'inspire pas confiance. Il ne cesse de fouiner partout dans la maison. Hier, il est venu jusque dans ma chambre. »

C'était une femme étriquée, aux lèvres minces et au visage étroit, où les yeux noirs étaient enfoncés dans un réseau ombré de peau finement ridée, ce qui donnait de la profondeur à son regard. Ses cheveux, jadis de la même teinte que ceux de Selena, étaient maintenant tout gris. Ses mains délicates, qui n'avaient pas été marquées par les labeurs grossiers, jouaient avec la robe de chambre garnie de dentelle qui enveloppait entièrement son corps, bien calé dans un fauteuil d'infirme en osier.

« Tu m'avais dit qu'un homme ne fouinerait pas partout. Je t'ai dit de ne pas prendre d'homme dans cette maison, Selena, mais tu n'as pas voulu écouter ta mère. Que fait-il au juste en ce moment ? Qu'est-ce qu'il fabrique ? » demanda-t-elle d'une voix lasse.

— « Il est dans la salle de bains ; il répare le robinet qui fuyait, » répondit Selena en redressant l'oreiller qui avait glissé sous les épaules de sa mère.

— « Tu aurais pu faire venir un plombier. »

— « Pour payer les yeux de la tête. Mr. Garvin ne veut pas que je le paie, lui. Il m'a dit que ça lui faisait plaisir de rendre service. »

— « Pourquoi ? » demanda Cora Shelby.

La question était insidieuse ; insidieuse et empoisonnée. Selena fixa sur sa mère un regard étrange.

— « Pourquoi ? » fit-elle en écho.

— « Oui, pourquoi ? » dit Cora. « Tu es tellement enfant, Selena, dès qu'il s'agit des choses pratiques. Plus enfant encore que ton frère — et Dieu sait qu'il n'avait pas beaucoup de plomb dans la cervelle. Tu as vu ce que cette femme lui a fait ? »

La voix de Cora se brisa et fit place au silence. La conversation s'était engagée sur un terrain difficile. Selena s'écarta de la chaise et s'approcha de la fenêtre, regardant distraitement au dehors. Il faisait chaud, la croisée était ouverte ; du jardin s'élevait le ronronnement insolite d'une tondeuse à gazon que l'on promenait sur une herbe obstinée.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda sa mère. « Qui travaille dans le jardin ? »

— « Mr. Garvin, » dit Selena.

— « Et qui lui en a donné la permission ? »

Selena fit volte-face, le visage un peu plus rosé.

— « La permission ? La permission de peindre les meubles de la terrasse et de tailler le rosier ? La permission de sortir les poubelles ? Est-ce que tu te rends compte de ce qu'a fait Robert Garvin depuis deux semaines qu'il est ici ? Il ne cesse de nous rendre service et nous ne le payons pas de retour ! »

Cora Shelby fit front à l'assaut avec sérénité ; la seule trace d'émotion étant la façon dont ses yeux semblaient briller d'un éclat plus vif, comme si une sorte de connaissance mystique les éclairait de l'intérieur.

— « Nous paierons peut-être tout cela un jour, » dit-elle avec calme.

— « Ce qui veut dire ? »

— « Je ne sais pas, Selena. Tu sais bien que mon intuition ne me trompe guère dès qu'il s'agit de juger les gens. Je me suis méfiée

dès le début de la femme que ton frère voulait épouser. Je t'ai bien dit qu'elle amènerait le malheur dans la maison. »

La conversation reviendrait donc toujours sur Winnie.

— « Non, mère, ne parle pas de cela, » dit Selena.

— « Et j'avais raison. C'était une méchante femme. Tout ce qu'elle voulait, c'était sa fortune. Quand elle s'est aperçue qu'il n'avait rien, elle l'a quitté. Quelquefois, Selena, j'ai l'impression d'entendre Winnie dans sa chambre. Je sais bien que ce n'est que Mr. Garvin, mais j'oublie parfois. Une fois, j'ai failli l'appeler et quelques minutes plus tard, bien que je n'aie rien dit, j'ai levé les yeux et j'ai vu Mr. Garvin, debout à la porte, qui me regardait. »

— « Mr. Garvin? En es-tu certaine? »

Cora lança à sa fille un regard aigu.

— « T'imagines-tu que je vais te raconter des mensonges, Selena? »

— « Oh! non, mère... »

— « Ou que j'ai des hallucinations? Non, Selena, ce n'est pas une vision. Je n'ai pas eu d'hallucinations quand Winnie s'est suicidé. »

Les doigts de Cora se mirent à trembler violemment sur la dentelle du peignoir. Selena vint à elle et s'assit près du fauteuil.

— « Mère, je t'en prie. Tu sais bien que tu as promis de ne plus jamais parler de cela. Winnie n'est plus là. »

— « Winnie s'est tué à cause de cette femme. »

— « Il n'est plus là, » répéta Selena. « et il n'a rien à voir avec Mr. Garvin. Tu te fais du souci pour rien. Oh! mère... »

⁂

Les lèvres de Cora Shelby tremblaient; toute couleur avait disparu de son visage. Elle essayait de parler. Finalement, elle réussit à articuler : « Médicament. » Selena se leva et alla vivement à la table de nuit dans laquelle la fiole se trouvait toujours. Elle emplit une cuillère à café et revint vers le fauteuil. Quand Cora eut absorbé la drogue, le tremblement s'atténua progressivement. La vieille dame se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Pendant quelques secondes elle resta immobile; puis, les yeux toujours fermés, elle dit :

— « Tu as raison, Selena. Il ne faut plus jamais que je parle de Winnie. Mais je n'aime pas la façon dont Mr. Garvin me regarde. Il ne faudra jamais me laisser seule avec lui dans la maison. Tu me le promets? »

— « Mais pourquoi, mère? »

— « Promets-le, Selena. »

— « D'accord, je le promets, mais c'est ridicule. Mr. Garvin fait ses études de médecine; il t'a peut-être regardée par curiosité professionnelle. »

— « Un docteur? » Les yeux de Cora s'ouvrirent et se fixèrent sur le visage de Selena. Cet homme... un docteur? »

— « Je croyais te l'avoir dit, » fit Selena.

— « Non, tu ne me l'as pas dit. Il n'a rien d'un docteur. Il ressemble à un... un plombier. Tu te souviens du Dr. Hugues. Il était autrement plus distingué. »

— « Mr. Garvin n'est qu'un étudiant. »

— « Mais il a au moins quarante ans, Selena ! »

Il était difficile d'expliquer quoi que ce soit à Cora Shelby, c'est pourquoi Selena en prenait rarement la peine. Depuis la mort de Winnie, c'était elle qui s'occupait de tout dans la maison et qui prenait toutes les décisions. Il y eut une légère trace de ressentiment dans sa voix lorsqu'elle répondit :

— « Il avait toujours voulu devenir médecin. Il avait commencé à l'âge normal. Après la mort de sa femme et de son beau-père... »

— « Ils sont morts ? De quoi ? »

— « Dans un accident. »

— « A-t-il hérité de leurs biens ? »

Selena remit le médicament dans la table de nuit. Elle voulait sortir de la chambre avant que sa mère ne se mît une fois de plus dans un état déplorable. Mais la question comportait une réponse, et cette réponse était présente à son esprit... « *alors, j'ai vendu la boutique et la maison,* » avait expliqué Mr. Garvin.

Selena revint près de sa mère.

— « Ne parle plus maintenant, » dit-elle.

— « Il te plaît, n'est-ce pas ? »

— « Non ! Pas du tout. » répondit Selena. « Ça ne me plaît pas du tout qu'il y ait un étranger dans la maison. Mais puisqu'il est ici, j'essaie de m'en accommoder au mieux. »

— « T'a-t-il fait des avances ? »

— « Bien sûr que non. Pourquoi m'en ferait-il ? »

— « La maison t'appartient, Selena. Quand je serai morte, tout sera à toi : la maison, le mobilier, les bibelots et l'argent. Tu es une Shelby, Selena Tu viens d'une haute lignée. »

— « Mère, je t'en prie ! »

— « J'espère que tu t'en souviendras quand je ne serai plus là. Même s'il m'arrive quelque chose... »

— « S'il t'arrive quelque chose... ? »

— « Je me trompe rarement sur les gens, Selena. Tu le sais. Ne me laisse jamais seule avec cet homme. »

Selena quitta la pièce le visage en feu, les mains tremblantes. Il n'y avait rien de sensé dans les paroles de sa mère ; sa raison se révoltait contre ces insinuations, et pourtant elle sursauta en descendant l'escalier, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit brutalement et que Robert Garvin entra. Par moments, il avait des gestes brusques, comme si un désir de violence se dissimulait au tréfonds de son être. La porte allait se claquer derrière lui, mais se souvenant sans doute de la présence d'un malade, il la retint au dernier moment. Puis il leva la tête.

Le col de sa chemise était dégrafé, son visage et son cou ruisselaient de sueur. Des gouttes tremblotaient à ses sourcils. Il regarda Selena et sourit.

— « Maintenant, il faut que je me mette à la peinture, » commença-t-il. Il se tut soudain en remarquant le visage tendu de Selena. « Qu'y a-t-il, miss Shelby ? Avez-vous des ennuis ? »

Elle ne pouvait pas le regarder en face. *Il n'a rien d'un médecin.* Non, elle ne pouvait p s.

— « Ma mère vient d'avoir une crise, » expliqua-t-elle.

— « Votre mère ? Il faut que j'aille voir. »

Il commença à gravir les marches, mais Selena descendit vers lui et posa sa main sur son bras nu pour le retenir. « Non, n'y allez pas. » Elle retira vite sa main. Le contact de cette chair chaude et vivante la bouleversait ; elle la sentait encore au bout de ses doigts vibrants. « Pas tout de suite, » ajouta-t-elle avec plus de calme. « Elle se repose maintenant. »

— « Il faudra peut-être appeler le docteur ? »

— « Non ! » Selena passa devant lui et entra dans le salon. Elle voulait à tout prix l'éloigner de l'escalier. « Mère n'a voulu se faire soigner par personne depuis que le Dr. Hugues a cessé son activité. Il a été notre médecin pendant trente ans. »

— « Personne ne la soigne ? Absolument personne ? »

— « Si, moi, » dit Selena. « Le Dr. Hugues a laissé une ordonnance. »

— « Mais ce n'est pas une existence pour vous. Vous méritez d'avoir une vie personnelle. Cela me rappelle qu'on m'a donné des billets de faveur pour une pièce, ce soir. Il paraît que ce n'est pas mal. Si vous veniez avec moi ? »

Selena alla à la cheminée. Elle leva les yeux, vit le portrait et pendant un moment elle le fixa distraitement. Quand elle se retourna, Mr. Garvin était si près d'elle qu'elle aurait pu le toucher encore en tendant un peu la main.

— « Je suis désolée, » dit-elle d'une voix lasse, « ce n'est pas possible. Je ne veux pas laisser ma mère seule ce soir. »

— « Alors, allez-y, vous. Ça vous changera les idées. Allez-y seule. »

Il était étrange qu'il fît une telle proposition à Selena quelques minutes seulement après que sa mère lui eut adressé sa mise en garde. Elle sentit une sorte de picotement au bout des doigts, comme un signal d'alarme électrique. Elle s'accouda à la cheminée. Ce contact familier lui fit du bien. Elle tourna la tête et vit le vase de Limoges. Elle posa la main dessus, non plus cette fois pour le remettre en équilibre, mais pour être raffermie par lui. Cette communion avec le passé lui redonnait des forces. Après ce moment de panique, elle se retourna et vit Mr. Garvin qui l'étudiait d'un œil pénétrant.

Et qui attendait sa réponse.

— « Non, merci, Mr. Garvin, » dit-elle d'une voix ferme. « Je ne puis laisser la maison. L'état de ma mère peut empirer. »

Et Mr. Garvin, qui était devenu soudain un objet de mystère, se fit plus mystérieux encore en disant :

— « C'est certain, miss Shelby. »

⁂

Il y avait un intrus dans la place. Après cette journée. Selena ne relâcha jamais sa surveillance. Il n'était pas possible d'ajouter quelque crédit aux appréhensions de Cora, mais il était également hors de question de les oublier. Il lui avait offert de sortir avec lui. Etait-ce un geste d'amitié innocent ou le

prélude à quelque sinistre forfait ? Elle voulut en savoir davantage sur l'accident qui avait coûté la vie à la femme de Mr. Garvin et à son beau-père. Elle y pensa pendant plusieurs jours et alla jusqu'à commencer une lettre adressée à la Chambre de Commerce de Lancaster pour demander des renseignements sur Robert Garvin. Elle déchira la lettre. Son bon sens lui soufflait que c'était sans arrière-pensée qu'un pensionnaire se rendait utile dans une maison difficile à entretenir et plein de prévenances à l'égard d'une malade. Mais le bon sens reçut un coup terrible le jour où Robert Garvin cacha la bouteille de médicament.

Cela se passa huit jours après la tonte du gazon. Fidèle à sa promesse, Selena n'avait jamais laissé sa mère seule avec le pensionnaire. En semaine, c'était relativement facile. Il partait le matin et rentrait tard le soir. Elle pouvait aller faire les courses pendant qu'il n'était pas là. Mais le samedi les complications surgissaient. Mr. Garvin restait à la maison toute la journée ; il étudiait dans sa chambre ou travaillait dans le jardin. Il taillait une haie près du perron, quand Selena sortit. Elle ne pouvait pas éviter cette course : elle avait oublié de poster un chèque pour le paiement des impôts et c'était le dernier jour. Elle ne voulait pas risquer une amende. Il sourit et lui adressa quelques mots au passage. Elle marcha bon pas. Trois cents mètres pour aller, trois cents mètres pour revenir. Combien de temps lui fallut-il ? Bien entendu, il y avait Mrs. Levering au coin de la rue, qui demanda des nouvelles de sa mère, et il fallut faire un saut jusqu'à l'épicerie pour effectuer une petite emplette. Quand Selena revint à la maison, le sécateur était sur une marche. Robert Garvin n'était en vue nulle part.

Elle entra ; le vestibule était vide, la maison silencieuse, et soudain, comme elle gravissait les premiers degrés de l'escalier, le silence se rompit.

— « Non, ne m'approchez pas ! Je ne veux pas ! »

C'était la voix de sa mère, suivie d'un bruit sonore de verre cassé. Selena monta précipitamment et se rua dans la chambre de sa mère pour la trouver, le visage livide et les yeux hagards, fixant Robert Garvin avec horreur. Robert Garvin était tout simplement à genoux, occupé à ramasser les fragments du flacon. Le plus gros morceau, le fond, contenant encore un centimètre de liquide, était en équilibre dans l'une de ses mains. L'autre main allait et venait sur le tapis.

Il leva les yeux et vit Selena.

— « Elle a fait tomber le flacon de ma main, » expliqua-t-il. « Il a heurté le coin de la table. »

— « Selena ! » lança Cora Shelby dans un sanglot. « Tu m'a laissée seule. Il est entré dans ma chambre ! »

Mr. Garvin se leva, les mains pleines de verre cassé, l'air confus.

— « Elle vous a appelée, miss Shelby. Je savais que vous étiez sortie, alors je suis venu. Cela a eu l'air de lui faire un choc. J'ai cru qu'elle avait une crise, alors j'ai pris la fiole. »

— « Il a mis quelque chose dedans ! »

— « Mis quelque chose ? » Mr.

Garvin regarda d'un œil rond la vieille dame dans son fauteuil, puis Selena. « C'est ridicule, » dit-il. « Le bouchon était collé. Je suis allé dans la salle de bains pour faire couler de l'eau chaude dessus. »

— « Il a mis quelque chose dedans ! Je t'ai avertie, Selena. Je ne me trompe jamais sur les gens. J'avais une terrible aversion contre cette femme que Winnie voulait épouser, et elle l'a obligé à se suicider. Je sais ce que veut Mr. Garvin. Il veut se débarrasser de moi. Je le gêne. Regarde ses yeux, Selena ! »

Selena regarda ses yeux. Mais que peuvent dire des yeux ? L'innocent paraît coupable, sous la honte de l'accusation ; le coupable a l'air innocent, l'habitude aidant. Mr. Garvin semblait seulement irrité.

— « Je ferais mieux de mettre ces morceaux de verre à la poubelle, » dit-il. Il alla vers la porte à grands pas puis s'arrêta et, se retournant : « Je suis désolé, Mrs. Shelby, » dit-il. « J'essayais uniquement de me rendre utile. »

Il paraissait sincère. Selena calma sa mère et redescendit au rez-de-chaussée. Cette scène l'avait bouleversée, mais pourtant, Mr. Garvin semblait plein de bonnes intentions. De toute manière, il méritait des excuses. Elle alla voir sur la terrasse, mais il n'y était pas. Elle entra dans la cuisine : personne. Elle sortit par la porte de derrière pour aller voir dans l'arrière-cour : il était peut-être près de la poubelle ; pas de Mr. Garvin. Elle regarda la boîte à ordures un moment, puis souleva le couvercle. Il y avait au fond quelques boîtes à conserves vides, mais aucune trace de verre cassé.

Le samedi suivant, Mr. Garvin et le Limoges disparurent.

Il avait été assez difficile de persuader Mrs. Shelby de ne pas appeler la police après l'incident du flacon de médicament. Mais la disparition de son bibelot le plus précieux était une autre affaire. Il y avait un certain inspecteur Angelo qui s'était montré très compréhensif au moment de la mort de Winnie. Il ne demanda pas mieux que de venir. Il alla voir Mrs. Shelby pour écouter sa version de l'affaire du flacon, puis il descendit au salon et examina l'emplacement du vase, comme si, en étudiant la trace circulaire laissée sur la tablette, il pouvait déceler une piste. Selena lui parla alors de la disparition des morceaux de verre.

L'inspecteur Angelo avait des sourcils très touffus. Ils se rencontraient comme deux chenilles jumelles quand il les fronçait.

— « Vous auriez dû le signaler tout de suite, miss Shelby, » dit-il.

— « Cela m'a paru sans importance, » protesta-t-elle.

— « Miss Shelby, » demanda-t-il, « que savez-vous, au juste, de cet homme ? »

Du moment qu'un personnage officiel lui posait cette question, en la fixant d'un œil aussi sévère, les craintes qu'elle avait dissimulées derrière l'excuse de la maladie de sa mère revêtirent un degré de réalité. Elle avoua qu'elle avait commencé à rédiger une demande de renseignements.

— « ...et puis je l'ai déchirée.

Mes craintes m'ont paru tellement ridicules aussitôt que j'ai essayé de les coucher sur le papier. »

— « Elles le sont probablement, » dit l'inspecteur. « Seulement, il vaut toujours mieux prendre ses précautions. Il arrive tellement de choses... »

Il en arriva en effet. La porte d'entrée s'ouvrit et Mr. Garvin entra. Ce qui frappait tout de suite, c'était le paquet enveloppé d'un journal qu'il tenait sous le bras. Autre fait étonnant, il ne monta pas l'escalier pour regagner sa chambre mais entra directement dans le salon. Il n'était plus qu'à un mètre de la cheminée quand il leva les yeux et aperçut Selena en compagnie de l'inspecteur Angelo. Selena présenta les deux hommes. Il y eut un moment de gêne, puis Mr. Garvin ôta tranquillement le journal du paquet et remit le vase de Limoges sur la cheminée.

— « Je suis désolé, miss Shelby, de vous avoir causé tant de soucis mais j'ai un ami antiquaire. Il voulait voir votre vase. »

C'était plus que l'inspecteur Angelo n'en pouvait supporter.

— « Avez-vous l'habitude de vous approprier ainsi le bien d'autrui ? » demanda-t-il.

Le regard de Mr. Garvin glissa vers Selena.

— « Pas du tout, » dit-il enfin. « Je ne croyais pas que... Mais, dites, êtes-vous ici à cause de moi ? »

— « En général, on prévient la police quand un vol a été commis. »

— « Mais je n'ai rien volé ! »

C'était vrai. Obéissant à une suggestion de l'inspecteur, Selena examina le vase ; c'était bien le même.

— « Que se passe-t-il ? » demanda Mr. Garvin. « De quoi me soupçonne-t-on ? »

— « Qu'avez-vous fait du flacon brisé ? » demanda l'inspecteur.

— « Le flacon brisé ? » Le sang monta au visage de Mr. Garvin. « Alors c'est ça ! La vieille s'en prend encore à moi. Que vous a-t-elle raconté ? Que j'ai essayé de l'empoisonner ? »

— « Vous le niez ? » demanda l'inspecteur.

Mr. Garvin sembla un moment désarçonné ; il se tourna vers Selena comme pour quêter un encouragement, mais il ne vit dans son regard que le doute et la crainte.

— « Miss Shelby, » dit-il. « Je crois que vous seriez plus heureuse si j'allais vivre ailleurs. »

Il n'attendit pas d'autres questions. Il fit volte-face et monta l'escalier à grand bruit.

Selena ne revit Mr. Garvin qu'une fois. Ce fut après le départ de l'inspecteur. Elle avait eu le temps de dire à sa mère que tout allait bien et que Mr. Garvin s'en allait. En sortant de la chambre, elle le trouva qui attendait sur le palier. Sa valise était posée à côté de lui. il tenait son panama à la main. Pendant un moment, il eut exactement la même apparence qu'un mois plus tôt, mais ce n'était pas le même homme. Il avait changé du tout au tout et Selena s'en aperçut avant même qu'il ouvrît la bouche.

— « Il faut que je vous explique quelque chose avant de partir, » dit-il. « Je n'ai pas pu le faire de-

vant le policier, mais il le faut maintenant, Selena. » Il utilisa son prénom pour la première fois. « Je ne suis ni un voleur ni un assassin, croyez-moi... »

— « Je vous en prie, Mr. Garvin... » commença-t-elle.

— « Non, ne redevenez pas une Winfeld-Shelby — pas tout de suite. Votre éducation et vos manières sont les meilleures du monde, je le sais, mais votre vue est courte. C'est compréhensible, je suppose. La lumière ne perce pas facilement dans un mausolée.

Elle voulut s'écarter de lui. Elle en avait assez de toutes ces arguties ; elle avait eu suffisamment de mal à convaincre sa mère. Mais elle ne pouvait plus bouger. Il ne la touchait pas et pourtant il la forçait à rester devant lui.

« Vous seriez beaucoup mieux dans une de ces boîtes de stuc que vous méprisez tant, » ajouta-t-il, « mais vous ne pouvez pas quitter votre mère, n'est-ce pas ? Elle pourrait être victime d'une crise et avoir besoin d'un médicament. » Il fourra une main dans la poche de sa veste et sortit un morceau de papier chiffonné qu'il mit dans la main de Selena. « La prochaine fois qu'elle aura besoin d'un nouveau flacon, économisez votre argent et emplissez-le vous-même. Vous n'aurez besoin que d'un peu d'eau, de sucre, et d'un colorant végétal...

» Qu'y a-t-il, Selena ? Vous ne voulez pas lire ? Vous ne voulez pas savoir pourquoi votre mère m'a fait tomber le flacon des mains — pourquoi elle ne veut pas qu'un médecin la voie ? Elle avait peur que j'en sache assez pour me rendre compte de ce que vous ne verriez jamais. Elle n'est pas malade, Selena. Cette femme est diabolique... »

— « Mr. Garvin, » haleta Selena, « en voilà assez ! »

Ce fut tout ce qu'elle put dire. Il lui lança les paroles en plein visage et elle les niait mentalement aussitôt.

— « Assez ? Que se passe-t-il, Selena ? Avez-vous peur de la vérité ? Votre mère est une simulatrice diabolique, voilà ce que je vous disais. » Sa voix montait ; elle devait atteindre la chambre de la mère. Il vit une prière muette dans les yeux de Selena, mais il cria plus fort encore : « M'entendez-vous, Mrs. Shelby ? Je ne sais pas pourquoi votre fils s'est tué, mais je suis sûr que c'était la seule façon pour lui de sortir de la maison !... Selena !... »

Elle voulut partir en direction de sa chambre. Il y avait un tremblement de terre sur le palier et, quand le monde entre en convulsion, on cherche un abri. Mais il la prit par le bras et l'obligea à écouter.

« C'est pour cela que le flacon de médicament n'était pas dans la poubelle, » dit-il. « Non pas que j'aie eu peur que vous trouviez des traces de poison, mais parce que j'étais certain de ce qu'un pharmacien y trouverait. De même que je n'avais aucun doute sur les conclusions d'un antiquaire à propos du vase de porcelaine. »

Selena se retourna lentement et lui fit face. Au milieu du séisme et des décombres, il restait étonnamment distinct.

— « Le vase de Limoges ? » chuchota-t-elle.

— « Non, Selena. Le petit vase de pacotille que grand-maman Winfield a tenu dans ses mains durant tout le voyage, depuis Louisville, Kentucky. Parce que grand-papa Winfield a dû le lui acheter dans une vente aux enchères de campagne et le lui donner avec tout son amour, et parce qu'il a assumé ainsi une valeur incalculable à ses yeux comme il est normal chez une femme. Mais ce n'est pas du Limoges, Selena. Je m'en suis aperçu dès le premier jour. Ma femme s'était entichée de céramiques anciennes. Nous n'avons pas pu nous en offrir beaucoup, mais elle me traînait dans toutes les ventes et chez les antiquaires. »

La voix de Mr. Garvin s'éteignit comme si quelqu'un avait coupé le son. Ses lèvres continuèrent à se mouvoir, mais il tremblait lui aussi, maintenant. C'était le tremblement de terre. Le terrible tremblement de terre.

— « Non ! » s'écria Selena. « Je ne vous crois pas ! »

— « Alors, venez trouver l'antiquaire avec moi. »

— « Non ! Vous mentez, Mr. Garvin. Sortez de cette maison, vous la salissez, vous nous avilissez tous. »

— « Non, Selena... »

— « Vous m'ôtez toute raison de vivre ! »

— « Selena... non ! C'est votre vie qui a de la valeur, ce n'est pas cette vieille potiche ! »

Elle se libéra de son étreinte. Il mentait. Il le fallait. Il avait provoqué le tremblement de terre qui détruisait tout ce qui était beau et digne — papa dans son vieux fauteuil de cuir, Winnie gai et rieur quand il peignait dans le jardin, le Limoges...

« D'accord ! » cria-t-il. « Si vous voulez rester à pourrir dans cette baraque, ça vous regarde ! J'essayais de vous aider à en sortir, mais ce n'est pas possible. C'est vous qui êtes une infirme, ce n'est pas votre mère. »

Il pivota sur place, avec la violence qui lui était coutumière, et c'est alors que Selena vit ce qui n'allait pas. Pendant une fraction de seconde, le tremblement de terre s'arrêta et tout devint clair. Robert Garvin s'en allait. Elle cria :

— « Robert... attention ! »

Il avait oublié sa valise et sa colère était trop forte pour qu'il eût pu s'en apercevoir à temps. Pendant un moment, il eut l'air de s'immobiliser dans l'espace, comme un homme surpris qui se ravise au bord du plongeoir. Mais il ne pouvait pas changer d'avis, son élan était trop grand ; son bras battit l'air follement et il plongea la tête la première dans l'escalier. Il n'émit même pas le moindre son. Quand Selena arriva près de lui, il gisait au pied des marches ; la tête pendait en arrière, grotesque. Selena tomba à genoux à côté de lui.

« Robert... » Il ne pouvait pas répondre. « Oh ! Robert ! »

Elle se pencha en avant et appuya tendrement sa joue contre la sienne ; mais il ne sentait plus rien.

⁂

Le dernier intrus était enfin parti. La maison appartenait de nouveau à Selena, mais elle ne serait

jamais plus la même ; elle avait été foulée aux pieds par des policiers et des brancardiers : la violence l'avait souillée. Tous les bons souvenirs avaient disparu, tous les jours heureux aussi. Elle ferma la porte d'entrée à clé et parcourut les salon à pas lents. Pendant un long moment elle considéra le portrait au-dessus de la cheminée.

— « Selena... »

Sa mère l'appelait d'en haut. Selena l'entendit mais ne bougea pas.

« Selena, mon médicament ! »

Selena marcha jusqu'à la cheminée et saisit ce qui avait été autrefois le vase de Limoges. Elle le tint à bout de bras pendant quelques secondes, comme si elle hésitait ; puis, de toutes ses forces, elle le précipita sur les briques de l'âtre.

« Selena... ! »

Il y avait d'autres reliques sur la cheminée ; la boîte à épingles de Wedgewood l'encrier de cristal, le chien en porcelaine.

« Selena, que fais-tu ? »

Tout était en mille morceaux, maintenant. Selena se retourna et vit sa mère au pied de l'escalier. Elle vacillait légèrement ; soudain, elle se cramponna d'une main au montant soutenant la rampe. Elle était exactement à l'endroit où Robert Garvin était mort.

« Selena, qu'y a-t-il ? Tu ne crois pas ce que cet horrible Garvin t'a dit, n'est-ce pas ? C'est un tissu de mensonges, tu le sais bien. Rien que des mensonges ! »

Selena ne répondit pas.

« Tu n'es pas venue quand je t'ai appelée, Selena, et j'avais besoin de toi. Ce n'est pas gentil après ce que j'ai fait pour toi. Les policiers avaient des soupçons. Ils croyaient que tu avais poussé Mr. Garvin en bas de l'escalier, mais j'ai menti pour te sauver. Je leur ai dit que j'étais certaine que tu ne l'avais pas fait, parce que j'avais roulé ma chaise sur le palier et que je l'avais vu tomber. Mais ce n'est pas vrai, Selena. Je n'ai rien vu. J'ai même l'impression que tu l'as bel et bien poussé... »

La voix de Cora Shelby était un vague ronron au pied de l'escalier, une mélopée qui mettait les nerfs à fleur de peau.

« A mon avis, tu as très bien pu le tuer, Selena, mais je t'ai protégée. »

Encore une relique à supprimer... Selena considéra les morceaux gisant dans l'âtre ; quand elle releva le front, elle souriait. Mais ce n'était pas le même sourire que sur le portrait.

Elle avança lentement vers l'escalier.

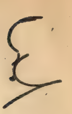
— « Oui, tu as raison, » dit-elle, « toi qui as toujours des intuitions sur les gens. Tu as raison, je suis tout à fait capable de tuer... »

Traduit par Stéphane Rouvre.
Titre original : The deadly guest.



Deux femmes, deux victimes

par DONALD HONIG



Malgré les apparences, on peut dire que la nouvelle qui suit est une touchante, émouvante histoire d'amour. Mais les histoires d'amour ne sont pas toujours recommandables.

La nuit commençait à tomber quand le jeune homme arrivait, remontant lentement l'allée dallée qui menait à l'austère demeure ancestrale aux pignons multiples et dont les lucarnes ne s'ouvraient jamais à la lumière. Il se frayait un chemin entre les mauvaises herbes qui poussaient dru, là où autrefois s'étalait une pelouse bien entretenue, puis il disparaissait de l'autre côté d'une porte massive aux ornements de fer forgé ; il ressortait deux heures plus tard, et s'éloignait de la même démarche, absorbé dans ses pensées, l'air un peu égaré.

Que ce jeune homme vînt si souvent, voilà qui semblait peu naturel, bizarre même. Bien entendu, les voisins n'avaient aucun espoir d'émailler leur conversation de propos médisants : la vieille dame avait quatre-vingts ans bien sonnés, et par conséquent, elle était hors d'atteinte de la calomnie et de la suspicion. Au bout de quelques mois, les voisins cessèrent de s'étonner. Ils regardèrent le jeune homme arriver de son pas lent et solennel, et cette visite quotidienne fit bientôt partie des rites quotidiens et insipides de la vie du quartier. Le jeune homme, bien que sa silhouette fût désormais familière, demeurait un étranger ; il marchait tête baissée, les bras ballants, et ne parlait à personne.

Le jeune homme et la vieille dame s'installaient dans le salon, avec, entre eux, le lampadaire unique qui projetait des ombres étranges sur les murs et sur le plafond.

— « C'est votre démarche, » dit un soir Mrs. Coombs de sa voix aux inflexions un peu sèches, « votre façon de marcher. Et puis, quand vous êtes venu pour la première fois jusqu'au perron, lorsque je vous ai appelé ... j'ai pu me rendre compte à quel point cette ressemblance était frappante. Les yeux surtout. Je me suis dit : « Les yeux de Robert sont revenus dans le visage de ce garçon. »

— « Vous l'aimiez beaucoup ? » demanda Vincent.

— « Oh ! oui, » dit Mrs. Coombs d'une voix qui se brisa et devint à peine perceptible. « Il y a si longtemps de cela. Il est mort quelques jours avant notre mariage, dans cette pièce. Il avait exactement votre âge. »

— « Comment est-il mort ? »

— « Subitement. »

— « Et vous n'avez jamais cessé de l'aimer ? »

Elle secoua la tête, en fixant sur lui de grands yeux où flottait une ombre mystérieuse.

— « Vous ne pouvez pas savoir

ce qu'il était pour moi, » dit-elle. « Je l'aimais tant ! »

Il la regarda, éprouvant la même exaltation que s'il avait écarté un rideau épais et inviolable pour découvrir une Juliette vénérable et éplorée. « Je ressemble à l'homme qu'elle a aimé il y a plus d'un demi-siècle, et qu'elle n'a jamais oublié ni cessé d'aimer, » pensait-il. Il se remémora la photographie qu'elle lui avait montrée avec fierté. Cette femme avait été très belle, d'une beauté fascinante et éclatante. Et maintenant, elle était si vieille, si vieille, qu'il ne restait plus rien de ce qu'elle avait été autrefois. C'était comme si deux personnes différentes avaient été issues de la même âme.

Et parce que la vieille dame le lui avait demandé, et aussi parce qu'il éprouvait l'impression de participer, d'une manière ou d'une autre, à une idylle grise et tragique qui s'était ébauchée dans un autre siècle, il était revenu dans cette vieille maison sombre, aux multiples pignons.

⁂

L'inspecteur Joe McKenna, du quartier de Capstone, prit la communication et comme il connaissait la maison et avait toujours été intrigué par la vieille dame solitaire qui l'occupait, il décida de se rendre lui-même sur les lieux.

Une voisine avait découvert la vieille dame, gisant dans le salon, le visage contre le tapis. La voisine s'était agenouillée et, ayant retourné le corps, elle avait vu la vieille face fanée et ridée ; elle l'avait replacé comme elle l'avait trouvé et était sortie précipitamment pour téléphoner en se disant : *Pour la première fois depuis des années, sa lumière ne s'est pas allumée à huit heures, et j'ai vu ainsi qu'il s'était passé quelque chose d'anormal.* Elle tirait de ses réflexions un certain plaisir et se félicitait de la justesse de ses déductions. Cette voisine s'était beaucoup inquiétée au sujet de la vieille dame qui vivait seule dans la grotesque maison à trois étages, ressemblant à quelque relique ancienne et obstinée. Cette inquiétude était maintenant à son terme; et la voisine ressentait une sorte de soulagement ; on allait pouvoir abattre cette sinistre demeure qui détonnait tant à Capstone. « Elle fait l'effet d'un drap mortuaire ici, » avait dit un habitant du quartier à propos de cette maison qui jetait une note funèbre dans une rue coquette et pimpante.

Tout en pilotant sa voiture dans les rues paisibles pour se rendre à la maison, McKenna avait le sentiment que quelque chose n'était pas normal dans cette affaire ; à partir du moment où c'était dans cette maison que l'événement s'était produit, il ne pouvait s'agir que de quelque chose d'extraordinaire, car la maison elle-même qui semblait avoir défié les attaques du temps, était anormale comme un être qui a survécu à une époque surannée. En s'engageant dans la rue, il vit les gens amassés autour de la maison. La demeure se dressait, seule, hautaine, au-dessus de la chaussée en pente, à l'endroit où la rue commençait à redescendre pour ressortir de Capstone. Les mauvaises herbes croissaient tout autour com-

me les squelettes d'anciens gardes du corps, et un vieil arbre mort inclinait son tronc énorme derrière la grille. La vieille femme avait vécu là toute seule pendant plus de soixante ans, lointaine et réticente, faisant figure d'une énigme vivante aux yeux de ses voisins qui avaient depuis longtemps cessé de s'interroger sur son histoire. De temps à autre, McKenna la voyait installée derrière les vitres de la véranda, les yeux fixés sur les herbes sauvages. Elle avait tout près de quatre-vingt-dix ans, pensait-il. Elle était assise dans un rocking-chair au dossier imposant qui contrastait avec son corps menu et osseux enveloppé dans un châle. Elle semblait s'être évadée du monde de la vie et du bruit pour se retrancher dans cette parodie d'existence, ratatinée sur elle-même, fixant de ses yeux morts les choses et les êtres qui l'entouraient.

McKenna mit pied à terre et claqua la portière de sa voiture. Puis il fit le tour du véhicule, repoussant son chapeau loin en arrière.

— « Oui, c'est ici, Joe, » lui dit l'un des badauds.

— « Ah ! oui ? » dit McKenna sans regarder l'homme, sans regarder personne. (Il n'aimait pas qu'on l'appelle Joe ni qu'on se montre familier à son égard, mais depuis vingt ans qu'il exerçait à Capstone, il avait fini par s'y habituer.) Il se fraya un chemin parmi eux et s'engagea dans l'allée dallée qui s'incurvait au milieu des herbes folles. Un policier était debout à la porte, avec une femme.

— « Voici Mrs. Margen, » dit le policier. « C'est elle qui l'a trouvée. »

— « Je me doutais de quelque chose, » dit Mrs. Margen d'un ton volubile, « parce qu'elle n'a pas allumé sa lampe hier soir. C'est pour cela que j'ai voulu aller voir ce matin. Mon mari m'avait dit de rester tranquille... »

— « Où est Mrs. Coombs ? » demanda McKenna.

— « Dans le salon, » dit le policier.

McKenna entra seul. Au moment même où il franchit le seuil, il éprouva une sensation étrange ; il avait l'impression d'être un intrus ; il lui fallut résister au désir de tourner les talons et d'aller voir si le monde extérieur était toujours dans le présent, si les gens et les maisons de la rue étaient encore là comme il les avait laissés. Ses yeux fouillèrent avec une curiosité prudente les pièces du rez-de-chaussée. Tout était vieux, suranné, avec cette fierté hautaine et agressive des choses qui ont fleuri à une autre époque. Les chaises étaient droites et raides, les tapis passés, les fenêtres masquées de draperies aux couleurs fanées, le mobilier massif et désuet et les lustres démodés. L'air lui-même appartenait à une autre époque, et, à force d'être respiré, il semblait gris et sentait le moisi.

Elle gisait sur le tapis au milieu du salon, face contre terre, toute petite, l'air minable, comme une poupée de chiffons que l'on a jetée et abandonnée. Il alla jusqu'à elle, s'agenouilla et la retourna doucement. Il considéra ce visage mort et flasque, la bouche rétrécie et muette. Puis il la souleva, la

main calée contre l'épaule osseuse de la vieille femme, et il la regarda longtemps.

⁂

Une heure plus tard, McKenna était assis au commissariat, dans une petite pièce aux murs nus, à peine meublée d'un bureau, de deux chaises en bois et d'une rangée de classeurs d'acier. Il parlait à l'inspecteur Boland, homme trapu et lourd aux traits ingrats.

— « On avait fini par dire dans le quartier que cette maison attendait un meurtrier, » dit McKenna en se renversant sur le dossier de sa chaise, les yeux fixés sur le bureau blanc. « Cette plaisanterie s'est avérée exacte et il n'y a plus là de quoi trouver matière à rire. On l'a frappée sur la tête avec un objet quelconque, suffisamment fort pour la tuer. J'ai trouvé une paire de ciseaux sur une chaise. A mon avis, elle a dû essayer de se défendre mais à son âge, elle n'avait guère de chances de s'en tirer. »

— « Hier soir ? » demanda Boland.

— « Oui, entre huit heures et minuit, probablement. Ce qui me tracasse en ce moment, n'est pas de savoir *qui*, mais *pourquoi*. J'ai retrouvé dans cette pièce près de quatre-vingt-dix dollars et la vieille dame portait à son doigt un diamant qui valait largement une Chrysler neuve. Le vol n'est donc pas le mobile du crime. »

— « Peut-être l'agresseur a-t-il pris peur et s'est-il enfui sans avoir pu rafler tout le... »

— « Non, certainement pas, » dit tranquillement McKenna, l'air absorbé.

— « Quelquefois, ils tuent sans raison, » dit Boland d'une voix dure qui s'alliait parfaitement à l'aspect de son visage aux traits agressifs.

— « Non, » dit McKenna. « On ne tue jamais sans raison. Cette raison peut paraître stupide, dépourvue de sens, et c'est sans doute le cas pour celle-ci. Mais elle a sa propre logique. Les gens réagissent toujours logiquement, selon leur tempérament, bien entendu. Nous allons bientôt avoir le rapport sur les empreintes, mais je crois savoir qui c'était. Les voisins m'on dit qu'il y avait un jeune homme du quartier qui venait voir la vieille dame régulièrement ; il s'appelle Vincent Peterson. D'après eux, il passait devant cette demeure tous les jours en revenant de son travail ; il y a un an environ, il a commencé à saluer la vieille dame, et il a fini par venir chez elle tous les soirs pour y passer quelques heures. Ils disent qu'il était la seule personne qu'elle fréquentait. »

— « Est-il venu hier soir ? »

— « Oui. »

— « Bien, » dit Boland d'une voix dure, impitoyable. « Il en voulait à son argent. Il essayait de la persuader de tout lui laisser. Elle n'a pas accepté. Ils se sont querellés ; il a perdu la tête et... »

— « Non, » dit McKenna en secouant la tête. « Certainement pas. L'argent laisse toujours une odeur, mais pas ici. Il s'agit d'autre chose. »

— « Je vois, » dit Boland, « vous allez encore échafauder une de vos théories favorites. »

McKenna sourit. « Oui, » dit-il, « je crois savoir. Je me suis ren-

seigné dans le quartier et il semble que ce garçon soit un peu bizarre. Il n'avait pas d'amis véritables. Il vivait seul et ne se confiait à personne. »

— « Quel âge ? »

— « Vingt et un ans. Extrêmement timide. Et hypersensible, semble-t-il. D'une sensibilité morbide. »

— « Pourquoi morbide ? »

— « C'est bien le mot qui convient, d'après ce qu'on m'a dit de lui, de sa façon de marcher, de vous regarder ou de fuir votre regard. »

— « Un cinglé, quoi, » lâcha Boland.

— « Eh bien, » dit pensivement McKenna, essayant de préciser sa pensée, « peut-être. En tout cas, il a l'air triste. Malheureux. »

— « Et il l'a tuée. »

— « Oui, pour une raison qu'il est seul à ne pas ignorer, il l'a tuée. Et il le reconnaîtra sans difficulté quand nous l'aurons arrêté. Il avouera son crime. Mais je veux savoir pourquoi. C'est là qu'est tout le mystère. »

Il savait qu'Emily Coombs n'avait pas de famille, pas d'amis, personne — uniquement, semblait-il, ce jeune homme qui, d'après McKenna, l'avait assassinée. Les parents de Vincent Paterson ne purent rien dire à McKenna des relations du jeune homme avec la vieille dame. En fait, ils n'étaient même pas au courant de cette amitié. Ils savaient qu'il allait quelque part le soir, mais il n'avait jamais voulu dire où. Une photographie de Vincent que l'on montra à McKenna révéla une figure maigre, pâle, triste, aux lèvres épaisses et boudeuses et aux yeux perçants, presque hostiles.

Dans le petit cercle des connaissances du jeune homme, McKenna apprit que Vincent n'avait jamais réussi à éveiller l'intérêt d'aucune jeune fille (malgré de nombreux essais, très poussés parfois, semblait-il).

— « Il était trop timide, » dit l'un des camarades d'école de Vincent à McKenna. « Il ne pouvait pas ouvrir la bouche. Il restait toujours silencieux, les yeux baissés. »

— « Je suppose que vous lui en avez fait voir de toutes les couleurs. »

Le jeune homme haussa les épaules et dit d'une voix humble :

— Evidemment, mais vous savez comment ça se passe. Dès qu'il y a un faible dans un groupe, tout le monde s'acharne contre lui »

Tous les gens qui avaient connu Vincent dirent la même chose. Apparemment, il s'était lassé de toutes ces rebuffades, et n'avait plus adressé la parole à personne. Le petit cercle de ses relations, qu'il avait fui de toutes ses forces, ne savait rien de sa vie au cours des dernières années.

Vincent était sorti la veille au soir à l'heure habituelle ; la voisine de Mrs. Coombs l'avait vu monter les marches du perron et pénétrer dans la maison. Il n'était pas ressorti. Aucun des voisins n'avait entendu quoi que ce soit d'anormal au cours de la soirée. Rien n'avait suggéré que quelque chose d'insolite se fût passé dans la vieille demeure. Simplement, la lumière ne s'était pas allumée à huit heures.

McKenna retourna dans la maison ce soir-là et y pénétra avec l'une des clefs qu'il y avait trouvées. Il alluma une lumière et entra dans le salon. Il resta immobile dans la pénombre menaçante, les lèvres serrées, attentif, s'efforçant de ne rien tirer de ce silence, mais uniquement d'y participer, et de savoir.

Il fit quelques pas sur le tapis, les yeux fixés sur quelque chose qui se trouvait sur la table. C'était une vieille photographie. Il la prit. C'était l'effigie d'une jeune femme très belle, au sourire timide. La photo était très vieille, le papier jauni et fragile ; des plis l'entaillaient profondément. D'après le genre de la coiffure et la coupe des vêtements, McKenna estima que ce portrait devait dater de la fin du siècle dernier. Il avait été pris dans un studio, avec un fond conventionnel d'arbres, de nuages et d'oiseaux immobiles.

Il considéra un moment ce visage d'une beauté irréprochable qu'éclairait un timide sourire à peine ébauché. La femme avait une vingtaine d'années. Ses longs cheveux blonds retombaient à profusion sur ses épaules. Au bout d'un certain temps, il eut l'impression que le visage se transformait imperceptiblement, mais de façon tangible. Les lèvres semblaient s'écarter, non plus uniquement dans un sourire, mais dans l'expression d'un amour profond, énigmatique, et pourtant plein de retenue — un amour évanoui, peut-être, ou inaccessible. Une lueur triste s'allumait au fond de ses yeux angéliques et McKenna sentit naître au fond de son cœur l'impression poignante que ce regard l'atteignait malgré le vide des années, et le pénétrait au plus profond de son être. L'énigme que posait cette femme serait-elle jamais résolue ?

Il retourna la photographie. Sur le verso, en caractères fins et démodés, une main avait écrit avec soin : « *Notre Emily* - 1891 ».

⁂

— « Ainsi, elle a été autrefois une très belle femme, » dit McKenna. « Je ne suis pas un enfant, et j'en ai vu de tous les genres, mais cette femme était vraiment à part. Si j'avais vu un visage comme celui-là quand j'étais plus jeune, je ne serais pas célibataire aujourd'hui. Et dire que cette vieille, vieille femme a pu être ainsi autrefois !

— « On en est tous là, » remarqua Boland.

— « Pardon ? »

— « Nous vieillissons tous. »

— « Bien sûr, mais avec soixante ans d'écart, l'effet est vraiment saisissant. »

— « Pas de nouvelles de Peterson ? » demanda Boland.

— « Non. »

— « Et l'arme du crime ? »

— « Rien de neuf, » répondit McKenna.

— « Qu'est-ce que c'était à votre avis ? »

— « Ce pouvait être n'importe quoi. Il n'en fallait pas beaucoup pour tuer cette vieille femme. J'ai demandé une perquisition complète de la maison pour demain. »

— « Où est Peterson, d'après vous ? »

— « On ne sait jamais avec des

gens de cet acabit, » dit McKenna. « Peut-être est-il en route pour la Californie, à moins qu'il ne se cache dans sa cave. »

— « Il est peut-être parti pour la Californie, mais il n'est pas dans sa cave, » répliqua Boland sèchement. « Nous y sommes allés voir. »

— « J'ai comme l'impression qu'il va revenir. »

— « Ne nourrissez surtout pas cette illusion, » dit Boland. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « La photo, » dit McKenna. Il la tenait entre le pouce et l'index et l'étudiait d'un regard perçant. Il se renversa dans son fauteuil pivotant, en proie à une profonde méditation. Ses pensées, d'abord vagues, comme des lambeaux d'abstraction, prirent forme peu à peu et s'imposèrent à lui, non pas sous la forme d'idées, mais plutôt comme une sorte d'espoir obscur et mystérieux qui refusait pourtant de se formuler complètement, et demeurait embryonnaire. Vincent Peterson était venu chez la vieille femme au début de la soirée. Quelques heures plus tard, il l'avait assassinée. Pour une certaine raison, une raison étrange et baroque qui n'était sans doute pas en rapport avec le mobile qui l'avait poussé à venir dans cette demeure la première fois, il l'avait frappée et tuée. Et puis, il avait disparu complètement et le lieu de sa cachette était aussi mystérieux que le motif de son acte. McKenna posa la photo sur la table et coula vers Boland un regard aigu.

— « Vous voulez que je vous fasse part de ma théorie ? » demanda-t-il.

— « Quelle est-elle ? »

McKenna se pencha en avant, s'accouda au bureau, et resta les yeux fixés sur le portrait tout en parlant :

— « Pour lui, la vieille dame avait tué la femme représentée sur la photo... en vieillissant, elle avait détruit la beauté de ce visage dont il était tombé amoureux. »

— « Il était tombé amoureux d'un portrait ? » demanda Boland d'une voix goguenarde.

— « Exactement. La vieille dame avait dû le lui montrer au cours d'une de leurs conversations, avec une grande fierté d'ailleurs. C'était un garçon solitaire et sensible. La femme du portrait a représenté pour lui quelque chose d'idéal, quelque chose d'absolu. Elle ne pourrait jamais le repousser ni le blesser ; jamais elle ne se moquerait de lui comme les autres femmes. Il l'a donc aimée. C'était une liaison idéale, mais une condition manquait à son bonheur. Cette femme n'était plus là, et si elle n'était plus là, c'était parce que la vieille dame l'avait détruite. C'est tout ce qu'il savait, tout ce qui l'intéressait. »

— « C'est une histoire de fou, » dit Boland.

— « Peut-être, » reconnut McKenna. Il se leva et glissa la photographie dans la poche de sa veste.

Il sortit du commissariat et gagna le parking situé non loin de là ; il prit place dans sa voiture et partit. Il tourna dans les rues obscures et silencieuses, absorbé par son idée. McKenna était intrigué et surexcité comme si cette solution excluait à elle seule toutes

les autres. Un jeune homme comme celui-là, solitaire et repoussé par tout le monde pouvait trouver quelque chose qui ressemblait à de l'amour — même dans une photographie. Un jeune homme comme celui-là pouvait être hypnotisé par la beauté de ce visage, la beauté dont avait bénéficié autrefois la vieille dame... et qui s'était évanouie avec les ans. Et un jeune homme comme celui-là, se disait McKenna, n'avait sans doute pas été capable d'établir la différence entre l'effet naturel de la vieillesse et la destruction volontaire de la beauté, tant la naissance de cet amour hypnotique avait été soudaine.

Il arrêta la voiture devant la maison, descendit, remonta l'allée dallée, escalada les marches du perron et entra dans la demeure plongée dans l'obscurité. Il referma la porte sans bruit et resta un moment debout dans le noir, dans le silence lourd et menaçant. Puis il avança de quelques pas et alluma l une des lampes. Les ombres s'élevèrent autour de lui comme des flammes obscures et sans vie et projetèrent sur les murs des silhouettes sinistres. *Personne ne l'a vu partir,* se dit-il. *Bien entendu, il a pu passer inaperçu. Mais pourquoi ne serait-il pas resté ? Après tout, nous ne sommes plus à un illogisme près.*

Il commença à gravir l'escalier, le bruit de ses pas étouffé par le tapis qui recouvrait les marches. La nuit fut bientôt complète autour de lui. Il atteignit le second étage et s'arrêta, debout sur le palier, enveloppé par une obscurité de tombeau ; il régnait là une odeur de renfermé, de mobilier mal entretenu et aussi de quelque chose d'autre qui vint le frapper, l'œil aux aguets, l'oreille tendue.

McKenna avança encore d'un pas et chercha à tâtons un interrupteur. Sa main tendue ne trouva rien. Il resta immobile, attentif aux bruits de sa respiration, puis il se rendit compte que son souffle avait un rythme particulier ; il était trop rapide ; et c'est alors qu'il comprit qu'il n'y avait pas que le sien. Il y avait quelqu'un tout près, dans le noir, immobile et silencieux, mise à part la respiration ; quelqu'un qui attendait, sur le qui-vive ; McKenna distinguait même le léger sifflement qui accompagnait chaque expiration. Il se tourna lentement, essayant de percer les ténèbres ; il écouta ce souffle tendu, aussi lointain qu'une houle légère, mais cependant aussi proche et aussi intime que le sien. Puis il n'entendit plus rien et McKenna fut certain alors qu'il devait regarder dans la bonne direction. Il commença à marcher lentement, les yeux écarquillés. La maison semblait énorme maintenant et gonflée de menaces inconnues.

— « Qui est là ? » demanda-t-il d'une voix sans timbre, qui mourut aussitôt dans l'obscurité intense.

Quelque chose se déplaçait ; il en eut l'intuition, avant même de l'entendre ; quelque chose de rapide et de désespéré, comme une bête surprise dans son trou qui détale poussée par son instinct et par son épouvante. On montait le dernier étage sans bruit, à toute allure. McKenna se lança sur les traces du fuyard ; il gravit les marches quatre à quatre, puis s'immobilisa sur le dernier palier car l'au-

tre s'était arrêté lui aussi, l'œil aux aguets, sans doute dangereux maintenant.

— « Peterson, » dit McKenna en portant la main à sa poche. Il en sortit un sachet d'allumettes et en craqua une prestement ; la petite fleur de feu lança une lueur jaune dans le noir, puis l'allumette se mit à brûler régulièrement. McKenna suivit lentement la flamme vacillante. Juste au moment où elle achevait de se consumer, il aperçut le visage. Il était contre le mur, près de lui ; les yeux le regardaient d'un air furieux, désespéré, fantomatique, comme désincarnés dans la lumière mourante. L'allumette se tordit et s'éteignit. Ils se regardaient dans le noir, face à face, et pourtant chacun était invisible aux yeux de l'autre.

— « Que faites-vous, Vincent ? » demanda McKenna.

— « Je suis debout, adossé au mur, » dit Peterson d'une voix tranquille.

— « Qu'est-il arrivé à Emily ? »

— « Mrs. Coombs est morte. »

— « De quoi est-elle morte ? »

— « Pourquoi ne partez-vous pas ? »

— « Vous l'avez tuée, n'est-ce pas ? »

— « Allez-vous-en. Vous ne me croirez jamais. Personne ne me croira jamais. »

— « Je sais pourquoi vous l'avez tuée. Vincent. »

— « C'est un accident. Elle s'est cognée la tête sur la chaise. »

— « Mais c'est vous qui l'y avez poussée ? »

— « Je ne pouvais pas faire autrement. Elle s'était jetée sur moi avec des ciseaux. »

— « Pourquoi ? Vous l'aviez menacée ? »

— « Non. Elle m'avait pris pour un autre. »

— « La vieille dame a essayé de vous tuer ? Bizarre ! Maintenant, vous feriez mieux de sortir de là. »

— « Qui êtes-vous ? »

— « Je suis inspecteur de police. »

— « Allez-vous-en. Laissez-moi tranquille, » dit Peterson.

McKenna écouta le souffle lent et tendu.

— « Je veux que vous veniez avec moi, Vincent, » dit-il. « Je sais pourquoi vous l'avez tuée. Allez, en route. »

Pas de réponse. McKenna avança d'un pas vers lui ; puis il s'immobilisa. *Il a quelque chose dans la main*, l'avertit son instinct. Il craqua une seconde allumette et la leva bien haut. Il vit Vincent debout contre le mur, devant une porte fermée. Le jeune homme n'avait pas peur. Il n'y avait dans son regard aucune humilité, aucune lueur démentielle ; il semblait hostile, hargneux, et fixait un œil rond sur le policier. McKenna vit dans sa main un chandelier, à l'envers, la base plate prête à frapper.

— « Pourquoi ne partez-vous pas ? » demanda Vincent.

— « Je veux que vous veniez avec moi ; ainsi nous pourrons parler de cette affaire. »

— « Sortez. »

McKenna sentit la flamme lui brûler les doigts. Au moment où l'allumette s'éteignit et où l'obscurité enveloppa les yeux fixes et désespérés de Vincent, McKenna fit un écart ; mais il avait attendu

un peu trop longtemps. Le chandelier s'écrasa sur son épaule. Il plongea en avant, en direction de Vincent ; les deux hommes s'empoignèrent dans une lutte farouche, dans le noir, haletants et féroces. McKenna essaya de terrasser son adversaire, mais le chandelier frappa de nouveau, brutal, sauvage, sur sa tempe et sur ses jambes ; il tint bon, la tête en feu, fou de douleur. Il tenta une fois encore de déséquilibrer le jeune meurtrier, et tous deux vacillèrent dans le noir. McKenna se demanda vaguement à quelle distance ils pouvaient être de la rampe d'escalier, et eut la réponse immédiatement lorsqu'il la heurta de la hanche. Il se renversa en arrière sous la poussée de Vincent qui, d'une poigne irrésistible, le soulevait par-dessus la rambarde ; il sentait son haleine chaude et empestée sur son visage. McKenna comprit qu'il était perdu. Ses pieds cessèrent de s'agripper au sol, et il bascula dans le vide, cessant toute résistance, sans crainte ni appréhension d'aucune sorte, mais ressentant l'impression stupide qu'il assistait à sa propre chute dans le noir. Il heurta une marche de son épaule et roula sur lui-même dans l'escalier jusqu'au palier inférieur.

Il entendit Vincent dévaler les degrés à grand bruit. Il essaya de se redresser. Il distingua dans le noir Vincent qui passait devant lui à toute allure. McKenna tenta en vain de le retenir et se mit à courir, mais une de ses jambes céda sous lui et il dut s'arrêter, en proie à une douleur lancinante. Dans une seconde, Vincent allait franchir la porte et disparaître. McKenna, dans un ultime sursaut, réussit à se traîner, sortit son sachet d'allumettes, en arracha une, la craqua et alluma toutes les autres ; puis il laissa tomber cette torche dans l'escalier en criant :

— « Vincent, attention ! »

Vincent s'immobilisa, fasciné par la flamme qui tombait, puis regarda les allumettes qui se consumaient à ses pieds. Oubliant sa douleur, McKenna se lança en avant et atteignit Vincent juste au moment où la flamme s'éteignait. D'un direct foudroyant il assomma le jeune meurtrier et le retint d'un bras au moment où il s'effondrait.

⁂

Ils l'interrogeaient depuis des heures dans l'une des petites pièces nues, McKenna et les autres, mais surtout McKenna, accablant Vincent de questions obstinées et impitoyables, le regard dur et furieux.

— « Pourquoi l'as-tu tuée ? Dis-nous pourquoi tu l'as tuée. N'est-ce pas parce que tu es tombé amoureux du portrait, parce que, pour toi, elle... ? »

— « Je ne l'ai pas tuée, » disait Vincent d'une voix lasse mais têtue. « Je vous ai dit la vérité. C'est ainsi que les choses se sont passées. »

— « Répète-la encore une fois, ton histoire. »

Vincent inspira profondément et soupira d'un air excédé.

— « Elle s'est jetée sur moi avec les ciseaux. Elle disait qu'il ne fallait pas que je la laisse tomber — elle me confondait avec Robert, l'homme qu'elle a aimé et qu'elle

a été sur le point d'épouser, il y a très longtemps. Elle parlait comme une folle, elle avait les yeux d'une démente. J'ai tourné en rond pour essayer de l'éviter. Elle m'a dit qu'elle ne se laisserait pas plaquer. Ce type était sur le point de la lâcher, voyez-vous ? Il lui avait annoncé au dernier moment qu'il en avait une autre. Elle m'a dit alors qu'elle l'avait tué avec les ciseaux — et maintenant elle allait renouveler son geste sur moi car elle me prenait pour lui. Elle revivait tout cet événement, voyez-vous ? Elle s'est précipitée sur moi et je l'ai repoussée. Elle est tombée et s'est cogné la tête sur la chaise. J'ai pris peur et je suis monté au second. Je savais qu'elle était morte. Je suis redescendu plus tard et je l'ai vue. J'étais épouvanté, vraiment terrifié. »

La porte s'ouvrit, Boland entra.

— « Joe, » s'écria-t-il, « ça colle. Emily Coombs a été jugée pour le meurtre de Robert Carney, à New York en 1891. Elle a été acquittée de justesse. »

— « Avec quoi l'avait-elle tué ? » demanda McKenna.

— « Avec une paire de grands ciseaux noirs, » dit Boland.

Ils regardèrent tous McKenna, puis Vincent. McKenna hocha la tête :

— « D'accord, Vincent, » dit-il, « vous êtes libre. »

⁂

McKenna resta seul, assis à son bureau, les épaules enveloppées par la nuit qui tombait. Il regardait la photo, les yeux envoûtés, en extase. Il sentit une impression étrange le traverser doucement, puis envahir tout son être.

— « Tout de même ! » dit-il à haute voix ; il retourna la photo et la jeta sur le bureau. « C'est stupide, naturellement. Ridicule ! »

Mais quand il partit ce soir-là, il avait la photographie dans sa poche.

Traduit par Stéphane Rouvre.
Titre original : Two women, two victims.



Dépôt légal : 4e trimestre 1962 — *Le Gérant :* M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)


CRUZ
CORDON NOIR
1860
Madère
55
OLD
PORT
PORTO

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE JANVIER 1963

LA REVUE DU SUSPENSE

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

No 21 JANVIER 1963

AU SOMMAIRE :

et de nombreux autres récits sélectionnés par

ALFRED HITCHCOCK

1,50 NF.

